U d'/of OTTAWA
39003001361087

L
9C
17

501

UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

B C S+R
Ou Ouvrage Reparé Mecc
7
1790

SOUVENIRS DE GUERRE

DU

GÉNÉRAL BARON POUGET

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en mai 1895.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

SOUVENIRS DE GUERRE

DU

GÉNÉRAL BARON POUGET

PUBLIÉS

PAR Mme DE BOISDEFFRE

NÉE POUGET

PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1895

Tous droits réservés

DC
146
.P65
1895

PRÉFACE

Les Souvenirs de guerre du général Pouget, mon père, n'ont pas été écrits en vue de la publicité, mais uniquement pour laisser à ses enfants le récit des événements de sa vie militaire qui devaient, naturellement, les intéresser. La simplicité de cette narration, sa sincérité absolue sans aucune amplification de fantaisie, en constituent le principal mérite. Mon père, quand il était au milieu des siens ou d'un cercle d'amis, ne parlait jamais de ses campagnes, à moins qu'un incident de conversation ne lui en rappelât quelque épisode, qu'il racontait alors avec entrain, gaieté ou émotion, selon ce qu'il avait à dire. Le grand amour qu'il ressentait pour son pays, son Empereur et son régiment, son cher 26e d'infanterie légère, donnait à ces récits un singulier relief et les rendait bien attachants. Ses grands

principes étaient : la justice absolue rendue à chacun et la plus stricte équité, sans écouter la voix de ses préférences ou de ses antipathies. Quand un de ses officiers avait mérité quelque récompense, il ne craignait pas d'aborder l'Empereur pour la solliciter, avec récidive si c'était nécessaire, s'oubliant pour eux dans les grandes comme dans les petites circonstances, et plus heureux qu'eux quand il avait réussi. Pour lui, ma mère m'a souvent répété qu'il était toujours étonné lorsqu'il recevait quelque faveur après des combats héroïques, où son 26e avait fait des merveilles sous les yeux de l'Empereur, qui caractérisait ainsi lui-même les prodiges de valeur accomplis par ses braves. S'il aimait ses soldats, ceux-ci le lui rendaient bien et ont gardé longtemps le souvenir du colonel dont l'intrépidité savait si bien soutenir la leur sur les champs de bataille.

Mon père avait quarante-quatre ans quand son épée fut brisée et aussi son cœur, à la chute de l'Empire, car il avait un culte pour l'Empereur, et les malheurs de la France l'ont laissé inconsolable.

Retiré dans ses foyers, il écrivit, d'après les notes soigneusement recueillies par lui au cours de ses campagnes, les souvenirs de guerre toujours présents à sa mémoire. Dans la mélan-

colie des heures lentes de sa vieillesse, le silence parlait en lui et il revoyait, comme dans un mirage, les grands et terribles jours des batailles, la silhouette de son Empereur projetant sur le monde les rayons éblouissants d'une gloire immortelle, payée trop cher, hélas! par la France!

Mon père avait un caractère aimable, une politesse et une urbanité remarquables. Il avait le respect des choses et, par tradition de famille, le sentiment religieux dans le cœur. Ce sentiment s'est manifesté surtout quand il a quitté ce monde, laissant aux siens un grand exemple dans sa mort comme dans sa vie. Heureux ceux qui transmettent un tel héritage et ceux qui le reçoivent, s'ils s'en montrent dignes!

DE BOISDEFFRE

NÉE POUGET.

30 juillet 1894.

SOUVENIRS DE GUERRE

DU

GÉNÉRAL BARON POUGET

CHAPITRE PREMIER

Mes origines. — Les premières années de ma jeunesse. — Mon entrée au service. — Je reçois le baptême du feu. — Siège de Thionville. — Combat de Triebstadt. — Siège de Luxembourg. — Mon mariage. — Interruption momentanée de ma carrière.

Je commencerai par quelques particularités relatives à mon enfance; elles sont peu intéressantes sans doute, mais mes fils aimeront peut-être à connaître leur père dès ses premiers pas. Je leur promets que tout ici sera de la plus exacte vérité.

Je suis né le 28 juillet 1767, à Craon, nom d'un bourg lorrain connu depuis la révolution de 1789 sous le nom d'Haroué, chef-lieu de canton, arrondissement de Nancy, département de la Meurthe. Mon père était docteur en médecine et en chirurgie; il accompagna en cette qualité M. le prince de Craon à Florence, à

l'époque où ce seigneur fut prendre le gouvernement de Toscane en qualité de vice-roi. J'ignore combien de temps le prince a résidé dans cette capitale, mais il y était de 1741 à 1745. A son retour en Lorraine, mon père fut nommé par S. M. Stanislas Leczinski, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar, son médecin-chirurgien honoraire. J'eus le malheur de le perdre en 1776, j'étais à peine âgé de neuf ans. J'ai toujours ignoré ses projets sur moi. Il était né au bourg du Pouzet, province de Périgord. A peine me rappelai-je ses traits, mais je me souviens de beaucoup de particularités de mon enfance qui témoignent de l'amour qu'il avait pour moi. J'étais son fils aîné; j'avais une sœur plus âgée que moi de dix-huit mois et un frère qui n'avait que deux ans. Nous avons appris à connaître plus tard la perte immense que nous avions faite; nous restâmes abandonnés à une mère, femme excellente, mais sans expérience et qui avait grand besoin d'un guide et d'un conseil tant pour ses intérêts que pour les nôtres. Elle songea donc à se remarier et accueillit la recherche d'un avocat qui exerçait près le tribunal de la prévôté, bailliage de Craon, homme de beaucoup d'esprit et d'une grande érudition. Je ne vis pas cette union, parce que j'étais alors en échange dans une petite ville d'Alsace nommée Andlau, département du Bas-Rhin, pour y apprendre l'allemand et continuer l'étude du latin dont j'avais reçu les premiers principes. L'usage de ces échanges était alors assez commun. Je fus conduit chez un ancien lieutenant-colonel du régiment Royal-allemand cavalerie, et un de ses fils vint me rem-

placer chez ma mère. Je ne restai que huit mois en Alsace, où mon beau-père vint me rechercher pour devenir lui-même mon professeur, ce dont il était fort capable. Je restai quatre ans sous sa férule, où je fis peu de progrès; il était extrêmement bourru, m'intimidait et me maltraitait souvent; ses emportements avaient surtout pour cause mon défaut de mémoire; j'avais cependant l'envie de bien faire, car je passais souvent une partie des nuits à étudier et à faire mes devoirs. Ce furent peines perdues; je ne devins qu'un fort quatrième. Je passais les jours de congé avec les jeunes gens de mon âge; je leur ai souvent dit qu'un jour viendrait où je tenterais la fortune et le hasard. Les mauvais traitements de mon beau-père me dégoûtèrent promptement de la maison paternelle. A l'âge de quinze ans, il me mit en pension à Nancy pour me faire suivre le barreau, auquel il me destinait.

Je continuais mes études depuis plusieurs années, lorsque enfin l'aurore d'une grande révolution se leva : j'en suivis les phases avec anxiété; tout marchait à grands pas. La garde nationale fut appelée en aide aux représentants de la nation; je fus nommé sergent de celle de Craon et, pour prouver à mes concitoyens que j'étais digne de leur choix, je m'exerçai avec ardeur au maniement des armes et à la marche cadencée. J'avais pour instructeur un caporal du régiment de Rouergue qui fut content de mes progrès. Mes jeunes concitoyens étaient aussi zélés que moi; personne ne manquait à l'exercice. Ils furent bientôt en état de paraître sous les armes et de marcher convenablement.

M. le chevalier de Beauvau, prince de Craon, brigadier des armées du Roi, résidait à cette époque au château ; il fut nommé colonel d'honneur de la garde nationale. Le frère de M. le maréchal prince de Beauvau était, comme son aîné, à la hauteur de la révolution qui se préparait et dont plusieurs grands actes étaient déjà consacrés. Ce fut par le crédit de notre colonel d'honneur que la garde nationale obtint cinquante fusils de munition de M. de Taffin, commandant la place de Toul. M. le maréchal nous fit don d'un superbe drapeau aux trois couleurs ; il n'en fallait pas tant pour stimuler le zèle des enfants du bourg.

En 1789, d'après un décret de l'Assemblée nationale, on réorganisa la garde nationale ; j'y fus nommé lieutenant et nous proclamâmes de nouveau M. le prince de Craon colonel d'honneur. Ce seigneur, qui était aussi distingué par son érudition, son esprit et son amabilité que par sa haute naissance, avait fixé alors sa résidence à Craon, où sa présence répandait le mouvement et la vie et attirait de temps en temps les propriétaires des châteaux voisins. J'ai vu souvent chez lui M. de la Galaizière, intendant d'Alsace, mesdemoiselles ses filles, et Mgr l'évêque de Saint-Dié, son frère ; M. le marquis d'Ourches, messieurs ses fils, Mmes d'Ourches, Mme de Belrose de Clayeures, le marquis de Moras et le chevalier de Boufflers, si connu par son esprit. Le prince, qui m'honorait de bontés particulières, m'invitait souvent au château, où je partageais les plaisirs de l'excellente compagnie qui s'y réunissait.

J'ai dit plus haut que j'avais été nommé lieutenant

de la garde nationale de Craon. Nous fûmes bientôt appelés à nous joindre à la garnison et à la garde nationale de Metz, commandées par le comte de Bouillé, qui allaient mettre à la raison les trois régiments de la garnison de Nancy qui s'étaient insurgés contre leurs chefs pour obtenir le décompte de solde. On donna pour poste aux deux cents hommes venus de Craon le pavillon des princes de Lorraine attenant à l'hôtel du gouvernement. Je dois mentionner ici une aventure assez singulière, mais toute personnelle. Un matin, comme je descendais ma garde, je fis rencontre, rue des Dominicains, du régiment du Roi, marchant en colonne par sections, tambours battant, se rendant à Lunéville pour soutenir le régiment Mestre de camp-cavalerie, lequel s'opposait au départ de deux régiments de carabiniers commandés par le général de Malseigne, qui voulait les mener à Nancy contre les insurgés. Je vis tout à coup un sergent-major, qui marchait en tête du régiment l'épée à la main, se détacher et venir à moi pour me prier au nom de tous d'accepter le commandement du corps pour le conduire à Lunéville, où l'honneur l'appelait : « Je vous assure, mon officier, de l'assentiment unanime du régiment. Tous nos officiers nous ont quittés; je marcherai à vos côtés, et si mes conseils peuvent vous être utiles, je ne vous quitterai pas. »

Je fus bien interdit de cette proposition, mais je n'hésitai pas à décliner l'honneur qu'on voulait me faire par l'excuse apparente qu'étant moi-même attaché à une troupe qui montait sa garde, je ne pouvais l'aban-

donner en déserteur, ce que le sergent comprit; il m'assura des regrets du régiment et des siens en particulier, me salua et rejoignit son poste. Je dis que l'excuse que je fis valoir n'était qu'apparente, le motif réel de mon refus était la juste défiance que j'avais de moi-même. Mais que de réflexions me fit faire cette rencontre! Qui sait ce que la fortune me réservait? Je retournai donc rejoindre mes gardes nationaux, à qui je contai l'aventure, qui les étonna beaucoup; ils me blâmèrent tous de n'avoir pas accepté. Le lendemain nous fûmes congédiés par les autorités civiles de Nancy sous prétexte qu'il n'y aurait pas de collision. Il y en eut une cependant à Lunéville entre le régiment du Roi et Mestre de camp-cavalerie d'une part et les carabiniers commandés par M. de Malseigne. J'aurais donc pu recevoir mon baptême de feu, dont j'eusse été bien glorieux. Ce jour je vis pour la première fois l'image de la guerre : des cavaliers rentrèrent à Nancy, les uns sans coiffure et la tête ceinte d'un mouchoir ensanglanté; d'autres le bras ouvert d'un coup de sabre, marchant fort tristement, mais sans être démontés.

Le jour où nous quittâmes Nancy, M. de Bouillé et ses troupes se présentèrent devant cette ville. Le régiment Châteauvieux insurgé sortit des portes pour en défendre l'entrée, appuyé par l'artillerie; M. de Bouillé attaqua avec la sienne, qui laboura les rues, mais nous n'y étions plus, ce dont j'eus bien du regret. Ce fut à cette époque qu'un faux bruit se répandit rapidement dans les campagnes et y jeta l'alarme. Des émissaires à cheval et se relayant de village en village annonçaient

qu'une nuée de brigands brûlaient les blés qui étaient presque en maturité. On battit la générale à Craon et je fus bientôt à la tête d'une forte patrouille armée de fusils, mais sans munitions, et nous voilà battant la campagne à droite et à gauche, ne sachant où diriger nos pas et n'apercevant ni brigands ni incendies. Les plus exaltés voulaient se porter sur les châteaux environnants pour les brûler et les piller, car on accusait les nobles et les seigneurs des prétendus brigandages qui se commettaient, et l'on voulait s'en venger par d'affreuses réalités. Je parvins non sans peine à les calmer et à leur persuader que le moment était mal choisi. J'avais de l'ascendant sur ma patrouille et surtout la ferme résolution de ne jamais me prêter à de pareilles horreurs ; il n'en fut bientôt plus question.

Le 25 juin 1791, c'était fête patronale à Craon ; le maire, décoré de son écharpe, précédé des tambours et accompagné du greffier municipal portant registre, plume et encre, se rendit sur le pré où l'on dansait, fit battre un rappel, puis un ban pour promulguer le décret et faire un appel à la jeunesse pour l'engager à servir la patrie et le Roi ; le maire fit un discours plein de patriotisme et exhorta ceux qui l'entouraient à seconder les intentions de l'Assemblée nationale. Je me trouvais là ; toute la jeunesse s'écria : « Si M. Pouget veut s'inscrire nous ferons comme lui ! » Je pris aussitôt la plume, je signai, et tous mes jeunes concitoyens m'imitèrent. Le temps de l'enrôlement était illimité, mais le maire donnait à entendre que ce serait l'affaire de deux ou trois années. En juillet même année (1791),

tous les enrôlés reçurent l'ordre de se trouver au chef-lieu du district (Vézelise) pour répondre à l'appel qui en serait fait par un commissaire du Roi, qui était M. Jacquinet, de Nancy, lequel jugea nécessaire de nommer un chef conducteur des enrôlés réunis des cantons de Craon et de Neuviller; il me désigna. Nous nous mîmes gaiement en route pour Nancy, et je maintins le bon ordre dans la marche. Ma petite colonne se composait de plus de cent cinquante hommes.

Aussitôt notre arrivée, nous fûmes dirigés sur la caserne Sainte-Catherine; là, on nous fit entrer dans une grande salle où le commissaire royal nous annonça que nous allions procéder à la nomination de nos officiers, et que chacun désignerait sur un bulletin le nom de celui qu'il voulait nommer son capitaine. Toute la jeunesse s'écria : « A quoi bon? Nous voulons tous M. Pouget! » Quoique je fusse moins connu des jeunes gens de Neuviller, pas une seule voix ne réclama le bulletin secret, et je fus proclamé capitaine à l'unanimité. M. le commissaire du Roi me félicita et m'embrassa. Ce jour fut un des plus beaux de ma vie; je n'avais pas vingt-quatre ans et j'entrais dans l'armée comme capitaine. Je fis part à ma mère et à mon beau-père de ma nomination; celui-ci, qui vivait du bien des enfants de ma mère, m'envoya vingt-quatre livres pour faire mes équipages! Je n'avais rien demandé, quoique j'eusse besoin de tout. Avec de l'ordre, je me tirai d'affaire, et j'étais un des officiers les mieux tenus du bataillon. La solde d'un capitaine ne se montait alors qu'à 3 fr. 75 par jour, encore fallait-il laisser à la

caisse les soixante-quinze centimes pour payer les musiciens qui marchaient à notre tête et qui n'étaient pas à la charge de l'État. On s'occupa très activement de l'instruction des volontaires et de leurs officiers. En deux mois de temps nous exécutions passablement l'école de bataillon. Nous avions eu le bon esprit de nous donner pour chef un ancien militaire qui avait servi en Prusse et en France en qualité de capitaine. Il était très bien secondé par notre adjudant-major et l'adjudant sous-officier, qui tous deux sortaient de la ligne. J'étais sans cesse occupé de l'instruction, de l'administration et de la police de ma chère compagnie. Elle ne manœuvrait bien que sous mon commandement, car mes lieutenant et sous-lieutenant étaient totalement privés des grâces de l'état. Mon sergent-major me secondait bien; aussi avais-je une compagnie modèle tant par la régularité du port d'armes et de la marche d'ensemble que par l'immobilité.

Six semaines après notre formation, le bataillon était habillé et nous reçûmes bientôt l'ordre de quitter Nancy et de nous rendre sur la frontière. Les six premières compagnies devaient aller cantonner à Marville, près Montmédy (Moselle), les trois dernières devaient occuper le Grand et le Petit-Failly. J'étais du nombre de celles-ci. Après Verdun, notre route fut dirigée sur Mangienne, où nous devions coucher. Nous y trouvâmes le 4e bataillon des volontaires de la Moselle, avec lequel nous fraternisâmes ; la conformité de numéro et d'enrôlement ne contribua pas peu à cimenter une liaison qui s'est maintenue jusqu'à notre amalgame

avec la ligne, bien longtemps après, entre quelques membres des deux corps. C'est à Mangienne que je vis pour la première fois le capitaine Molitor. Nous sympathisâmes promptement, et l'amitié qui nous a étroitement liés dans les grades subalternes a continué jusqu'à ce jour, quoique mon ancien camarade, mon ancien ami, avec qui j'étais à tu et à toi, fût devenu maréchal de France. Cette étroite liaison dura dans les mêmes termes jusqu'au moment où M. Molitor fut nommé général de brigade; je n'étais qu'adjudant général chef de bataillon; il prit alors l'initiative du *vous*. Je ne m'en plaignis pas, quoique je ne l'aie pas imité à l'égard des amis que j'ai aussi laissés derrière moi.

Nous passâmes l'hiver de 1791 à 1792 dans nos cantonnements; le 1er avril, nous les quittâmes pour nous rapprocher davantage de la frontière. Les généraux avaient fait tracer un camp près du village de Tiercelet; le 4e bataillon de la Meurthe en fit partie; nous n'étions qu'à quatre lieues de Luxembourg. Les troupes qui devaient le composer étaient tirées moitié de la troupe de ligne, moitié des bataillons de volontaires; ces deux sortes de soldats furent intercalés par bataillon les uns dans les autres. Le camp était commandé par le marquis de Ricé, maréchal de camp. La ligne et les volontaires étaient aussi maladroits les uns que les autres pour dresser et détendre leurs tentes, ce que nous autres soldats improvisés remarquâmes avec plaisir. Je mandai cette nouveauté à ma mère et ne manquai pas de lui faire connaître que c'était assis par

terre et un tambour entre les jambes en guise de table que je lui écrivais. Le service du camp s'organisa : garde du camp, grand'garde, poste avancé, patrouilles, rondes de postes, mot d'ordre, reconnaissances, étaient des termes qui me frappaient agréablement l'oreille : ces détails m'exaltaient. Je comparais ma vie nouvelle aux paisibles occupations du barreau, dont j'étais loin de regretter les douceurs. Nous eûmes cependant dès l'origine du camp des temps bien froids sous la tente, couchés sur la paille et à peine couverts. Nous y fûmes enterrés sous la neige et éprouvâmes des gelées de quatre à cinq degrés qui furent suivies d'un dégel occasionné par des pluies glaciales et continues qui déterminèrent la levée du camp; le soldat y devenait malade. Le 4e bataillon de la Meurthe fut envoyé à Metz, où nous fîmes le service de la place; nous y restâmes jusqu'au printemps de 1793, époque où nous nous rendîmes en Flandre pour faire partie de l'armée de M. de La Fayette, dont la réunion se fit au camp de Rancines. J'avais fait préparer à Metz mon équipage de campagne; j'achetai deux chevaux, non compris celui que j'avais déjà; en ce temps le gouvernement en accordait trois à un capitaine, un pour lui, un pour son domestique et le troisième pour porter sa tente, ses vivres et ses effets; ce troisième était appelé le cheval de bât. Le lieutenant et le sous-lieutenant avaient chacun un cheval de monture et un cheval de bât pour deux, parce qu'ils occupaient la même tente. Nous passâmes par Rocroy et Givet; arrivé à Maubeuge, notre bataillon fut détaché du corps d'armée pour aller

faire partie de l'avant-garde, commandée par le général Gouvion. De mon cantonnement je voyais souvent l'ennemi; ce n'était que des reconnaissances faites par de forts détachements de hussards autrichiens qui ne s'approchaient que d'un quart de lieue de la rive droite de la Sambre; nous occupions la rive gauche. Ma position ne fut point attaquée, mais un matin, par une pluie battante, les autres compagnies du bataillon le furent. Le colonel Grouchy, depuis maréchal de France, qui commandait un régiment de dragons, était cantonné dans le même village que moi; il m'indiqua la manœuvre à faire conjointement avec la cavalerie en cas d'attaque, pour nous procurer un mutuel secours. J'avais cent cinquante hommes sous mes ordres; le colonel commandait de droit les deux armes; nous nous retirâmes en bon ordre sur Grisenelle sans voir l'ennemi. Ce village est sur la route de Maubeuge à Mons. Nous vîmes près des maisons le corps du général Gouvion qui avait été atteint par un boulet. Les 4e et 5e compagnies de notre bataillon avaient beaucoup souffert; trois officiers et une trentaine d'hommes furent faits prisonniers et conduits à Mons, où ils ne restèrent que quinze jours; on les renvoya sur parole. Cette avant-garde perdit sept à huit cents hommes; un bataillon de volontaires de la Côte-d'Or fut détruit en grande partie. Ainsi que le 4e de la Meurthe, il voyait le feu pour la première fois.

C'était à cette époque que la Convention persécutait Louis XVI. Le général La Fayette, qui était royaliste constitutionnel, voyant le danger que courait ce monar-

que, fit rentrer son armée dans l'intérieur pour marcher sur Paris, ce que nous autres officiers subalternes ignorions complètement, car le général en chef n'avait fait aucune proclamation, ni donné aucun ordre du jour à son armée pour lui faire connaître ses desseins. Une nouvelle armée, sous les ordres de Dumouriez, remplaça en Flandre celle qui venait de quitter cette province. Notre général en chef se rendit isolément à Paris, où des ordres avaient été donnés par la Convention pour le faire arrêter; cette assemblée n'ignorait pas sans doute l'indignation manifestée par M. de La Fayette sur sa conduite envers le souverain. Quant à nous, qui étions campés dans les environs de Longuyon (Moselle), nous reçûmes l'ordre de nous rendre à Thionville pour y tenir garnison. Nous y fûmes vus d'assez mauvais œil par les corps qui nous y avaient précédés et qui nous qualifièrent de *fayettistes*, nous reprochant notre marche sur Paris, dont nous ne nous doutions pas, non plus que du motif qui nous avait fait quitter la Flandre. Nous fûmes presque obligés de donner des preuves de notre patriotisme, sans comprendre comment on pouvait le suspecter chez des volontaires. La garnison revint bientôt de ses préventions, et, quelques jours après notre arrivée, il ne fut plus question de *fayettistes*. La ville de Thionville ne tarda pas à se voir cernée par l'armée prussienne; aussitôt que sa marche fut connue, le général Félix Wimpfen, qui était gouverneur de la place, fit camper notre bataillon sur les glacis; une simple défense en palissades nous séparait de l'ennemi, qui se borna

pendant plus d'un mois à investir la place pour intercepter toute communication avec le dehors. On s'était envoyé quelques projectiles de part et d'autre. Le général n'ordonna aucune sortie; il se contenta de quelques reconnaissances faites par la cavalerie légère. Lorsqu'il y allait en personne, ce qui arrivait très souvent, il permettait aux officiers bien montés de l'accompagner indépendamment de son escorte. Je me joignis donc à ses aides de camp aussi souvent que mon service me le permettait. Un jour le général se dirigea sur la route de Bouzenville, qu'il quitta pour se porter vers des bois qui étaient sur la gauche, il les fit reconnaître; mais l'ennemi, qui nous avait aperçus, envoya un fort détachement de cavalerie pour nous couper la retraite; averti à temps par une patrouille, le général se retira sous la protection de la place, ce que nous fûmes obligés de faire au grand trot. L'artillerie des remparts fit retirer l'ennemi plus vite qu'il n'était venu; c'était la première fois que je le voyais d'aussi près. Un autre jour, le général se porta sur la route de Luxembourg; son intention n'était pas d'aller insulter les vedettes prussiennes, dont nous étions encore loin, lorsqu'on nous envoya des boulets de canon. Avant la Révolution, il n'était pas d'usage de tirer sur un officier général qui venait reconnaître les positions de son adversaire. Le général regarda ce procédé comme une insulte, un manque d'égards et d'usage; nous retournâmes au galop à la ville, non par crainte des projectiles ni de l'approche de l'ennemi, mais par un transport occasionné par l'indignation. Le

général se rendit aussitôt sur le rempart, envoya des boulets de 16 sur le quartier général ennemi qui occupait, à Catnum, un château près de la route de Thionville, et le rendit inhabitable. Je dois mentionner ici, mes enfants, une circonstance singulière qui vous prouvera de quelle protection spéciale m'environnait la Providence. Un jour, après ma descente de garde, je me jetai sur mon lit pour me reposer. Nous étions sur les glacis, près la porte de Luxembourg; j'entendis une forte détonation dans le camp ennemi; je me levai aussitôt, et comme je sortais de ma tente, une seconde détonation, bien plus rapprochée de moi, se fit entendre; c'était l'éclat d'un bombe lancée sur la ville qui envoya sur ma tente un énorme morceau de fonte, lequel tomba au milieu de mon lit, que je venais de quitter par un simple mouvement de curiosité, et s'enfonça de six pouces dans le sol. Ceci fut le prélude de bien d'autres dangers que cette même Providence me fit éviter.

Un autre jour, étant de garde sur la place d'Armes, on m'amena un homme que l'on disait être un émigré; il était suivi par deux ou trois cents fanatiques qui voulaient le pendre. Ma troupe se composait de soixante hommes, que je fis former en carré au centre duquel je plaçai le soi-disant émigré, et j'ordonnai à mon lieutenant de le faire escorter ainsi jusqu'à la prison de la ville et de veiller à sa sûreté. Cette populace était fort indisposée contre moi. Je n'ai jamais su le nom de ce prisonnier, ni ce qu'il était devenu depuis.

Le général Wimpfen avait ordonné que l'on apportât des fusils de rempart précisément sur le point occupé par ma compagnie, qui n'était pas exercée à s'en servir; nous n'en fîmes donc aucun usage. Ce fut précisément dans la nuit qui suivit que l'ennemi résolut d'attaquer sérieusement la ville sans avoir au préalable établi de retranchements ni de ligne de circonvallation. A onze heures du soir, il était en mesure de faire sur la place un feu d'artillerie des mieux nourris; il avait lancé plus de trois cents projectiles, boulets et obus, avant que l'artillerie du rempart y eût répondu; on a prétendu qu'il avait des intelligences dans la ville, parce que les artilleurs de la ligne et de la garde nationale avaient eu dans la journée des réunions où ils avaient bu au point que les uns et les autres étaient hors de service; ce ne fut qu'après un très long intervalle que la place riposta, et son feu était si mal dirigé que plusieurs boulets passèrent au-dessus de la redoute que j'étais chargé de défendre; j'envoyai un sergent pour faire changer la direction du feu, et, une fois l'artillerie de la place bien à l'œuvre, elle prit une revanche éclatante et maltraita tellement celle de l'ennemi qu'elle la fit taire et la força à la retraite. Le prince de Waldek, qui commandait l'artillerie prussienne, y laissa un bras et plusieurs artilleurs gisaient sur le terrain. Les Français ayant continué leur feu jusqu'au jour, les Prussiens ne purent emmener leurs blessés, leurs morts et leurs débris. Ce fut leur seule tentative sérieuse; ils furent contraints de lever le siège à la nouvelle d'une bataille qu'ils venaient de perdre et qui les

força d'abandonner Verdun et Longwy, qui étaient en leur pouvoir. Le corps d'émigrés à la suite du prince de Waldek était si persuadé qu'il ne fallait qu'une démonstration de cette nature pour faire ouvrir les portes qu'on trouva une quantité de lettres venues de l'intérieur qui leur étaient adressées à Thionville.

Après la levée du siège, nous allâmes cantonner à Ayanges, où nous passâmes l'hiver, et que nous quittâmes pour faire partie de l'armée de Beurnonville, qui allait entreprendre une campagne sur Trèves. Nous rencontrâmes l'ennemi au delà de Sarrebourg, près la Montagne Verte; le bataillon le combattit; j'avais placé mon frère, qui était caporal de la création, avec six hommes, sur le revers d'un monticule du côté de la Sarre, pour veiller à ce que nous ne soyons pas tournés et nous faire prévenir à temps. L'ennemi se présenta en effet; mais mon frère, qui n'avait que dix-sept ans, fit un feu si bien nourri avec ses six hommes qu'il le fit rétrograder. Les temps affreux que nous subissions depuis quelques jours décidèrent les généraux français et prussiens à prendre leurs quartiers d'hiver; nous étions à peine casernés à Nancy qu'il fallut se remettre en campagne. Nous fîmes alors partie de l'armée de Houchard, et notre bataillon fut cantonné à Limbach; c'était la position la plus rapprochée de l'ennemi, qui occupait la petite ville de Hombourg. Cette armée se mit en mouvement pour aller débloquer Mayence, assiégée par les Prussiens, et qui avait une forte garnison française, commandée par le général Aubert Dubayet; mais cette ville ayant capitulé avant

notre arrivée, l'armée de Houchard revint prendre son ancienne position. Cantonnés de nouveau à Limbach pendant l'été, nous y faisions un service très fatigant; sur neuf compagnies, trois étaient de garde tous les jours, depuis le capitaine jusqu'au tambour. A minuit on faisait prendre les armes aux six compagnies restant, et chacune d'elles allait occuper un point reconnu d'avance, en dehors du village, tandis que les hussards cantonnés avec nous allaient en reconnaissance ; notre premier chef de bataillon les accompagnait toujours. Nous fîmes à Limbach un séjour de plusieurs mois. Nous étions allés plusieurs fois agacer l'ennemi, car, comme je l'ai dit ailleurs, tous les capitaines étaient montés ; nous nous approchions de leurs vedettes en peloton, et il leur arriva souvent de se retirer après avoir tiré sur nous un coup de carabine qui donnait l'alarme et faisait mettre en campagne un fort détachement que nous laissions approcher à deux portées de fusil; puis nous partions au galop comme une volée d'oiseaux. Nous répétâmes plusieurs fois ce jeu, qui nous amusait beaucoup. Les officiers prussiens surent bientôt que ce n'était qu'une partie de plaisir que se permettaient quelques jeunes étourdis. Un jour, ayant recommencé ce manège, nous vîmes venir à nous un officier prussien; nous l'attendîmes, et quand il fut à portée de la voix il entama une conversation en français et plaisanta avec nous sur les hussards de son parti auxquels nous donnions continuellement l'alerte. Il nous dit qu'il voyait avec plaisir qu'il avait affaire à de joyeux camarades avec lesquels ses frères d'armes

et lui seraient fort aises de faire connaissance; qu'en conséquence il nous invitait à vider le lendemain un bol de punch qu'il ferait préparer dans une ferme qui était considérée comme position neutre entre Limbach et Hombourg; que nous y viendrions en nombre égal d'officiers, et qu'il nous donnait sa parole d'honneur que sa proposition ne couvrait aucun piège; à cette offre nous nous rapprochâmes et nous convînmes que nous nous garderions bien de part et d'autre de parler à nos chefs de nos projets. Le lendemain nous arrivâmes tous au point convenu sans autre garantie que la loyauté militaire; nous ne nous quittâmes pas sans avoir échangé nos noms et désigné le corps dans lequel nous servions, nous jurant que si les vicissitudes de la guerre nous faisaient tomber entre les mains les uns des autres, nous deviendrions mutuellement des amis et des protecteurs. Nous offrîmes une revanche à ces messieurs pour le lendemain à la même heure. La réunion fut encore plus joyeuse que la précédente et nous nous quittâmes comme des amis de vieille date.

Nous ne sûmes comment il se fit que notre chef fut instruit de notre escapade; il nous fit comparaître, nous semonça vertement et nous apprit le danger auquel nous nous étions exposés, car la Convention venait d'envoyer des représentants près des armées, et si notre étourderie leur eût été connue, ils n'auraient pas manqué de nous faire arrêter comme traîtres, juger et condamner à la peine capitale. C'était la manière de procéder de ces messieurs. On pense bien que toute relation cessa entre nous et les officiers prussiens.

Nous quittâmes notre cantonnement pour aller camper au-dessus de Blie-Castel, sur la route de Sarreguemines; nous y restâmes une vingtaine de jours, puis nous fûmes appelés au camp d'Hornbach; le bataillon laissa une compagnie au camp pour garder les tentes. Quatre jours après, le général ordonna au chef de bataillon de faire rentrer cette compagnie, et, comme j'étais bien monté, ce dernier me proposa de lui porter l'ordre de rejoindre le corps, avec l'autorisation de ne rejoindre de ma personne que vingt-quatre heures plus tard. Le lendemain, 26 septembre 1793, étant à déjeuner à Blie-Castel, je fus subitement prévenu par un domestique de l'approche de l'ennemi, qui avait déjà fait replier notre avant-garde et entrait dans la ville en tirailleurs. Je courus précipitamment à mon cheval et offris mes services à M. de Prilly, général de brigade, qui voulut bien me garder près de lui comme aide de camp adjoint. Il me donna différents ordres; je ralliai sur la route de Sarreguemines un régiment de ligne, que je menai à l'ennemi, puis le général m'envoya relever un poste d'avant-garde établi sur la route de Hombourg. Je trouvai ce poste sous les armes et le ramenai rejoindre les troupes qui avaient cédé la ville aux Prussiens, dont les forces étaient bien supérieures aux nôtres. Le général avait ordonné à une compagnie de m'attendre à la sortie de la ville, vis-à-vis d'un chemin qui ne pouvait pas manquer d'être occupé par l'ennemi; je la trouvai aux prises, et pour la rejoindre nous dûmes traverser entre deux feux, ce que nous fîmes sans accident; nous nous retirâmes en échan-

geant quelques balles, et notre artillerie, traînée à la prolonge, favorisait la retraite; le feu, de part et d'autre, était bien nourri. Un caporal, qui se trouvait entre le général de Prilly et moi, fut tué et tomba sous les pieds de mon cheval; nous fûmes effleurés par un obus qui tua un hussard de l'escorte du général. Nous arrivâmes en bon ordre à Frauenberg, entre Blie-Castel et Sarreguemines, où les troupes bivouaquèrent. Le général, qui pensait que l'ennemi avait attaqué sur toute la ligne, me conseilla de ne pas prendre le même chemin pour retourner à Hornbach; je le remerciai et le priai de me donner une attestation qui justifiât au besoin que je n'avais pas profité de mon isolement pour éviter le danger, ce que le général eut la bonté de faire; cette pièce se trouve dans mes états de service. Je me dirigeais sur Bitche, seul point sur lequel le camp d'Hornbach devait s'appuyer. J'y rejoignis en effet mon bataillon; ce fut ce jour que je vis la levée en masse des Lorrains, parmi lesquels je retrouvai avec joie plusieurs amis. Notre bataillon protégeait une pièce de 16 amenée de Bitche sur le terrain. L'ennemi fut arrêté sur ce point, les Français reprirent l'offensive, et notre bataillon fut détaché pour lui faire évacuer les villages de Frœschwiller et de Melshoff. Je m'approchai de ce dernier point, ayant à ma droite et à ma gauche un volontaire de ma compagnie. J'étais à quelque distance du gros de la troupe lorsque, arrivé à deux portées de fusil du village, je vis deux soldats ennemis abrités par l'angle d'un mur, qui me couchaient en joue. Cette surprise me fit donner une sac-

cade à mon cheval qui lui fit relever la tête; à l'instant même il reçut deux balles dans le flanc qui l'abattirent; sans cette saccade je recevais ces deux balles dans la poitrine. La mort de mon cheval fut si rapide que je crus d'abord qu'il avait bronché. Je restai assez longtemps embarrassé sous lui et ne m'en serais jamais tiré sans le secours de quelques volontaires qui vinrent me dégager. Par un hasard singulier, sans s'être consultés, mes deux compagnons couchèrent en joue les deux Prussiens qui s'enfuyaient après avoir vidé leurs armes, et les tuèrent au moment où ils allaient franchir un petit mur de cimetière sur lequel ils restèrent couchés à plat ventre.

Nous continuâmes notre marche sur Niederbrün, où il y avait eu la veille un combat assez meurtrier; nous en jugeâmes par le nombre de morts qui couvrait le champ de bataille. Nous cheminions péniblement dans un chemin de traverse très boueux quand vint à passer près de moi mon ami Molitor, fort bien monté et escorté par deux hussards. Il m'apprit qu'il avait été nommé adjudant général chef de bataillon. Je l'en félicitai bien sincèrement et le priai d'user de son crédit pour me faire entrer à l'état-major; la chose lui était facile, car le général en chef Hoche, qui l'avait fait nommer, l'avait autorisé à s'adjoindre le nombre d'officiers dont il aurait besoin. Je fus en effet officiellement appelé près de lui le lendemain comme adjoint aux adjudants généraux. Je me rendis à une ferme près de Roth, guidé par l'ordonnance qui avait été chargée du message, fort léger de bagages, car j'avais

perdu mon portemanteau, qui me fut rapporté depuis par un brave volontaire de mon bataillon que j'avais eu souvent occasion de punir; il se nommait Saty, et fut tué depuis.

Je fus bientôt au courant de mes fonctions d'adjoint; outre les écritures, le placement des troupes, les rondes de jour et de nuit, l'on me donna la police du quartier général. Je devais dès lors faire le logement des officiers généraux et des employés de l'administration, le placement de la garde et des sentinelles. Nous marchâmes sur les lignes de Wissembourg, occupées par un corps d'émigrés qui ne nous résista pas longtemps; ils savaient que ceux qui tomberaient entre les mains des troupes françaises seraient immédiatement fusillés; telle était la loi. Nous étions destinés à faire lever le siège de Landau; c'est là que je vis Kléber pour la première fois; nous devions ensuite nous diriger sur Worms. J'ai oublié de dire en son lieu qu'étant encore à mon bataillon, nous fûmes cantonnés à Remich, sur la Sarre, où l'adjudant général Lefebvre commandait; il me donna le commandement de la place afin de s'éviter de fastidieux détails. J'eus dès lors beaucoup de relations avec cet officier supérieur, qui furent toujours fort agréables; il me témoigna depuis beaucoup d'amitié. Son avancement fut très rapide, car d'adjudant général chef de bataillon il fut promu au grade de général de division. Ces sortes d'avancement n'étaient pas rares alors; j'ai vu un gendarme nommé Vachot à qui la même autorité conféra le grade de général de division, ainsi qu'à un nommé Offenstein,

chef de bataillon. J'ai servi sous les ordres de tous ces généraux improvisés. Lors de l'élévation du général Lefebvre, il se souvint de moi et m'envoya chercher à l'état-major du général Championnet, dont je faisais partie. Il me fit l'accueil le plus amical et m'offrit une place d'aide camp près de lui, que je refusai pour ne pas quitter mon ami Molitor, à qui je croyais avoir de grandes obligations. Qui sait ce que j'ai perdu par excès de délicatesse? car la fortune s'était attachée au général Lefebvre, et il n'oubliait pas ceux qui servaient auprès de lui. J'ai vu depuis que les premiers aides de camp qui dataient de l'époque de mon refus ont tous été généraux de division et sénateurs en moins de huit années.

Mon refus ne ralentit pas les témoignages d'amitié du général; j'étais entré chez lui au moment où il allait se mettre à table avec de nombreux convives. Il fit mettre mon couvert près de lui et voulut qu'on se procurât du champagne pour boire à ma santé. Il m'assura de nouveau du regret qu'il éprouvait de ne pas m'avoir pour aide de camp, et me dit que je n'en resterais pas moins son ami, que dans tous les temps je trouverais près de lui un refuge assuré. Vous pourrez vous étonner, mes enfants, de l'accueil fait à un mince capitaine par un général de division, surtout si vous avez ouï parler de la morgue de certains officiers de ce grade qui, depuis le Consulat et l'Empire, se croyaient trop grands seigneurs pour traiter avec bonté et aménité leurs inférieurs. Le général, depuis maréchal Lefebvre, n'avait aucune culture, mais il était la fran-

chise même et je n'ai eu personnellement qu'à me louer de sa bonté.

Je rejoignis mon cantonnement; la division Taponnier, à laquelle j'étais attaché, reçut l'ordre de se porter sur Kaiserslautern. Je fus détaché de l'état-major pour suivre la brigade du général Argout, qui devait se porter sur Triebstat, où l'ennemi était retranché dans un bois, derrière des abatis, pour protéger son artillerie; les Prussiens avaient quatre pièces de canon et deux obusiers. Le général Argout avait un régiment de ligne et un bataillon de volontaires. Il me donna le commandement de deux compagnies avec lesquelles je devais attaquer la position de front, en tirailleurs, pendant qu'il la tournerait par la droite et par la gauche. L'ennemi nous avait aussi riposté en tirailleurs et nous échangeâmes ainsi beaucoup de balles. Un de mes officiers, me montrant du doigt les tirailleurs ennemis, reçut une balle qui l'atteignit à la seconde phalange et la lui coupa. Je n'ai jamais vu un homme plus étonné; il resta cinq ou six secondes sans changer d'attitude et me donna un telle envie de rire qu'il fallut bien y donner cours. Dans ce moment j'entendis une fusillade s'engager : c'était l'attaque du général Argout; l'ennemi faisait feu de son artillerie sur trois faces. Mes tirailleurs se jetèrent courageusement dans les abatis, que je tournai au galop, et nous arrivâmes ensemble sur les pièces, que l'ennemi nous abandonna en fuyant. Nous eûmes une quarantaine d'hommes tués ou blessés; j'eus mon cheval blessé sous moi; ce fut un pauvre soldat blessé aussi et appuyé contre un arbre

qui me le fit apercevoir en disant : « Voilà un pauvre cheval qui a aussi reçu son affaire. » Le général de brigade rendit compte de ce combat au général en chef Moreaux, sous les ordres duquel nous venions de passer. Ce Moreaux était de Rocroy et commandait alors l'armée de la Moselle; ce n'était pas celui qui fut tué dans les rangs ennemis en combattant contre les Français dans la campagne de 1813. Le lendemain de l'affaire de Triebstat, un aide de camp du général en chef apporta ma nomination au grade d'adjudant général chef de bataillon, signée par les deux représentants du peuple près de l'armée. Cette nomination était datée du 22 messidor an II de la République, correspondant au 10 juillet 1794; j'avais trois ans moins quelques jours de service.

Je restai environ un mois au même état-major sans recevoir de destination; puis la division Taponnier ayant été détachée pour marcher sur Trèves et sur Coblentz, je la suivis en qualité de chef d'état-major. L'adjudant général Molitor passa au même titre à la division de cavalerie commandée par le général Calland. Cette séparation me fut très sensible.

Nous eûmes quelques combats à livrer pour prendre Trèves; nous continuâmes ensuite notre marche sur Coblentz sans rencontrer d'obstacles jusqu'à l'embouchure de la Moselle, où nous fûmes canonnés par la forteresse d'Herenbrestein; nous passâmes le pont sous le feu de cette forteresse, déjà bloquée par la division Marceau, qui s'en empara; mais elle y perdit le jeune héros qui la commandait et qui donnait les

plus belles espérances. Les Autrichiens suspendirent les hostilités jusqu'après son inhumation et rendirent hommage à sa bravoure et à sa loyauté en accompagnant ses funérailles du bruit de leur artillerie. La prise de Coblentz eut lieu le 23 octobre 1794.

Nous passâmes deux mois fort agréablement dans cette jolie ville, qui était devenue, comme on sait, le rendez-vous principal des émigrés; ils y vivaient péniblement pour la plupart, du travail de leurs mains ou des talents qu'ils avaient acquis dans leur jeunesse. J'ai vu de près leur désappointement et comment se sont évanouies les espérances qu'ils avaient conçues dans leur fatal aveuglement. Ce n'était pas à Coblentz, mais à Paris, qu'ils auraient dû se réunir pour servir plus efficacement leur cause et protéger le monarque infortuné que leurs fautes conduisirent à l'échafaud. Ceux qui émigrèrent après la mort du Roi se trouvaient dans une situation bien différente; ils évitaient alors des dangers bien réels.

La division Taponnier reçut l'ordre de se porter sur Luxembourg pour resserrer le blocus de cette forteresse. Nous y passâmes l'hiver de 1794 à 1795, qui fut d'une extrême rigueur. Nous eûmes à subir des privations de toute espèce; elles furent telles que je fus obligé d'envoyer un de mes domestiques avec un petit char et deux chevaux jusqu'à Vézelise (Meurthe) pour en ramener quelques provisions. Plusieurs soldats furent trouvés morts des rigueurs du froid. Il ne se passa rien de remarquable pour nous pendant ce blocus, quoique nous ayons eu à lutter contre le vieux général

Binder, qui jouissait d'une belle réputation militaire acquise par de glorieux et bons services aux armées autrichiennes.

Le corps d'armée de la Moselle, commandé par le général Moreaux (des Ardennes), composé de trois divisions qui s'étaient fatiguées et ruinées pendant cinq mois de ce rude hiver, eut la douleur de remettre le siège de Luxembourg à l'armée de Sambre et Meuse, à qui cette forteresse fut rendue six semaines après notre départ. Ce corps d'armée de la Moselle fut disséminé dans d'autres corps d'armée et perdit son nom. La division Taponnier fut dirigée sur Spire. Je fus attaché à la brigade du général Frémont, qui avait son quartier général à Ogerschiem, vis-à-vis Manheim. L'ennemi occupait cette dernière ville. Ce fut à Spire que j'appris que le Comité de salut public venait de supprimer le grade d'adjudant général chef de bataillon. Ce travail porta le nom du représentant du peuple Aubry, qui en fut l'auteur. Il ne devait plus y avoir que des adjudants généraux chefs de brigade. Je ne fis aucune démarche pour obtenir ce nouveau grade, parce que je ne connaissais personne pour appuyer ma demande. Je reçus donc ma réforme avec l'autorisation de me rendre dans mes foyers pour y attendre de nouveaux ordres. Ma réforme compta du 3 messidor an III (21 juin 1795).

Le général de division Taponnier m'avait beaucoup engagé à faire des démarches pour ma conservation avec l'offre obligeante de me seconder de tout son crédit. Il ne fit pas moins pour moi, malgré mon refus, car c'était bien le plus digne homme du monde. J'ai

connu depuis ma réforme un grand nombre d'officiers de tout grade et du plus grand mérite qui n'avaient pas été mieux traités que moi. En citant le nom de Napoléon Bonaparte, je donnerai la mesure de la justice et de la sagacité du représentant Aubry. Que de bons et braves militaires placés entre ce grand génie et moi furent aussi atteints! On sera moins surpris quand on saura qu'il suffisait de n'être ni sans-culotte, ni bonnet rouge, pour être expulsé de l'armée comme suspect. Je ne veux pas dire, certes, que les officiers généraux, supérieurs et autres conservés, le fussent; ils étaient même rares aux armées; mais le choix que l'on fit tint autant à la chance qu'au mérite personnel.

Mon ami Molitor fut conservé. On ne cessait de me répéter qu'il n'avait dû cette faveur qu'à l'intercession de M. Becker, son beau-père, qui était alors membre de la Convention; il se peut que celui-ci ait fait des démarches pour son gendre, cela était fort naturel; mais je dois dire, et je le fais avec empressement, que l'adjudant général Molitor était un officier très distingué, rempli de talents militaires, très actif et très occupé de ses fonctions; il méritait personnellement, et sans autre appui que les notes des généraux divisionnaires sous lesquels il servait, la continuation de ses fonctions de chef d'état-major, et d'être élevé à un grade supérieur.

Cet hommage est tout à fait impartial et désintéressé, puisque je le lui rends cinq années après mon admission à la retraite et plus de quarante ans après nous être quittés. D'ailleurs, il ne verra jamais cet écrit. Mon ancien ami et frère d'armes a bien justifié l'opinion que

j'avais de lui, puisqu'il est parvenu à la dignité de maréchal de France.

Je n'avais pas encore vu Paris à l'époque de ma réforme; je ne connaissais ni l'intrigue ni les bureaux de la guerre. Je supportai ce coup presque avec joie, car j'étais en ce moment fort épris, fort occupé de la femme que le ciel me destinait (1). Je me hâtai d'arriver près de l'objet de mes affections pour presser notre union, que je fus assez heureux de voir fixer au 1er septembre suivant, c'est-à-dire deux mois après ma rentrée dans mes foyers (1795). Ainsi finit la première époque de ma carrière militaire, quatre ans après l'avoir ouverte.

Je n'avais pas renoncé pour cela au métier des armes; j'espérais bien le ressaisir un jour, car rien n'était plus dans mes goûts, et dans l'intervalle qui s'écoula entre ma réforme et ma reprise d'activité, je m'occupai d'un simulacre de commandement qui me fut conféré par mes nouveaux concitoyens. C'était sous le Directoire exécutif, et les lois rendues contre les prêtres insermentés ou réfractaires étaient toujours en vigueur. Un oncle de ma femme, qui avait béni notre union en cachette, comme cela se pratiquait alors, se trouvait dans cette catégorie et cherchait par tous les moyens possibles à

(1) Anne-Catherine-Charlotte Mulnier, femme de l'esprit le plus énergique et le plus éminent. Elle avait seize ans alors et était orpheline depuis sa plus tendre enfance, c'est-à-dire frappée du plus grand des malheurs. Elle descendait, par sa mère, de Didier de Crettenoy, receveur des finances du duc de Lorraine Charles III, qui lui conféra des titres de noblesse en 1563.

se soustraire aux recherches de la gendarmerie, pour éviter la déportation. Malgré ses précautions favorisées par la famille et les âmes pieuses, il fut saisi et incarcéré dans une des prisons de la ville. Comme commandant de la garde nationale, je fus obligé de donner des ordres pour empêcher l'évasion du prisonnier : la tâche était dure et je me trouvais dans une fausse position. Je fis établir un poste de douze hommes commandés par un sergent et un caporal terroristes des plus fougueux, qui vinrent s'offrir pour un service qui satisfaisait leurs passions sauvages. Je fis bien de ne pas m'y opposer. L'adjudant sous-officier fit établir ce poste dans l'antichambre du prisonnier et des sentinelles à toutes les portes. Les hommes de garde se firent apporter du vin, passèrent la nuit à boire en insultant leur prisonnier par les propos les plus grossiers. Les chefs du poste se croyaient bien assurés de sa personne, mais la Providence veillait sur lui; il s'évada pendant la nuit, au moment où la sentinelle tournait le dos. Il s'était laissé glisser à l'aide de draps par une trappe dans une prison de rez-de-chaussée qui se trouvait au-dessous de la sienne et dont on avait trouvé moyen de laisser la porte ouverte. Il y eut grande rumeur parmi les sans-culottes et grande joie parmi les partisans de l'abbé. Je fis arrêter à l'instant les deux chefs du poste et traduire au tribunal du chef-lieu d'arrondissement (Lunéville), où ils furent condamnés à deux mois de prison et aux frais de la procédure, à la grande satisfaction de tous les honnêtes gens et à la mienne en particulier. Si j'avais exigé que les chefs

du poste fussent pris dans les sergents et caporaux les premiers à marcher, je n'aurais pas manqué d'être accusé d'avoir favorisé l'évasion, et dans ces temps de calamité, on aurait pu me faire un mauvais parti. Ce fut l'événement le plus saillant qui arriva sous mon commandement.

Quelque temps après mon mariage, je fis pour la première fois le voyage de Paris, afin de faire régler mon traitement de réforme comme chef de bataillon. Je parvins sans peine à me faire allouer douze cents francs par an. Schérer tenait alors le portefeuille de la guerre. Je lui fus présenté par la députation de la Meurthe, qui demandait pour moi du service actif. Il reçut assez cavalièrement ces messieurs, quoique cette députation fût composée de MM. Régnier, Jacqueminot, Boulay de la Meurthe, Mollivaut, tous hommes du premier mérite et qui furent appréciés par le premier Consul, qui leur conféra depuis les plus hauts emplois. Ce ministre était fort bourru; il se contenta de dire que j'aurais part au milliard promis par la Convention aux défenseurs de la patrie, ce qui n'était qu'une dérision. Ces messieurs se retirèrent fort mécontents et me conseillèrent de patienter. Je revins à Vézelise, et, au bout d'un an, je reçus l'avis qu'on allait composer une garde au Directoire exécutif, le Corps législatif ayant déjà la sienne; on me donnait l'espoir d'en être nommé le chef. Cette garde devait se composer d'un bataillon de grenadiers et d'une compagnie de cavalerie. Je me rendis donc à Paris, mais, peu de jours après mon arrivée, des bruits sinistres se répandirent;

plusieurs députés et les membres du Directoire ne se trouvaient plus en sûreté. Enfin arriva le 18 fructidor (1), qui fit bien des victimes et bouleversa tous les plans. Je quittai Paris pour aller visiter, à Vendôme, un oncle de ma femme, auprès duquel je restai dix à douze jours. Je me rendis ensuite à Vézelise et ne fis que traverser la capitale, qui était encore en fermentation. C'était le temps des orages politiques, et j'attendis les événements.

Déjà la renommée avait fait connaître à la France le nom d'un jeune élève de l'École militaire de Brienne qui, trois ans auparavant, s'était signalé au siège et à la prise de Toulon en qualité de chef de bataillon commandant l'artillerie. C'est à ce beau succès que Napoléon Bonaparte dut le grade de général de brigade à l'âge de vingt-huit ans, qui fut bientôt suivi de celui de général en chef de l'armée d'Italie, où il succéda à Schérer. Tel était l'officier réformé par le travail d'Aubry. Son nom grandissait à l'arrivée de chaque courrier; il fut bientôt dans tous les cœurs comme il était dans toutes les bouches. Ses succès étaient inouïs, tous les yeux étaient fixés sur lui pleins d'espérance. Il vint enfin chasser un Directoire et un Corps législatif qui étaient devenus odieux; cet événement eut lieu le 18 brumaire an VIII de la République, ou 9 octobre 1798.

(1) 18 septembre 1797.

CHAPITRE II

Le Consulat. — Je rentre au service comme officier supérieur. — Je suis nommé major du 62e de ligne. — Mon séjour en Italie. — Je deviens colonel du 26e d'infanterie légère. — Le camp de Boulogne.

Napoléon venait d'être nommé premier Consul; le temps était venu de ceindre de nouveau l'épée. Je fus à Paris me présenter au général Lefebvre, qui avait puissamment aidé Napoléon dans son expédition du 18 brumaire; aussi lui avait-on confié le commandement de la 17e division, dont le quartier général était alors à Paris. Il me reconnut aussitôt et me dit : « Ah! te voilà! je sais ce qui t'amène; si tu avais voulu dans le temps être mon aide de camp, il y a longtemps que tu serais général de division! » Je lui dis que je venais offrir mes services. « C'est bien; tu dîneras avec moi et nous parlerons de cela. Je suis bien aise de te voir! » Il m'attacha provisoirement à l'état-major général, qui avait pour chef Léopold Berthier et pour sous-chef le colonel Caffarelli. Mais pour être soldé il fallait que je fusse commissionné par le ministre de la guerre, ce que le général Lefebvre obtint dès qu'il en

fit la demande. Ma nomination ministérielle date du 21 décembre 1798.

Le général disait vrai en me parlant de l'avancement que j'avais perdu en n'acceptant pas ses premières offres, car l'aide de camp qu'il avait pris à mon refus était devenu général de division depuis quelque temps; il fut placé au Sénat conservateur à sa création et fut pair de France à la Restauration. Voilà ce que je perdis par mes sentiments de reconnaissance et d'attachement à l'adjudant général Molitor.

Mes fonctions d'adjoint à l'état-major général de Paris consistaient en écritures, visites d'hôpitaux et de prisons, rondes de jour et de nuit, et à monter à cheval à la suite du général de division, dont je continuai à recevoir de fréquents témoignages d'amitié. Environ six mois après mon admission à l'état-major de Paris, le premier Consul, désirant s'assurer de l'état de défense des côtes maritimes, ordonna qu'il serait envoyé sur différents points des officiers supérieurs pour les inspecter. Je fus désigné pour visiter celles du Calvados et me rendis aussitôt près du général Gardanne, qui commandait la 14e division militaire, dont le quartier général était à Caen. Il me donna le choix du lieu comme siège de mes opérations sur la côte. Je désignai Dive, bourg très voisin de la mer, entre Caen et Honfleur. Ma mission consistait à constater le bon état et l'armement des redoutes, à m'assurer si leurs feux se croisaient et à reconnaître un emplacement propre à établir un camp. Les côtes du Calvados ont environ trente lieues d'étendue à partir de Honfleur aux Vaix,

près d'Isigny. L'on m'adjoignit un capitaine des canonniers gardes-côtes, avec lequel je me rendis à Honfleur, d'où nous nous embarquâmes pour le Havre; je ne voulais pas quitter ce point sans visiter ce port. Les insignes de mon grade consistaient, outre mon épaulette, en une broderie en or au collet et aux parements de la largeur d'un pouce. Mon titre d'inspecteur me valut la visite des autorités civiles et militaires de Honfleur, près desquelles j'étais officiellement annoncé. Nous nous rembarquâmes sur un bateau de passage qui fut pavoisé en mon honneur, ce dont je fus contrarié, parce que je n'aurais pas voulu qu'on connût mon excursion au Havre. Dès le lendemain de notre retour, nous commençâmes notre tournée; nous étions bien montés et voyagions très gaiement, suivis d'un domestique. Nous recevions bon accueil partout; les Normands étaient enchantés de savoir le gouvernement en bonnes mains, et tous ses agents étaient fêtés partout où ils se présentaient. Mon inspection finie, je me rendis à Caen près du général Gardanne, qui exigea que je prisse place à sa table pendant mon séjour près de lui. Je fis alors la connaissance du général Avril, qui commandait le département. Je suivis le spectacle, où j'eus occasion de remarquer la turbulence de la jeunesse normande, qui était fort prompte à tirer l'épée ou à jouer du bâton, dont elle se servait avec une merveilleuse adresse. Après huit jours de résidence à Caen, je revins avec plaisir à Dive, dont le séjour me plaisait beaucoup; ce bourg était baigné par la mer, et de mes fenêtres je planais sur ce vaste horizon. Je ne voyais

cependant à la voile que des bâtiments caboteurs et au loin des croiseurs anglais. Je m'occupai de mon rapport, que j'envoyai au chef d'état-major de la 17e division militaire, auquel je joignis le plan de la côte du Calvados, qui désignait l'emplacement des batteries, leur armement et l'emplacement où un camp de tant de milliers d'hommes pouvait être établi. Cette opération avait duré six semaines, mais mon séjour en Normandie se prolongea d'un mois avant que je reçusse mon rappel à Paris. J'employai ce temps à visiter les environs, Bayeux, Troarn, Notre-Dame de Délivrance, Touques, les principaux herbagers qui faisaient des élèves en chevaux et bestiaux, principale richesse du pays. J'étais toujours accompagné de mon fidèle compagnon, le capitaine Duval, qui était mon cicerone et mon introducteur, et nous étions toujours bien venus partout où nous nous présentions. Rentré à Dive, je suivis l'usage du pays, je laissai pâturer mes chevaux en liberté dans les prairies; ils y passaient la nuit, et j'avais un plaisir extrême à les voir arriver au grand galop à la voix de mon domestique, qui leur apportait l'avoine dans une corbeille.

Mon rappel arriva enfin avec des témoignages flatteurs de mon travail, et je retournai à Paris comme j'en étais venu, voyageant à cheval par le plus beau temps; nous étions dans les premiers jours de juin. J'étais fort impatient d'arriver, parce que j'avais laissé ma femme dans un hôtel dont la maîtresse était heureusement de notre connaissance. Quelques jours après mon retour, nous nous réunîmes, quatre ou cinq offi-

ciers supérieurs tous employés au même état-major, et nous convînmes d'offrir un dîner aux chefs de divisions des bureaux de la guerre. Nous savions que notre situation ne pourrait être que très précaire, parce que nous étions en trop grand nombre à l'état-major; il était prudent de nous ménager des intelligences dans les bureaux de la guerre, où les chefs de division étaient tout-puissants. Nous étions alors plus de soixante, tant colonels que chefs de bataillon et d'escadron. Il s'agissait de savoir si ces messieurs voudraient accepter l'invitation, et ceux d'entre nous qui en étaient le plus connus se mirent en campagne pour sonder le terrain. Ils nous firent tous l'honneur d'accueillir notre proposition; nous nous réunîmes donc chez le restaurateur le plus en renom. Le dîner fut fort beau et très gai; au dessert, un de nos camarades amena la question de savoir si les officiers supérieurs d'état-major employés à Paris pourraient obtenir d'entrer avec leur grade dans tel corps qui leur plairait. MM. les chefs de division répondirent affirmativement. Alors les demandes affluèrent, les uns pour entrer dans les cuirassiers, d'autres dans les hussards, l'artillerie légère, etc. Comme je ne disais rien, le chef de division de cavalerie me dit : « Et vous, commandant, vous ne demandez rien? — Non, lui répondis-je, je resterai dans l'infanterie. — Bravo! dit le chef de division de cette arme, vous faites bien de nous rester, j'aurai soin de vous. » Tout ceci, quoique demandé et obtenu en riant, n'en reçut pas moins son exécution. J'aimais beaucoup la cavalerie, mais n'étant point au courant du ser-

vice de cette arme, je ne voulais pas m'exposer à rougir de mon ignorance en présence d'officiers qui voient toujours d'un mauvais œil un nouveau venu entrer dans leur corps. Je me félicite encore aujourd'hui de l'inspiration qui m'éclaira alors. Cette petite anecdote caractérisera assez cette époque, où les bureaux étaient plus maîtres que le ministre lui-même, qui signait aveuglément toutes leurs décisions.

Nous étions dans des circonstances où les événements se succédaient avec rapidité. On parla de rassemblements de troupes dont la cause nous était inconnue; bientôt nous sûmes qu'elles allaient former un camp dit d'observation à Dijon. Je demandai d'en faire partie, mais on me répondit que, l'état-major étant déjà formé, mes services y seraient superflus. Je croyais que ce ne serait qu'un camp d'exercices et j'en pris mon parti. Dans l'intervalle de la formation à la levée du camp, le ministre décida que les officiers qui étaient en excédant à l'état-major général de Paris seraient répartis dans les divisions militaires de l'intérieur. Je demandai et obtins d'être employé dans la 4e, dont le quartier général était à Nancy. Au moment de mon départ, et allant prendre congé du chef d'état-major et de mes camarades, je rencontrai place Vendôme M. le général Mortier, qui avait succédé au général Lefebvre dans le commandement de la 17e division. Il m'aperçut, fit arrêter sa voiture et me fit signe d'approcher. Il me dit que le premier Consul, sur ma demande, avait décidé que je me rendrais au camp de Dijon pour y être employé, si cela me convenait. Je fus interdit de cette proposition

à laquelle je ne m'attendais plus. Tous mes apprêts de départ étaient faits et ceux de ma femme, qui était fort aise d'aller à Nancy. Le général s'aperçut de mon embarras et me dit : « Parlez-moi franchement ; la proposition que vous fait faire le premier Consul est facultative, vous pouvez donc la refuser sans inconvénient. » Ceci me mit à l'aise et je dis au général que, ma demande ayant été refusée, je n'y avais plus songé et que j'avais pris d'autres arrangements. « C'est bien, me dit-il, j'arrangerai cela. » Ce fut encore un coup de fortune que je perdis ; ce camp de Dijon était destiné à passer les Alpes pour aller se mesurer avec les Autrichiens à la bataille de Marengo, qui eut d'immenses résultats et qui valut des récompenses aux officiers qui s'y trouvèrent ; mieux que cela, ils se firent connaître du premier Consul. Si je l'avais prévu ! J'avais l'ambition de me distinguer, de faire mon chemin ou de succomber. Mais l'heure n'était arrivée ni pour l'un ni pour l'autre. Je fus bien reçu par le général Gillot, qui commandait la 4e division, et je vécus avec lui dans les meilleurs termes pendant les deux années que j'occupai cette sinécure, vraie place de chanoine où je n'avais aucun service à faire ni à pied ni à cheval. Cela ne pouvait pas durer, et on reçut en effet l'ordre de faire passer tous les officiers supérieurs employés dans les états-majors dans un régiment de leur arme, pour y faire un service provisoire en attendant une place comme titulaire. Je reçus inopinément l'ordre d'aller rejoindre la 61e demi-brigade de ligne. Ce fut pour moi un si grand désappointement que je partis aussitôt pour Paris et me pré-

cipitai dans les bureaux de la guerre pour sommer le chef de division d'infanterie de me tenir sa parole. Il me reçut très amicalement, et, au bout de quatre jours, je revins à Nancy nanti de ma lettre de service à la 4e demi-brigade. J'en fis part au colonel, qui m'en témoigna sa satisfaction.

Ce corps était fort bien composé en officiers. Ces messieurs étaient généralement aussi distingués dans le monde que d'une belle tenue militaire. Nous reçûmes, le 3 août 1803, l'ordre de nous rendre à Boulogne pour y former le noyau d'un camp devenu célèbre. Le régiment était si novice en fait de baraquement, que les officiers et soldats ne trouvèrent rien de mieux à faire que de creuser la terre, recouvrir les trous avec des branches et s'y caser. Je m'exemptai de cet arrangement avec d'autant plus de raison que j'aurais commis une infraction au règlement sur le campement, qui ne reconnaissait pas d'emplacement pour un officier *à la suite,* comme je l'étais; le régiment avait un état-major au complet quand j'y arrivai, ce qui ne laissa pas que de faire bien des mécontents et des jaloux. Je fus donc m'installer paisiblement au village d'Osterhove, qui n'était qu'à deux portées de fusil du camp. J'eus mes tours de garde et de ronde, pour lesquels je ne fus pas oublié. On organisa un conseil de guerre près du corps d'armée commandé par le général Soult, dont mon régiment faisait partie; j'en fus nommé membre, ce qui me valut ma résidence en ville, où je me trouvai à merveille, n'ayant plus ni garde à monter, ni ronde à faire. Nous étions dans les

temps pluvieux et froids, nous marchions à grands pas vers l'hiver de 1803 à 1804. J'étais fort soucieux de ne pas être titulaire d'un commandement de mon grade; il n'y en avait point de vacant dans le régiment auquel j'étais attaché, et cette espèce d'isolement m'était pénible; d'un autre côté, j'éprouvais des maux de reins qui ne me permettaient pas plus de marcher que de me redresser; les soins du chirurgien-major triomphèrent de mes douleurs, et jamais guérison ne vint plus à propos.

Il était connu dans l'armée que le premier Consul voulait créer des majors lieutenants-colonels qui seraient chargés de la police, discipline, instruction et comptabilité des corps. Ils devaient remplacer les chefs de bataillon chargés de la tenue des contrôles. Je vis cette institution avec d'autant plus de plaisir que je croyais fermement qu'un des chefs de bataillon du 4e régiment serait nommé major et que j'aurais enfin un commandement réel. Quel fut mon étonnement quand je reçus par la poste une lettre du ministre de la guerre qui m'annonçait ma promotion au grade de major du 62e régiment de ligne en garnison à Turin! Je ne pouvais en croire mes yeux; je lisais et relisais avec une émotion qui m'étouffait. Je n'imaginais pas qu'un officier *à la suite* pût passer à un grade supérieur de préférence aux quatre chefs de bataillon titulaires, et je pouvais facilement croire à une erreur de nom quoique le mien fût bien correctement écrit sur l'adresse de la lettre du ministre. Mon anxiété fut redoublée par la réception d'une seconde nomination

de major au 57e de ligne, dont le dépôt était à Hesdin et le régiment au camp. Je ne pouvais être major de deux régiments; le premier Consul fut consulté, il venait d'arriver au camp; il décida, à ma grande joie, que la deuxième nomination serait non avenue et que j'irais à Turin. Avant son départ de Paris, le premier Consul avait nommé à vingt-quatre emplois de major. Je ne savais à quelle bienveillance je devais d'en avoir fait partie. Je ne pouvais que le soupçonner, et je ne fus confirmé dans mes soupçons que dix-huit mois plus tard.

Mon bonheur était au comble, j'allais en Italie, j'allais revoir tous les miens, embrasser ma femme et me faire décorer par elle de mes nouvelles épaulettes! Je partis pour Turin, après avoir reçu les adieux des officiers du 4e régiment, qui étaient restés en dépôt à Nancy. Je reçus aussi des témoignages d'attachement de ceux que j'avais laissés au camp; les jaloux me virent partir sans regret, mais rongés par l'envie. Mes *deux* nominations donnèrent une telle fièvre à l'un des chefs de bataillon qu'il en garda le lit pendant plusieurs jours (1).

J'arrivai dans la capitale du Piémont à l'improviste, quoique le colonel du 62e fût depuis longtemps prévenu de ma nomination. Je lui fis ma visite et je fus bien désappointé, moi qui quittais un colonel aussi brillant homme de guerre que distingué par son esprit et son éducation, de trouver à mon nouveau chef une

(1) Il se nommait Gros et fit fortune depuis.

figure commune et des manières à l'avenant. Mais ce dont je m'aperçus au premier abord n'était rien auprès de ce que j'appris ensuite; on me le dépeignit non seulement comme un homme sans éducation, ignorant sa langue comme une fille de basse-cour, mais injuste, se prévenant contre les officiers, sous-officiers et soldats de son régiment, sans aucun motif, et n'ayant d'autre société que la femme du maître cordonnier et pour conseillers que quelques officiers subalternes, ses dignes acolytes. Il n'était au reste qu'un ancien prévôt de salles d'armes, parvenu au grade de colonel par l'effet d'une loi qui avait désorganisé l'armée en donnant le premier emploi vacant au plus ancien de service; en sorte que de caporal il parvint au grade de colonel dans l'espace de quatre à cinq ans.

J'eus fort à faire à mon arrivée dans un régiment commandé par un pareil homme, et ma position devenait plus pénible de jour en jour. Il m'était fort désagréable d'avoir sans cesse à improuver mon chef, dont les injustices et la partialité me révoltaient. Ma présence bridait un peu sa malveillance; je réclamais auprès de lui pour ses victimes, mais quand mes observations n'étaient point écoutées, je réclamais auprès du général de division; nous n'avions pas alors de général de brigade. Un seul fait caractérisera ce chef de corps : sa manière de donner des notes à ses officiers était telle, qu'elles étaient prises en sens inverse. Je tiens cette vérité des deux généraux inspecteurs Legrand et Verdier.

Le régiment reçut bientôt l'ordre de quitter Turin

pour se rendre en Toscane. Ce ne fut pas sans regrets que nous abandonnâmes cette résidence, et je dois faire connaître ici le nom des principales autorités qui s'y trouvaient. Je citerai d'abord M. le comte *Abdalla* Menou, qui gouvernait pour la France les départements transalpins, acquis par les conquêtes de Napoléon Bonaparte, devenu premier Consul. Le général Menou avait fait la campagne d'Égypte et avait épousé dans ce pays une musulmane ayant conservé les mœurs et les coutumes de sa patrie; elle professait l'islamisme et ne se montrait jamais. M. le gouverneur était homme de mérite et fort distingué; il avait le ton et les manières d'un grand seigneur; il tenait un état de maison en rapport avec sa haute position et usait du palais des rois de Sardaigne avec une noble aisance. J'eus l'honneur de lui être présenté et d'en être reçu de la manière la plus gracieuse. J'eus aussi des devoirs à rendre à M. le général Dupont-Chaumont, qui logeait au palais Carignan; c'était un homme qui commandait le respect et la vénération, par sa bonté et les éminentes qualités qui le distinguaient. J'ai été assez heureux pour recevoir de lui un accueil dont je conserve le plus agréable souvenir. Il avait pour chef d'état-major l'adjudant-commandant Maison, devenu depuis maréchal de France. Je n'avais pas assez de perspicacité pour lui prédire une telle fortune militaire. Je ne l'ai plus retrouvé que sur le champ de bataille de Polotsk, revêtus tous deux de l'uniforme de général de brigade. J'ai aussi connu à Turin MM. les colonels Avice, Faure, et M. Berger, sous-inspecteur aux revues,

administrateur très distingué. J'ai constamment eu avec ces messieurs les relations de service les plus agréables. Nous ne voyions pas la haute société de la ville, qui boudait et pleurait son roi; nous ne nous serions pas entendus. Nous nous en dédommagions en fréquentant d'autres personnes distinguées qui ne dédaignaient pas de nous recevoir. Un jour je reçus une invitation de bal d'un des principaux négociants de la ville; le colonel, qui était aussi du nombre des invités et qui avait équipage, m'offrit de me mener, ce que j'acceptai, car il n'y avait pas de carrosses de louage. Nous chaussâmes le bas de soie, en véritables amateurs de danse. Le temps était affreux : il tombait une pluie mêlée de neige, et sans véhicule il nous eût été de toute impossibilité de mettre les pieds dehors. Nous étions convenus de ne pas revenir l'un sans l'autre et de nous entendre pour le nombre de nos engagements, de manière à être libres en même temps. Je l'attendis à l'heure convenue : point de colonel; je le cherchai dans tous les salons, qui devenaient déserts, plus de colonel. Il était parti! Je crus qu'il me renverrait sa voiture. Point de voiture! Je fus obligé de regagner mon logis à pied, avec une chaussure de bal, par un temps affreux. Cette petite anecdote achèvera de peindre l'homme.

Le temps se passait rapidement pour moi entre mon service et les plaisirs. La ville et ses environs nous procuraient des distractions agréables; il y avait d'ailleurs des ressources de société dans les Français mariés qui y résidaient. Ce fut à Turin que je reçus ma nomi-

nation de chevalier de la Légion d'honneur, le 5 germinal an XII (26 mars 1804). Je fus reçu par le colonel, le régiment étant sous les armes, et je prêtai serment devant la Cour royale. Ces deux cérémonies se firent avec pompe.

Le moment du départ du régiment étant arrivé, il plut au colonel de partir avec la première colonne, qui n'était composée que du 1er bataillon, les sapeurs et la musique. La mienne était formée des trois autres bataillons, qui quittèrent la place deux jours après. Nous passâmes par Alexandrie, où, plus heureux que mon colonel, j'évitai les arrêts qui lui furent infligés par le général Despinois, qui commandait la division, pour avoir fait taire les batteries sans avoir pris ses ordres. Notre voyage à travers la belle Italie se fit très joyeusement et très militairement par le plus beau temps du monde. Je vis, avec un plaisir extrême, toutes les jolies villes de Plaisance, Reggio, Parme, Modène, Bologne, Pistoia. Ce fut à Plaisance, où nous séjournâmes, que le premier Consul allait incessamment se faire couronner empereur. Nous étions très peu au courant des nouvelles politiques, depuis longtemps nous n'avions vu de journaux, qui n'étaient pas alors aussi répandus qu'ils l'ont été depuis, quoique les grands événements se succédassent avec rapidité.

En arrivant à Bologne, je fus très agréablement surpris de trouver cette ville commandée par le général Tholmé, qui était à la tête d'une brigade de la division Taponnier dont j'étais chef d'état-major lors du blocus de Luxembourg et des prises de Trèves et de Coblentz. Il

me fit inviter à dîner pour renouveler plus amplement connaissance; il y avait neuf ans que nous ne nous étions vus. Nous continuâmes notre route, laissant Florence à notre gauche; cette ville, en qualité de résidence royale, n'était traversée ni par la troupe ni par les militaires isolés. Nous passâmes par Pistoia pour gagner Pise, où nous retrouvâmes le 1er bataillon. Nous ne restâmes que quinze jours dans cette belle et intéressante ville, célèbre par ses monuments; nous visitâmes les rives fleuries de l'Arno, ses beaux quais à parapets de marbre blanc; la cathédrale, le baptistère, la tour qui penche, aussi élégante qu'une dentelle, et l'immense Campo-Santo. De Pise nous allâmes à Livourne, belle ville régulièrement bâtie, célèbre par son commerce et l'un des plus beaux ports de l'Italie. Quoique peu étendue, sa population se montait à soixante-dix mille âmes. Nous y trouvâmes environ trois cents soldats espagnols qui y faisaient le service, parce que la Toscane était encore sous la domination d'une infante. Nous prîmes possession des quatre casernes placées aux quatre coins de la ville, dans chacune desquelles il n'y avait place que pour un bataillon. Dans cette nouvelle garnison, mon service devint bientôt aussi périlleux qui pénible; on verra pourquoi. Deux mois environ après notre établissement, le général reçut l'ordre d'envoyer une députation du régiment pour assister au couronnement. Le colonel eut assez de bon sens pour ne pas accepter cet honneur, qui me revint de droit; j'attendis les colonels des 22e léger et 20e de ligne qui étaient en garnison en Corse, et nous prîmes un voiturier pour nous conduire

jusqu'à Plaisance; notre voyage fut fort agréable, j'avais deux aimables et spirituels compagnons dans MM. les colonels Abbé et Cassan. Je connaissais ce dernier bien particulièrement; nous avions servi ensemble comme chefs de bataillon au 4e régiment de ligne.

En passant à Florence, nous nous arrêtâmes pour visiter à loisir cette capitale, où mon père avait séjourné soixante ans auparavant, et qui mérite bien son surnom de *Fiorenza la bella*. En arrivant à Plaisance, nous fûmes bien désappointés de recevoir un contre-ordre dont nous ne connûmes point le motif; nous nous reposâmes quatre jours, bien fêtés, bien accueillis par les officiers d'un régiment d'artillerie qui tenait garnison à Plaisance, d'où nous rebroussâmes chemin pour retourner à Livourne.

J'ai oublié de mentionner plus haut l'arrivée de ma femme auprès de moi; elle désirait vivement voir l'Italie, et l'occasion ne pouvait être plus favorable. Je lui avais écrit de Turin pour la prévenir de notre départ pour Livourne, en l'engageant à venir m'y rejoindre. J'ajoutais qu'elle trouverait encore à Turin des officiers du régiment qui l'accompagneraient de cette ville à Livourne, ce qui fut fait. Elle était déjà près de moi quand je reçus l'ordre d'assister au couronnement.

Peu de temps après notre retour, le bruit se répandit qu'une maladie pestilentielle s'était manifestée dans la ville. Il fut bientôt reconnu que c'était la fièvre jaune, apportée de la Havane par un bâtiment chargé de cuirs

qu'on avait négligé de visiter avant son admission dans le port. Cette peste enleva bientôt plusieurs officiers et soldats; la présence de ma femme ajouta beaucoup aux inquiétudes que j'éprouvais déjà pour le régiment. Elles étaient d'autant mieux fondées que j'avais des relations de tous les instants avec des militaires; je recevais tous les jours chez moi, dans une très grande salle, de soixante à soixante-dix personnes, tant officiers que sous-officiers et caporaux arrivant des quatre coins de la ville. Je pris le parti de faire des fumigations d'après le système de Guyton de Morveau. La maladie nous serrait de si près que toutes les maisons qui avoisinaient la nôtre étaient pavoisées du sinistre drapeau noir, qui annonçait que la peste les avait visitées. Il mourait à Livourne deux cents personnes par jour, et toutes les nuits j'étais réveillé par des rapports qu'on venait me faire de la mort de quelque officier que j'avais vu bien portant quelques heures auparavant. Ma femme, malgré tout son courage et son énergie, était dans de mortelles angoisses. Enfin, après avoir gardé Livourne aussi longtemps que possible pour ne pas trop décourager les habitants, le général de division Verdier, qui y avait son quartier général, le transporta à Pise avec ordre au régiment de l'y suivre. Cette ville, comme je crois l'avoir déjà dit, est bien percée; l'Arno, qui la traverse et la partage dans sa partie la plus longue, y établit un courant d'air qui contribue encore à l'assainir; malgré l'inquiétude des habitants, il ne se manifesta aucun symptôme de peste pendant le séjour que nous y fîmes. Le général fit seulement laisser à Li-

vourne une garde permanente dans la caserne du port.

Nous profitâmes de notre séjour à Pise pour visiter les superbes bains de marbre construits à quelque distance de la ville, ainsi que ses délicieux environs, ses palais, ses aqueducs, la laiterie appartenant à la Reine et entretenue comme si elle était souvent visitée par elle. Je revis avec un nouveau plaisir un superbe jardin rempli d'orangers portant des fruits de toute beauté; il y en avait en espaliers, en pleine terre et en caisses, qui garnissaient la façade d'un hôtel donnant sur le jardin. Ce paradis terrestre était habité par notre quartier-maître. Pour donner une idée du climat de Pise, je citerai un fait qui est particulièrement resté dans ma mémoire; c'est que, nous promenant sur le quai de l'Arno le jour de Noël avec quelques dames, nous y éprouvâmes une chaleur de vingt-cinq degrés Réaumur. Les dames étaient en parasol et les hommes le chapeau à la main pour chercher à se rafraîchir. L'intensité de la maladie ayant beaucoup diminué à Livourne, le général de division nous y ramena. Nous ne quittâmes pas sans regrets le délicieux séjour de Pise, quoique Livourne nous offrit quelques compensations par les agréments du voisinage de la mer, le mouvement de son port, toujours encombré de bâtiments marchands et d'une population venue des quatre parties du monde. Nous y faisions aussi une chère excellente de poissons frais et fins qui y abondaient. Le carnaval arriva, qui fut gai, nonobstant la présence de la fièvre jaune; il y eut des bals masqués à la salle de spectacle, où ma femme fut reconnue à la beauté de ses cheveux noirs,

dont elle avait formé un magnifique turban. Pendant le jour, des équipages dans tout leur luxe promenaient dans les rues la société de la ville, qui jetait des dragées aux gens garnissant les balcons, lesquels à leur tour mitraillaient de la même façon leurs agresseurs. Les chevaux avaient aux jambes des bracelets garnis de grelots, ce qui faisait une musique appropriée à la circonstance.

Pendant l'été, nous avions fait plusieurs promenades en gondole sur la Méditerranée; cette saison avait été en 1804 plus brûlante que d'ordinaire, ce qui n'empêchait pas les Français de vaquer à leurs occupations, tandis que les Italiens s'enfermaient chez eux depuis neuf heures du matin jusqu'à huit heures du soir et faisaient du jour la nuit. Aussi disaient-ils qu'on ne voyait dans les rues que des chiens et des Français. Un jour, nous fûmes visiter la madone de Montenero avec un négociant de Livourne; en entrant dans la chapelle nous vîmes un homme de très mauvaise mine qui était à genoux devant la statue de la Vierge, pleurant, gémissant, jetant des cris lamentables en implorant son pardon. Notre cicerone nous dit que cet homme était sans doute un grand scélérat, qui était persuadé qu'après être venu jeter quelques écus devant la Vierge, ses crimes lui seraient pardonnés et qu'il pourrait ensuite jouir en toute sûreté de conscience du fruit qu'il en avait retiré.

Malgré tous les agréments du séjour de Livourne, nous étions fort préoccupés de la présence de la fièvre jaune qui, quoique moins intense, continuait toujours

ses ravages. Mes inquiétudes avaient surtout pour objet la présence de ma femme, qui avait quitté la Lorraine et ses deux fils, les seuls enfants que nous ayons alors, pour venir me rejoindre. Un soir du mois de février 1805, j'étais allé me promener sur la route de Pise, rêvant tristement à la position critique dans laquelle je me trouvais et me demandant si nous reverrions jamais la France. Le temps était fort sombre et en harmonie avec ma situation d'esprit. En rentrant chez moi, je trouvai ma femme au coin de son feu en compagnie d'un chef de bataillon du régiment, M. Duhem, qui me dit : « Arrivez donc, monsieur le colonel, vous vous faites bien attendre! — Que signifie, lui dis-je, cette plaisanterie et ce titre de colonel? » Alors ma femme, qui avait un air rayonnant que je ne lui avais pas vu depuis longtemps, m'embrassa en me disant : « Rien n'est plus vrai, vous êtes colonel; le général de division a envoyé son aide de camp pour vous féliciter sur votre nomination au 26e régiment d'infanterie légère en remplacement du prince Bacciochi. » Cette bonne nouvelle, arrivée si inopinément, me remplit de joie, et mon bonheur était centuplé par celui de ma femme, qui ne cessait de me répéter : « Mais songez donc à quel point nous sommes heureux! Vous êtes colonel au moment où vous vous y attendiez le moins; nous allons quitter la peste, revoir la France et embrasser nos enfants! » Je m'assurai d'un voiturier qui avait une bonne berline attelée de deux belles et bonnes mules qui, tout en allant au pas, nous firent faire de quatorze à quinze lieues françaises par jour.

Ce n'était pas sans quelques regrets cependant que nous nous préparions à quitter le beau ciel de l'Italie, car notre curiosité était loin d'être satisfaite. Nous aurions voulu visiter Rome, Naples, Venise; mais la fièvre jaune nous bloquait à Livourne, et nous ne pûmes mettre à exécution les agréables projets que nous avions formés. J'éprouvai aussi un véritable chagrin de me séparer des amis que j'avais au régiment, dans tous les grades, j'ose le dire. Je m'étais efforcé de rendre justice à chacun et de maintenir une discipline sévère, mais paternelle. Les sous-officiers et les soldats étaient surtout l'objet de mon incessante sollicitude; je veillais à ce qu'ils n'éprouvassent pas de vexations dans leur service, et quand il m'arrivait de les punir, ils n'en conservaient point de rancune, parce qu'ils reconnaissaient qu'ils l'avaient mérité.

Notre voiture devait se compléter de MM. Poisson et Dumasbon, chefs de bataillon au 62e régiment; ils avaient sollicité leur retraite et allaient l'attendre, l'un à Paris, l'autre à Toulouse. Nous quittâmes Livourne dans les premiers jours de mars 1805, menant avec nous le jeune Gérard, mon parent, qui était venu me rejoindre à Pise comme volontaire; je ne voulus pas le laisser isolé dans un corps où il aurait été en butte au colonel, qui se serait vengé sur lui de l'opposition que je lui avais faite. Nous voyageâmes en amateurs, visitant à loisir toutes les villes qui se trouvaient sur notre passage. Je revis Florence, dont on ne se lasse pas d'admirer les monuments. Nous visitâmes en détail le palais Pitti, résidence royale, la galerie de peinture et

de sculpture, les ateliers de mosaïque, la cathédrale, le Baptistère et plusieurs autres choses remarquables. Nous continuâmes notre route laissant à notre droite Venise, que nous gémissions de ne pouvoir aller visiter. A notre arrivée au lazaret de Scarica-Lasino, où nous devions nous purifier, nous eûmes le désagrément de ne pas trouver de place; nous fûmes obligés de rétrograder de deux milles pour gagner une pauvre hôtellerie du nom de Pietra Mala, où nous manquions de tout et où nous restâmes huit jours. Nous les mîmes à profit pour parcourir les Apennins. Nous visitâmes « il Monte Fuoco », espèce de volcan sans cratère d'où les flammes sortent par des crevasses et qui ne s'élèvent par un temps serein qu'à un pied du sol, sur un diamètre de douze à quinze, mais qui s'élancent à la hauteur de huit à neuf pieds quand le temps est à la pluie. Il prit fantaisie à Mme Pouget de franchir ce volcan, qui était alors dans son calme, ce qu'elle fit en rétrogradant pour prendre son élan. Nous vîmes aussi, près de là, la fontaine de l'Acqua-Buya, dont l'eau s'enflamme à l'approche d'une lumière. Notre jour d'entrée au lazaret arriva enfin; on nous purifia préalablement ainsi que nos effets; nos purificateurs, revêtus des pieds à la tête d'une robe en toile cirée noire, la tête enveloppée d'un voile épais où des ouvertures étaient pratiquées vis-à-vis des yeux, environnaient des réchauds remplis de charbon enflammés, au-dessus desquels on nous fit passer et repasser, en même temps qu'ils y faisaient jeter des aromates. Cette opération terminée, nous fûmes admis dans l'intérieur d'un

ancien couvent où les personnes qui nous avaient précédées à la quarantaine nous fuyaient comme la peste, ce que nous fîmes à notre tour pour les personnes admises après nous, car le moindre contact entre les anciens et les nouveaux admis nécessitait inexorablement pour les anciens la reprise de la quarantaine. On nous transmettait nos vivres au bout d'une perche, et ensuite on nous présentait de la même façon un verre de vinaigre dans lequel nous jetions notre argent. Toutes ces précautions faisaient un peu diversion à l'ennui inévitable d'un pareil séjour. Nous avions la liberté de nous promener dans un grand verger où nous avions le spectacle de la purification de tous les nouveaux arrivants. Enfin les portes nous furent ouvertes vingt jours après notre entrée et nous pûmes continuer notre voyage. Nous vîmes dans le plus grand détail les villes de Bologne, Modène, Reggio, Parme, Plaisance, Lodi, Milan, Novare, Verceil et Turin. Je retrouvai à Bologne le général Tholmé, mon ancienne connaissance dans les campagnes sur Trèves, Coblentz et Luxembourg; à Lodi, je trouvai le général Merlin, que j'avais connu pendant que j'étais au 4e régiment en garnison à Nancy, lui colonel du 8e régiment de cuirassiers en garnison à Toul. Nous eûmes grand plaisir à nous revoir. Nous ne manquâmes pas d'aller saluer le pont de Lodi, rendu célèbre par la bravoure et l'intrépidité du général en chef Bonaparte, lors de ses brillantes conquêtes qui amenèrent la paix de Léoben.

A notre arrivée à Turin, où nous devions séjourner, j'appris la présence dans cette ville du prince Baccio-

chi, à qui je succédais dans le commandement du 26e léger; il allait prendre possession de ses principautés de Lucques et de Piombino. Je me fis un devoir d'aller lui présenter mes respects et lui demander ses ordres ou ses recommandations pour son ancien régiment. Il était à table avec son aide de camp. Monseigneur me reçut assez froidement, parla peu, trancha du prince mal élevé, ne me recommandant personne, ne me faisant rien dire de sa part à aucun de ses officiers. Je le quittai non sans réfléchir aux effets de l'orgueil et des grandeurs promptement acquises. Ce n'était certes pas parce qu'il était beau-frère de l'Empereur et prince tout fraîchement éclos que j'allais lui faire visite; je n'eusse pas mis moins d'empressement à aller trouver mon prédécesseur, quel qu'il fût, parce que, en bons camarades, on a toujours quelque chose à se dire en pareille occurrence et quelques renseignements à se communiquer. Je fus visiter M. le comte Menou, gouverneur général du Piémont, qui me félicita sur mon nouveau grade et me présenta au prince Alexandre Berthier, alors ministre de la guerre; celui-ci précédait l'Empereur, qui se rendait à Milan pour se faire couronner roi d'Italie. Pendant notre séjour à Turin, Mme Pouget désira visiter le château royal de Stupinitz, qui est à peu de distance de la ville; nous y rencontrâmes le prince de Talleyrand, ministre des relations extérieures, qui précédait aussi l'Empereur. J'ai beaucoup regretté de n'avoir pas fait voir à ma femme la Supurga, lieu de sépulture des rois de Piémont, située sur une éminence qui domine Turin,

sur la rive droite du Pò. Ce fut dans cette ville que nous nous séparâmes de MM. Poisson et Dumasbon, mes anciens collaborateurs. Quand nous arrivâmes au mont Cenis, nous nous fîmes porter à dos de mulets jusqu'au sommet de la montagne, puis nous nous donnâmes le plaisir de la descendre en traîneau, ce qu'on appelle *se faire ramasser*, jusqu'à Lanslebourg. Cette descente se fait à vol d'oiseau; ma femme, qui me précédait dans cette opération et qui était fort intrépide, fit une culbute dans la neige avec son conducteur, sans en éprouver le moindre mal. Ce plaisant accident fut longtemps le sujet de nos joyeux entretiens. Entre Lanslebourg et Saint-Jean de Maurienne, nous rencontrâmes l'Empereur et plus loin notre Saint-Père le pape Pie VII. A l'approche de Sa Sainteté, nous mîmes pied à terre, ma femme s'agenouilla et reçut la bénédiction du vénérable pontife, dont je profitai en me tenant courbé près d'elle et chapeau bas. En passant à Chambéry je fis connaissance avec quelques officiers de mon nouveau régiment, qui y étaient en opérations de recrutement.

En arrivant en Lorraine, je laissai ma femme dans sa famille et me hâtai de me rendre à Boulogne, où le 26e était campé. Aussitôt ma descente de voiture, je fis prier M. le chef de bataillon Parti, qui commandait par intérim, de venir me trouver pour me conduire au lieu où mon régiment était campé. Le lendemain, je reçus les officiers du corps et je me rendis ensuite chez M. le général Levasseur, de la brigade duquel le 26e faisait partie; il voulut bien me présenter à M. le

général de division Legrand, qui me conduisit à Boulogne pour me présenter à M. le général en chef Soult. Ma réception fut ordonnée pour le lendemain.

J'appris que depuis plus de dix ans le régiment dont je venais prendre possession avait toujours été commandé par des hommes sans énergie. Le prédécesseur de M. Bacciochi, qui l'avait commandé huit ans pendant les guerres d'Italie, ne s'était jamais montré au feu sous différents prétextes. L'administration était passée aux mains des capitaines qui faisaient partie du conseil, et ces messieurs décidaient sans appel sur toutes les questions. Ce colonel inepte fut éliminé de l'armée dès que le premier Consul résolut la formation d'un camp en face de Douvres. Son successeur immédiat fut le prince Bacciochi, qui, en sa qualité de beau-frère du premier Consul et destiné aux grandeurs, ne se donna pas la peine de dissimuler sa nullité comme militaire. Son autorité comme chef passa dans les mains de sa femme, Élisa Bonaparte, qui, au dire des officiers, avait infiniment plus de capacité que son mari; c'était elle qui était l'intermédiaire entre le régiment et son frère et qui sollicitait les avancements ou les retraites. Cet état d'anarchie redoubla encore sous le commandement par intérim de M. Parti; ce chef n'avait ni talents ni considération, même au plus mince degré; il ne connaissait ni le monde, ni ses usages, ni sa langue; il avait beaucoup moins d'orthographe qu'une cuisinière; on m'a montré un billet de sa main où pour dire : tant d'hommes aux hôpitaux, il écrivait : *Dom o opito*. Ce pauvre homme était la dérision

de tout le camp et des officiers du régiment en particulier. Du reste, je remarquai combien le hasard avait d'ailleurs favorisé le 26e dans sa composition du corps d'officiers. M. le major Pischery, qui par la nature de ses fonctions devait rester au dépôt qui était à Sedan, me paraissait, par sa correspondance, mériter les éloges que des officiers connaisseurs lui donnaient. Quand je le vis, je reconnus en lui l'officier le plus distingué par sa tenue, ses manières, son esprit et son éducation; je ne saurais en dire trop de bien, et j'ai toujours eu avec lui les relations de service les plus agréables et les plus satisfaisantes. M. Brillat, frère de M. Brillat-Savarin, conseiller à la Cour de cassation, commandait le second bataillon et n'avait pas moins de mérite militaire que M. Pischery; il était moins brillant, mais c'était un modèle d'exactitude, ami de l'ordre et de la discipline, ponctuel et docile, froid dans le commerce du monde, mais ami sûr et dévoué. Il était timide et fuyait le monde, quoique son éducation fût cultivée et qu'il eût des talents fort agréables. Mais je doute qu'il eût été aussi bien dans un salon que sur le champ de bataille, où il était admirable. Il conservait devant l'ennemi un sang-froid imperturbable, qualité beaucoup plus rare qu'on ne pense. Parmi les capitaines, les sept dixièmes auraient pu être comptés parmi les plus distingués de l'armée, ainsi que les lieutenants et sous-lieutenants, dont le plus grand nombre sortait de l'École militaire de Fontainebleau. Avec autant de ressources, on pouvait former un régiment aussi présentable à l'ennemi qu'à une revue dans la cour des Tui-

leries. L'anarchie qui y régnait déplaisait aux bons officiers; aussi disaient-ils souvent dans l'énergie de leurs regrets : « L'enfer ne nous enverra donc pas un diable pour nous commander! »

Je leur fis bientôt voir, et à tout le régiment, que j'entendais être colonel de fait comme de droit, et la stricte exécution du règlement devint l'unique loi du service. Entre autres abus, je m'étais aperçu que MM. les capitaines s'occupaient peu de la comptabilité de leurs compagnies, qu'elle était tout à fait abandonnée à leurs sergents-majors et fourriers. J'en parlai dans un ordre du jour, avant une revue que devait passer le général de brigade, qui demanda qu'on lui présentât quelques livrets de soldats. Il s'aperçut, comme moi, que les inscriptions n'étaient pas telles qu'elles devaient être, et il en demanda la raison au capitaine, qui répondit que « son fourrier *n'entendait* pas qu'elles fussent faites comme nous le demandions ». Piqué de cette réponse, je lui dis : « Et vous, capitaine, comment l'entendez-vous? » Cette question égaya beaucoup l'inspecteur, qui la répéta au capitaine fort interdit. Cette petite anecdote fût bientôt connue du régiment et y fit un excellent effet. L'officier qui y avait donné lieu conserva une animosité contre moi, qui lui devint funeste, quoique sans injustice de ma part. J'aurais plusieurs traits de ce genre à raconter qui prouveraient combien la police, la discipline et l'administration étaient relâchées dans ce régiment.

Un jour l'Empereur, suivi du maréchal Berthier, major général de l'armée, du maréchal Soult et du

général de division Legrand, arriva inopinément au camp. Je fis prendre les armes, et l'Empereur voulut faire la visite des sacs pour s'assurer par lui-même s'ils renfermaient les deux paires de souliers exigées; les épinglettes et les souliers étaient les objets de la plus sévère inspection. Il se trouva qu'un chasseur n'avait dans son sac qu'une paire de souliers. Grande rumeur! L'Empereur se fâcha; le major général, bien plus encore; tous les yeux étaient fixés sur moi. On m'assaillit de questions. Je répondis que si ce chasseur n'avait pas deux paires de souliers dans son sac, c'était la faute du capitaine, parce qu'il y en avait au magasin. On alla s'en assurer, il se trouva que j'avais dit vrai, et la seconde paire de souliers du chasseur fut retrouvée dans sa tente. Comme j'étais sûr de mon fait, cet incident ne m'avait pas troublé. Après la revue, le major général vint à moi et me dit avec beaucoup de douceur et un certain air de satisfaction « que c'était bien, que l'Empereur l'avait chargé de me témoigner son contentement, ajoutant qu'il était temps que ce régiment eût un chef qui s'en occupât ».

L'Empereur venait souvent au camp de Boulogne; il avait fait établir son quartier impérial à la Tour d'ordre, où est présentement la colonne élevée en son honneur aux frais de l'armée. Il mangeait et couchait sous la tente. Un certain jour de grandes manœuvres commandées par Sa Majesté, elle fit inviter tous les colonels à dîner avec elle. M. le grand maréchal Duroc fit les invitations à chacun d'eux avec cet air aimable et riant qui lui était habituel avec ceux de sa connais-

sance; il me dit de faire reconduire mon régiment au camp par un des chefs de bataillon et de suivre le cortège impérial, parce que le dîner serait servi aussitôt la rentrée de l'Empereur. J'étais dans un piteux état pour y paraître; les temps de galop que j'avais faits avaient dénoué ma queue, et la sueur qui découlait de ma tête poudrée avait couvert mon uniforme de taches blanches. Je ne voyais aucun moyen de réparer le désordre de ma toilette, qu'on juge de mon embarras! Je me fis renouer les cheveux avec une ficelle et j'allai prendre place à table, où le hasard me plaça juste vis-à-vis de l'Empereur, qui ne parut s'apercevoir de rien. Il nous donna le temps de réparer nos forces; nous prîmes le café debout, à la place que nous occupions à table, et Sa Majesté fit de même. L'Empereur fit ensuite le tour du cercle; il était riant, et nous dit que chaque corps s'était bien acquitté de ses manœuvres; puis il nous salua et nous regagnâmes le camp; nos chevaux, qui étaient restés près des tentes impériales, nous aidèrent à rejoindre nos baraques.

Peu de jours après, à sept heures du soir, toute l'armée reçut l'ordre d'embarquer le lendemain au point du jour. Cet ordre portait la quantité de bagages que chacun pourrait prendre avec soi; les colonels, seuls de leurs régiments, pouvaient embarquer un cheval; tout le reste était à pied. Arrivés sur le port, nous trouvâmes des officiers de marine qui nous conduisirent aux péniches qui nous étaient destinées. J'en montai une avec trente hommes; ce frêle bâtiment était armé d'une pièce de 16; je dis à l'officier de

marine qu'une aussi frêle embarcation ne pourrait supporter l'explosion d'une aussi forte pièce sans la fendre et nous faire couler; il me répondit qu'elle produirait infailliblement ce résultat ou la ferait chavirer. Je lui dis alors qu'il était inutile d'avoir des canonniers et des munitions, parce que je ne permettrais pas qu'on fît usage de la pièce, et que nous débarquerions sur le sol anglais avant qu'on s'en servît.

Je ne croyais pas à notre départ définitif pour les côtes ennemies; l'Empereur était homme à simuler un débarquement pour donner le change à ses adversaires. Le même jour, à huit heures du soir, nous retournions à nos baraques. Son intention était d'aller châtier l'Autriche du dessein qu'elle avait formé de venir porter la guerre au sein de la France, et de faire volte-face en courant inopinément au-devant de l'armée allemande. Nous ne fûmes prévenus de la levée du camp que trois jours avant qu'elle dût avoir lieu; ordre fut donné aux chefs de corps de proposer pour la retraite les officiers impropres à faire campagne. Je mis dans ce nombre le chef de bataillon Parti, qui, par son âge et ses infirmités, était dans cette catégorie; mais son admission ne me parvint que plusieurs jours après avoir passé le Rhin.

La levée du camp de Boulogne eut lieu le 1er septembre 1805. Mais, avant de passer outre, je veux en donner ici au lecteur une légère idée, car il est probable qu'on ne reverra jamais rien de pareil. Les divers corps d'infanterie avaient construit de très beaux logements en pierre, très réguliers, tant pour les

chefs de corps que pour les bureaux, ateliers, etc.; on avait établi des cafés et planté de jolis jardins remplis de légumes, de fleurs et de volières; tout cela était d'un goût exquis, sans pourtant s'écarter des alignements prescrits, et faisait l'admiration des nombreux étrangers qui venaient visiter ce camp extraordinaire. La vue y était magnifique et d'une majesté imposante, parce que la mer, qui baignait les falaises sur lesquelles le camp reposait, était toujours couverte de vaisseaux anglais qui longeaient la côte pour canonner la flottille, dont les péniches, canonnières et frégates étaient innombrables. Ce spectacle était de tous les instants du jour et de la nuit, et le port, encombré de marins et d'ouvriers, ressemblait à une fourmilière. Le télégraphe de la ville était dans un mouvement continuel; enfin jamais on ne vit spectacle plus animé et jamais il ne sortira de la mémoire de ceux qui en ont joui.

La division Legrand, dont le 26e léger faisait partie, était la 3e du 4e corps d'armée ou, pour mieux m'exprimer, de la Grande Armée, dénomination qui lui fut donnée et qu'elle conserva. Mon régiment ouvrait la marche et faisait partie de la première brigade comme infanterie légère. Le 4e corps, commandé par M. le maréchal Soult, fut dirigé sur le Rhin en passant par Saint-Omer, Béthune, Douai, Cambrai, Mézières, Sedan, Verdun, Metz, Saint-Avold, Sarreguemines, Landau et Spire. On fit à Saint-Omer une distribution d'effets de campement, et ce fut avec un vif sentiment de peine que le soldat vit ce surcroît d'embarras; il se

trouvait déjà bien assez chargé d'un sac bien garni, de son fusil, sa giberne et son sabre; aussi fus-je prévenu le lendemain, au moment du départ, que la première compagnie de carabiniers de mon régiment venait de déposer sur la place tout le supplément de bagages sans vouloir le reprendre, exemple qui fut bientôt suivi par tout le premier bataillon. Le capitaine de carabiniers était absent pour affaire de service; son lieutenant, M. Roby, dont le nom mérite d'être cité ici, était un bon et brave jeune homme rempli de zèle et d'énergie; il exigea que ses carabiniers reprissent les effets déposés; je lui vins en aide et je montrai à cette compagnie et au reste du bataillon une telle volonté d'être obéi que toutes les compagnies du centre reprirent leurs effets. Les carabiniers seuls persistèrent dans leur désobéissance. J'ordonnai alors de placer le bagage dont ils refusaient de se charger sur une voiture dont ils payeraient les frais; je fis marcher cette compagnie avec l'habit retourné et la crosse du fusil en l'air entre les deux bataillons, et dans chaque gîte de passage, je fis mettre en prison un sergent, un caporal et le plus ancien carabinier de chaque escouade; cette punition partielle fit plus d'effet que si elle eût été subie par tous les coupables, aussi ne tardèrent-ils guère à demander tous l'autorisation de reprendre les effets qu'ils avaient refusés. Cet acte d'insubordination fut le seul qui se manifesta pendant les quatre années de guerre et les cinq campagnes que je fis avec ce régiment. J'ai tenu compte au lieutenant Roby de sa fermeté, je le nommai adjudant-major à la fin de la pre-

mière campagne. Je quittai le régiment à Mézières, où il devait séjourner, pour le devancer à Sedan, où était le dépôt, avec lequel je n'avais eu de relations que par écrit; je vis le major Pischery, que j'avais bien jugé d'après sa correspondance. Je repartis de Sedan avec le régiment, que j'accompagnai jusqu'à Verdun, d'où je le devançai de nouveau pour aller à Metz embrasser ma femme et mon fils aîné, qui s'y étaient rendus de Nancy pour me voir à mon passage et me faire leurs adieux.

CHAPITRE III

Levée du camp de Boulogne. — Campagne de 1805. — Prise de Vienne. — Bataille d'Austerlitz. — Je suis nommé commandeur de la Légion d'honneur. — Cantonnements en Bavière. — Campagne de Prusse. — Bataille d'Iéna. — Prise de Lubeck. — Combat de Hoff. — Prise d'Eylau. — Bataille d'Eylau. — Combat d'Heilsberg. — Paix de Tilsitt.

Je ne dirai rien ici de nos succès ; le récit en appartient à l'histoire. La Grande Armée, conduite par le génie de la guerre, déborda, tourna et cerna en détail l'armée autrichienne, qui s'était avancée jusqu'à Munich, dont elle s'était emparée, la fit prisonnière sans combattre, uniquement par des marches savantes et une stratégie ignorée jusqu'alors par les plus grands capitaines, anciens et modernes. Nous prîmes Ulm le 17 octobre et fîmes prisonniers trente mille hommes, leur général en chef Mack et tous leurs généraux. Nous nous emparâmes de toute leur artillerie. Nous fîmes notre entrée à Vienne le 14 novembre suivant ; nous trouvâmes un corps d'armée autrichien sur le Danube pour en défendre le passage, soutenu par plus de cent pièces d'artillerie dont le prince Murat, à la tête de la cavalerie française, s'empara sans coup férir. L'armée autrichienne n'eut alors rien de mieux à faire qu'à se replier

sur les Russes, que l'empereur Alexandre amenait à son secours. L'empereur Napoléon, pour témoigner sa satisfaction à son armée, proclama dans un bulletin la prise de possession de la capitale autrichienne et ordonna, par un décret daté de cette ville, que les trois mois qui s'étaient écoulés depuis notre départ de Boulogne jusqu'à la prise de Vienne seraient comptés pour une campagne. L'armée avait fait dans ce court délai ce que les armées de l'ancien régime n'eussent pas fait dans un espace de six années.

Nous ne fîmes que séjourner à Vienne, puis nous suivîmes les débris de l'armée allemande qui se réunirent aux Russes à Hollabrün, en Moravie. Là il y eut un combat qui eût pu être qualifié de bataille; nos ennemis furent battus, laissant deux mille morts sur le champ de bataille, qu'ils nous abandonnèrent pour se retirer sur Brün et Olmütz. Nous bivouaquâmes sur le terrain par une nuit très belle mais très froide; il gela à six ou sept degrés. Les carabiniers du 1er bataillon me préparèrent un bivouac sur des corps russes tués en les rapprochant très près les uns des autres, face contre terre, sur lesquels ils étendirent du foin. Je dormais sur cette étrange couche, quand je fus réveillé par les cris de mes domestiques, qui s'étaient aperçus que mes chevaux, attachés à des piquets assez près de moi, s'étaient détachés et suivaient la marche des régiments de cavalerie, qui dès l'aube du jour se disposaient à poursuivre l'ennemi. Ils furent heureusement reconnus par plusieurs officiers, qui me les renvoyèrent par un cavalier. L'armée russe rétrograda jusqu'à Olmütz,

laissant son avant-garde à Brün; quant à l'armée autrichienne, elle était fondue, il n'en restait plus qu'un échantillon que nous retrouvâmes à Austerlitz. Le corps du maréchal Soult s'avança jusqu'à cette petite ville; ses postes avancés étaient à Nientzam, en Moravie, où le 26e léger tint cantonnement; rien ne le séparait de l'ennemi; il avait ses grand'gardes et ses postes avancés sans feu, malgré la rigueur de la saison; nous étions sur la fin de novembre 1805. Le régiment passa huit jours dans cette position, prenant les armes deux heures avant le jour, pendant que j'envoyais des reconnaissances en avant de nos sentinelles perdues. Des hauteurs de Nientzam nous voyions parfaitement tous les mouvements que l'ennemi faisait pendant le jour.

L'empereur Napoléon, ayant choisi son champ de bataille, fit rétrograder son armée de près de deux lieues. L'ennemi, qui n'en soupçonnait pas la cause, la suivit avec des cris de joie. Mais, arrivée sur le terrain choisi, elle s'arrêta et, le 30 novembre, les deux armées se trouvèrent en présence, l'une présentant le combat et l'autre l'acceptant. La ligne des feux ennemis était très étendue, elle annonçait une force de plus de cent mille hommes. Les deux armées restèrent en présence et assez rapprochées jusqu'au 2 décembre, faisant chacune leurs dispositions. Ce jour, l'empereur Napoléon était à cheval bien avant l'aurore; il passa devant la ligne de son armée. La division Legrand, qui formait l'extrémité de l'aile droite du 4e corps, fut mise en mouvement en colonne par divisions; le

26e léger fut détaché de la division et chargé de défendre le village de Telnitz, situé à un quart de lieue de l'extrême droite de la ligne de bataille, où il fut attaqué par un corps de douze mille grenadiers russes qui essaya de le culbuter afin de tourner l'armée française. Quoique ces grenadiers fussent soutenus par trente bouches à feu, ils ne purent y parvenir. Mon régiment était appuyé par quelques pièces d'artillerie et de la cavalerie qui ne put donner à cause du terrain, qui ne le lui permettait pas. La mitraille ennemie nous incommodait fort; nous en vînmes de part et d'autre à la baïonnette. Pendant cette opposition, on peut dire inespérée, puisque le 26e léger était seul chargé de la défense sur ce point, l'attaque se faisait au centre sur les corps de Soult, Bernadotte et Davout, mais plus particulièrement sur le corps de Soult. Les Russes s'étaient aventurés avec leur artillerie sur un lac qui était recouvert de neige et de glace; les boulets et obus français brisèrent cette glace, ce qui fit engloutir une grande partie de l'armée russe. La victoire se déclara en faveur de l'armée française; ce que voyant l'empereur Alexandre, qui était présent à la bataille, ainsi que son frère, le grand-duc Constantin, firent leurs adieux à l'empereur François II en lui conseillant d'en passer par les conditions du vainqueur.

J'eus beaucoup à souffrir, pendant le combat de Telnitz, de l'indocilité du cheval que je montais qui, effarouché par le sifflement des boulets qui voltigeaient autour de ses oreilles et entre ses jambes, ne me permettait pas de me transporter là où je croyais ma

présence nécessaire. Le chef de bataillon Brillat m'offrit le sien, que j'acceptai avec empressement. Au moment où je mettais pied à terre, je me sentis couvrir de terre et de pierrailles qui me furent lancées à la figure avec une telle force que je fus mis en sang et presque aveuglé. C'était la chute d'un boulet tombé à trois pas de moi. Je n'enfourchai pas moins la pacifique monture de mon chef de bataillon et me portai au centre de mon régiment, que j'encourageai de la voix et de l'exemple à soutenir honorablement son poste, quoique de sang-froid la tâche parut au-dessus de ses forces.

Vous jugerez, mes enfants, de l'opiniâtreté de la défense et de l'attaque sur ce point, quand vous saurez que l'Empereur avait dit qu'il connaissait tout le danger que courraient les troupes qu'il opposerait aux Russes, qui chercheraient à le tourner par sa droite, mais que ses plans ne pouvaient être changés. Ce fut le premier danger que je courus depuis l'ouverture de la campagne, auquel j'échappai sain et sauf, aux meurtrissures près que je reçus à la figure. Nous fûmes heureux de nous retrouver après une bataille qui avait duré depuis huit heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi; un de mes chefs de bataillon vint m'embrasser pour me témoigner sa joie, ce que l'autre fit également. J'eus à peu près soixante prisonniers, au nombre desquels étaient quatre braves capitaines dont un avait conquis un sabre d'honneur dans les guerres d'Italie. L'armée russe perdit plus de quarante mille hommes. Notre cavalerie suivit l'ennemi et faillit prendre les empereurs de Russie et d'Autriche;

aussi cette bataille fut-elle désignée d'abord sous le nom de bataille des trois Empereurs. Les vivandières du 26e rivalisèrent de courage; elles apportaient de l'eau-de-vie aux militaires sur le champ de bataille au plus dangereux de l'action, sans vouloir recevoir aucune rétribution. Il resta dans le village de Telnitz un grand nombre de morts et de blessés des deux armées. Un soldat russe, qui avait la cuisse cassée, refusa tous les secours qu'on voulait lui prodiguer, et pour prix de l'humanité qu'on lui témoignait il déchargea son fusil sur un chasseur du régiment qui, ne le croyant pas dangereux, avait eu l'imprudence de lui laisser son arme; il ne tua pas ce chasseur, mais à l'instant même ce fanatique fut percé de cinq ou six coups de baïonnette.

L'armée française se mit en mouvement le 3 pour suivre ses succès, l'empereur Napoléon bivouaquant comme ses soldats. Ce fut à son premier bivouac qu'il reçut l'empereur d'Autriche, qui lui avait fait demander une entrevue, et ce fut en plein air que les préliminaires de la paix furent signés. Deux jours après, l'armée française rétrograda sur Vienne, où le maréchal Soult établit son quartier général. Les troupes qui composaient le 4e corps furent disséminées dans les environs de cette capitale. Au moment où le 26e entrait dans Vienne, je fus rejoint par M. le maréchal Soult, qui me dit : « Colonel, je suis bien aise de vous rencontrer pour vous féliciter; votre régiment a glorieusement soutenu sa belle réputation; vous y avez une grande part, je me fais un plaisir de vous le dire, et l'Empereur connaît votre belle conduite. » Le 26e fut

cantonné à Loïbersdorf, Baden et dans les villages sur la route de la Carinthie. L'Empereur avait établi son quartier général à Schœnbrünn. Il fit donner une gratification aux généraux et aux colonels. Ces derniers reçurent 1,500 florins d'Allemagne, valant 2 fr. 25 l'un.

Le curé de Loïbersdorf, chez qui je logeais, tout en déplorant amèrement les revers de sa patrie, ne déclinait point la gloire dont Napoléon venait de se couvrir et dont il avouait être un grand admirateur. Il me disait souvent : « J'ai été témoin, monsieur le colonel, de la revue passée par notre Empereur de la plus belle armée que l'Allemagne ait jamais produite. Le nombre immense, la beauté des hommes et des chevaux, la magnifique artillerie qui devait la seconder, tout cela flattait l'orgueil national qui la crut invincible ; il semblait qu'elle allait marcher à la conquête de l'univers ; eh bien ! cette belle armée a disparu devant vous comme la rosée devant le soleil ! » Ce digne homme avait les larmes aux yeux chaque fois qu'il revenait sur ce chapitre, que j'évitais toujours par délicatesse ; je cherchais à le consoler en lui faisant honneur de son patriotisme, qui était aussi touchant que sincère.

La division Legrand fut réunie le 24 décembre sur la grande route, à la hauteur de Luxembourg, pour être passée en revue par Sa Majesté. J'avais été prévenu de cette revue et j'avais reçu l'ordre d'y présenter à l'Empereur huit officiers et autant de sous-officiers et chasseurs pour être décorés de la Légion d'honneur. Arrivé sur le terrain, je mis mon régiment en bataille. Le général de division m'ordonna de faire

placer à la droite des sapeurs les sujets à présenter : « Vous vous tiendrez à leur droite, ajouta-t-il, je veux demander pour vous la croix d'officier. » (Je n'étais encore que légionnaire, parce que, n'étant pas colonel à la création de l'ordre, je ne pus, comme major, recevoir une décoration d'une classe plus élevée.) Je priai le général qui m'honorait de sa bienveillance de vouloir bien me dire si c'était une règle générale, parce que je savais que l'Empereur n'aimait pas à être prévenu. « Mettez-vous à la droite, me répéta-t-il, et soyez tranquille. » Aussitôt l'arrivée de l'Empereur, le général Legrand lui dit : « Sire, je vous demande la croix d'officier pour le colonel. » Sans lui répondre, l'Empereur jeta un coup d'œil sur ma décoration et me dit : « Ah! vous n'êtes que légionnaire? » Puis il passa sans dire mot. Tous les militaires que j'avais présentés furent admis dans l'Ordre. Après la revue, le général de division invita le général Merle, mon général de brigade, et moi, à aller dîner chez lui à Baden, où je lui témoignai la vive peine que j'avais éprouvée de ce que je considérais comme un refus de la part de l'Empereur et un affront dont tout mon régiment avait été le témoin. Le général chercha à me consoler et à me tranquilliser en me disant que justice me serait rendue.

La paix était signée, nous avions levé nos cantonnements pour nous retirer des États héréditaires autrichiens, ce qui ne se fit pas par une marche trop précipitée, car nous vînmes nous reposer à Sieghardskirchen, quatre milles en deçà de Vienne, où nous res-

tâmes quatre jours, et de là à Saint-Polten; ce fut dans ce cantonnement que je reçus de mon général de division, par l'intermédiaire de mon général de brigade, un paquet contenant deux nominations en ma faveur, insérées l'une dans l'autre et datées de Schœnbrünn, du 22 décembre, deux jours avant la revue dont j'ai parlé plus haut. La première de ces nominations était celle d'officier, et la seconde celle de commandeur de la Légion d'honneur. Le maréchal Soult, en les envoyant au général Legrand, lui mandait que cette haute récompense était le prix de ma conduite à la bataille d'Austerlitz. Il n'appartenait qu'à l'Empereur, fondateur de l'Ordre, de déroger à ses statuts, qui ne permettaient que l'on obtînt un grade supérieur qu'après quatre ans du grade inférieur.

L'échange des ratifications du traité de paix eut lieu pendant la présence de la Grande Armée au cœur des États autrichiens; puis nous rétrogradâmes encore sur l'Ens. Le grand quartier général, c'est-à-dire celui du 4e corps, put s'établir à Lintz; celui de la division Legrand à l'abbaye de Saint-Florian, et mon régiment eut la ville d'Ens pour cantonnement. Je fus logé dans le château du prince d'Auesberg, qui était un des ennemis les plus acharnés de l'empereur Napoléon; il avait été arrêté et devait être jugé par un conseil de guerre. La princesse fut à Schœnbrünn se jeter aux pieds de l'Empereur pour obtenir le pardon de son mari en protestant de son innocence. L'Empereur lui fit lire une lettre du prince qui devait le faire condamner sans miséricorde. Pendant qu'elle la parcourait en trem-

blant, l'Empereur lui dit qu'il n'y avait qu'un moyen de sauver son mari, c'était de brûler cette lettre, qui fut aussitôt livrée aux flammes.

Nous restâmes quarante jours à Ens; je voyais souvent le curé de cette ville, grand admirateur de Napoléon, et qui hébergeait chez lui cinq ou six capitaines du régiment. Ce digne homme rendait une sorte de culte aux militaires français, dont il ne se lassait pas d'admirer la conduite, la bravoure, et surtout la modération dans un pays qu'ils avaient si promptement soumis. Il ambitionnait la décoration de la Légion d'honneur parce que, lors de notre marche sur Vienne, il allait sur le champ de bataille suivi d'un domestique pour donner des soins à nos blessés et les amener dans son presbytère autant qu'il pouvait en contenir. Ce sentiment de bienveillance était inné en lui; dès son enfance il avait aimé les Français, et il avait saisi avec empressement l'occasion de leur témoigner sa sympathie. Ce brave homme voulut me donner un dîner splendide, et pour mieux me faire fête il laissa faisander dans son garde-manger le gibier de toutes sortes dont il prétendait me régaler; il allait le flairer tous les jours, se réjouissant de le voir arriver si bien à point. En entrant dans la salle à manger je fus asphyxié et portai mon mouchoir à mon nez pour me délivrer de l'insupportable odeur qui y était répandue. Mon hôte resta pétrifié; je fis cependant aussi bonne contenance qu'il me fut possible, après avoir préalablement fait ouvrir les fenêtres, afin de pouvoir un peu respirer. Je dînai fort bien sans manger de

gibier, et nous fîmes honneur aux vins, qui étaient excellents; la gaieté et les bons mots firent oublier à tous les convives notre entrée en scène, et notre digne curé se remit en bonne humeur, en se promettant bien de ne plus juger du goût des autres par le sien, qui lui avait attiré une telle mésaventure.

Après un assez long séjour à Ens, nous vînmes cantonner en Bavière. Le maréchal, ainsi que le général de division, fixèrent leur quartier général à Passau. Je fus de ma personne au château de Turnau, joli rendez-vous de chasse du roi, où j'avais été annoncé. Je m'y rendis, guidé par un agent du bailly qui était chargé de sa surveillance. Une chaussée de luxe, ainsi que l'appelait M. le maréchal, y aboutissait; quoique ce château fût environné de bois, il n'était éloigné de Passau que d'une lieue. D'un des perrons, qui était orné d'une grille, on descendait dans un parc d'une assez belle étendue qui était environné de murs élevés, et dans lequel on tenait des cerfs, des biches et leurs faons. Il y avait au moins quarante-huit à cinquante de ces beaux animaux, auxquels on avait construit des abris sous de grands sapins avec des râteliers et des crèches; un ruisseau qui traversait la partie basse du parc servait à abreuver le gibier. Il y en avait d'assez anciens qui se laissaient approcher, entre autres un cerf dix cors qui était dangereux dans le temps du rut et qui s'élançait de préférence sur les personnes qu'il n'avait jamais vues. Les environs de Turnau étaient charmants; une route pratiquée dans les bois conduisait au Danube, qui coulait majestueusement dans un val-

lon très ombragé, à vingt minutes du château. Dans ce court intervalle, on rencontrait une scierie mue par les eaux d'un joli ruisseau. Quand on arrivait sur la rive du Danube, on pouvait se croire dans une vallée enchantée. On apercevait çà et là, au sommet des montagnes ombragées par de magnifiques forêts, d'anciens châteaux en ruine, mais conservant encore des formes qui laissaient deviner ce qu'ils avaient pu être. On pouvait suivre cette route pour se rendre à Passau, mais à pied ou à cheval seulement; en revenant de cette ville, je me suis souvent laissé porter par un bateau sur ce beau fleuve, faisant suivre mes chevaux pour les reprendre à la chaussée qui formait tranchée dans le bois. Le château de Turnau n'était pas isolé sur ce point; il y avait plusieurs maisons et une église qui était la paroisse de quelques fermes et hameaux des environs. J'avais fait établir les ateliers du régiment et les bureaux dans les maisons les plus rapprochées du château, pour avoir sous la main tout ce qui concernait l'administration du régiment. Le chirurgien-major, le docteur Amat, homme instruit, de mœurs douces et de bonne compagnie, logeait avec moi; je trouvais de la ressource dans sa conversation, et il était mon compagnon de promenades et mon ami. La troisième nuit que je passai au château, je fus réveillé par mon valet de chambre, qui entra chez moi en jetant des cris d'alarme et en me disant que le feu était au salon; il me prit par la main en tremblant pour me guider vers la porte, sans me donner le temps de prendre le vêtement le plus nécessaire. L'alarme fut bientôt répandue

et tous les habitants vinrent au secours. La garde du drapeau vint s'en emparer, ainsi que de la caisse du régiment. Mon valet de chambre courut me chercher mes vêtements pendant que je me tenais au haut de l'escalier, et je fus bientôt en état de veiller à tout et de m'assurer par quelle fatalité le feu avait pu se manifester; j'étais resté tard la veille, il est vrai, dans le salon auprès d'un bon feu, occupé à écrire; mais je l'avais fait soigneusement éteindre avant de me retirer. Le salon était au premier étage et il y avait un ventilateur qui régnait en dessous du parquet; et ce qui parut incompréhensible, c'est que le feu prit en dessous et au milieu du salon. On vit que l'on ne pouvait m'imputer en rien ce funeste accident; aussi ne m'en fut-il jamais parlé, et les attentions pour moi s'accrurent en raison de la peine que j'en ressentais. La fumée était si intense que les cadres, les portraits, mon papier encore étalé sur la table, la boiserie, tout était devenu d'un jaune noirâtre et répandait une odeur insupportable. Il fallut renouveler tout ce qui appartenait tant au roi qu'à moi-même. Pendant les sept mois de résidence que je fis dans cette royale demeure, je faisais de fréquents voyages à Passau, où j'avais un grand nombre d'amis et connaissances, le colonel Schobert, commandant le 3e de ligne, ses adjudants commandants Cosson et Beurman, le sous-inspecteur aux revues Malraison. Je n'allais jamais au quartier général sans rendre mes devoirs à M. le maréchal Soult et surtout à mon général de division Legrand, qui avait mille bontés pour moi. Mon ami Schobert aimait à me faire partager

le dîner qu'il faisait tous les jours avec l'abbesse d'un couvent dont je regrette bien d'avoir oublié l'ordre, et auquel assistaient régulièrement et à tour de rôle une dignitaire, ce qui veut dire vieille, et une des plus jeunes sœurs. Une fois présenté par mon camarade à madame l'abbesse, elle me dit très gracieusement que mon couvert serait toujours mis. Je n'allais jamais à Passau sans avoir l'honneur de la visiter, et je n'avais garde de manquer à ses dîners, qui étaient dignes du palais du plus gastronome des directeurs. Ces dames n'étaient pas cloîtrées, et elles avaient des appartements où elles recevaient des visites d'hommes et de femmes. Elles étaient vêtues de noir sans être voilées. Un certain dimanche où madame l'abbesse, par l'intermédiaire de mon ami Schobert, m'avait fait inviter à dîner, elle nous offrit, après le café, un concert exécuté par une partie des jeunes religieuses et novices. C'est à ce concert que je vis et entendis pour la première fois un instrument que ces dames appelèrent des trompettes marines. C'étaient des espèces de basses étroites, mais à très longs manches; d'autres dames jouaient de la flûte traversière, du violon et de l'alto. Après le concert le colonel offrit un punch, que nous allâmes prendre chez lui avec madame l'abbesse, une dame dignitaire et une jeune religieuse. Il était logé dans une maison appartenant à ces dames dont la porte d'entrée était absolument en face de celle du couvent. L'abbesse et ses compagnes traversèrent rapidement la rue, qui était très fréquentée. Le nom de religion de la dame dignitaire me revient à l'instant, on l'appelait la Mère *Abon-*

dance. Ainsi finit cette joyeuse journée. Ce fut pendant notre séjour en Bavière que nous connûmes le magnifique projet conçu par l'Empereur d'ériger sur l'emplacement même où est aujourd'hui l'église de la Madeleine, à Paris, un temple à la gloire de la Grande Armée, où chaque colonel commandant un régiment devait figurer en pied soutenant le drapeau du corps qu'il commandait et son numéro. Dans ce temps il était journellement question de la rentrée de l'armée en France pour y recevoir, d'après les ordres de l'Empereur, de magnifiques ovations que lui avaient méritées, disait ce prince, ses glorieux travaux. (Elle en a fait bien d'autres depuis !)

L'Empereur se riait alors de la crédulité de son armée ; son but était de fasciner les yeux de ses ennemis. Il avait eu l'adresse d'empêcher l'armée prussienne de venir se placer sur nos derrières quand nous étions aux prises avec les Autrichiens et les Russes, et de nous mettre entre deux feux. Il se promettait bien de reconnaître cette perfidie dans l'occasion. Ce grand bruit, propagé par toutes les feuilles du temps, ces belles fêtes, ordonnées en France, n'étaient qu'un leurre pour nous et plus encore pour la Prusse. C'est ce que l'on va voir. J'avais deux paires de chevaux de voiture ; l'une d'elles était de race transylvaine, d'un bai doré à tous crins. Ces animaux étaient faciles à conduire et légers comme des daims. Voulant un jour visiter quelques cantonnements, je les fis atteler à ma calèche, dans laquelle je fis monter mon chirurgien-major, M. Amat. En revenant, mon cocher nous versa sur le

côté droit de la plus belle route du monde. M. Amat tomba sur moi et j'eus le bras droit luxé à l'épaule; le chirurgien résolut la luxation sur place à merveille, mais les douches étant nécessaires à ma complète guérison, je priai mon général de division de m'obtenir de rentrer en France pour me soigner. Le jour où ma demande parvint au maréchal fut précisément celui où il venait de recevoir du major général de la Grande Armée l'ordre de préparer les troupes qui étaient sous son commandement à voler à de nouveaux triomphes. Il était de fort mauvaise humeur : « Pouget, écrivit-il « au général Legrand, prend bien son temps; mandez-« lui au contraire qu'il faut qu'il reste à son régiment, « qu'il s'occupe de le compléter sans le moindre délai « à douze cents hommes par bataillon; qu'il ait à faire « venir de son dépôt le contingent nécessaire, et qu'il « marche sur-le-champ, ignorant ou instruit, habillé « ou non; les effets le suivront. » C'était bien autre chose, en effet, que de rentrer en France. J'envoyai à Nancy ma voiture et l'excédent de bagages qui m'auraient embarrassé en campagne, et je recommandai à mon cocher de faire diligence. Il me rejoignit un mois après son départ.

Il me fut amené huit cents hommes du dépôt, qui étaient encore dans leurs vêtements de campagnards et neufs comme au départ de la Savoie. A l'arrivée de ce renfort, dont j'avais grand besoin, je compris que nous allions faire une visite au roi de Prusse. Déjà notre ambassadeur avait été insulté dans Berlin; quelques fanfarons avaient été aiguiser leurs sabres sous ses

fenêtres et la reine stimulait leur ardeur guerrière, usant de l'ascendant que lui donnaient sur cette imprudente jeunesse son haut rang et les grâces de sa personne. Cette reine était une des ennemies les plus opiniâtres de Napoléon. Nous levâmes nos cantonnements le 8 septembre 1806. J'avais ordonné que l'on ébauchât un peu mes conscrits, et aussitôt notre arrivée dans un cantonnement nouveau ou dans un bivouac, je leur donnais une heure de repos, puis je leur faisais manier les armes et marcher le pas cadencé sans trop s'arrêter aux détails, ce qu'ils faisaient avec beaucoup de bonne volonté, promettant, dès leur début, d'imiter leurs aînés la première fois qu'ils verraient le feu, et ils tinrent parole. Nous passâmes par Ratisbonne et Bayreuth et nous rejoignîmes l'armée à Iéna, le 14 octobre, jour même de la célèbre bataille de ce nom. La division Legrand, qui avait bivouaqué la nuit précédente à Gera, ne quitta ce point qu'à quatre heures du soir; nous marchâmes toute la nuit, et ce fut bien la marche la plus pénible, la plus fatigante que nous eussions éprouvée pendant toutes nos campagnes. Le chemin était affreux pour l'artillerie; elle y était arrêtée à chaque instant, et quelque effort que fit la division Legrand, elle ne put arriver à temps pour partager les lauriers que le 4e corps et la Grande Armée moissonnèrent dans cette immortelle journée. Nous n'arrivâmes qu'aux derniers coups de canon, plus fatigués que si nous eussions combattu. Nous fîmes halte à Iéna, au pied de la côte qui domine cette ville et qui, un moment auparavant, était hérissée de canons et

d'obusiers prussiens placés en amphithéâtre. Je me jetai sur une botte de foin, où je dormis une demi-heure, pendant que le régiment se reposait. Ce fut à cette bataille qu'un prince de Prusse, serré de près par un hussard français et sommé de se rendre, répondit qu'un prince de Prusse ne se rendait jamais. Le hussard, sans égard pour son rang, lui passa son sabre au travers du corps et l'étendit mort.

Il y avait alors une catégorie de soldats qui, voulant se soustraire à la discipline de l'armée pour vivre en liberté tout en suivant sa marche, se réunissaient par pelotons de cinquante à soixante hommes portant armes et bagages, et marchaient, s'arrêtaient ou bivouaquaient en même temps qu'elle. Ils étaient munis d'ustensiles de cuisine et toujours approvisionnés de vivres qu'ils gaspillaient dans leurs excursions. Ils étaient connus sous le nom de *fricoteurs*. Mais lorsqu'ils entendaient le canon, ils accouraient sur le point où l'on se battait, se plaçaient dans les rangs du premier régiment qu'ils trouvaient, et à la fin de l'action ils se rejoignaient pour reprendre leur train de vie. Les généraux et chefs de corps déploraient cet abus dont l'Empereur était instruit, et s'il n'y a pas remédié, cela tint à la rapidité de ses mouvements. Après deux heures de repos, la division Legrand gravit la côte, qui était jonchée d'une quantité de corps morts, de blessés, de débris d'artillerie, de sabres, fusils et gibernes. Dans sa retraite précipitée, l'armée prussienne se divisa; une partie se portait sur la capitale pour la couvrir, et Blücher avec un corps de trente mille

hommes descendit l'Elbe pour attirer une partie de la Grande Armée et dégager Berlin. Le corps du maréchal Soult le suivit et, en passant devant Magdebourg, la division Legrand bloqua cette forteresse. Ce fut un temps d'arrêt de cinq jours, au bout desquels elle fut remplacée par un autre corps d'armée et alla rejoindre le 4e, qui ne perdait pas de vue Blücher. Mon régiment passa l'Elbe à Tanguermünde, dans les embarcations qu'on avait fait venir en amont et en aval de cette ville. Je fus curieux de passer ce fleuve dans une pirogue, véritable embarcation de sauvage, que personne ne me disputa. Nous nous dirigeâmes sur Grabow, Schwerin et Wismar. Ce fut dans ce trajet que nous rencontrâmes la cavalerie saxonne qui abandonnait la cause prussienne pour épouser celle de l'empereur français. De Wismar nous nous portâmes sur Lubeck, qui fut attaquée par notre artillerie; pendant qu'elle faisait pleuvoir des obus sur la ville, mon régiment se présenta au rempart, que nous franchîmes l'épée au poing; nous fûmes bien surpris de rencontrer des soldats français du corps de Bernadotte, qui avait attaqué la ville du côté opposé au nôtre, après avoir suivi l'Elbe jusqu'à Lauenbourg et avoir passé le petit fleuve *la Trove,* qui traverse Lubeck.

Les maréchaux Bernadotte et Soult lancèrent leur cavalerie sur le corps de Blücher, qui s'était acculé à la mer et qui mit bas les armes. Lubeck fut fort maltraitée et subit un pillage de deux heures, non qu'il fût ordonné, mais qui était inévitable après une prise d'assaut. Le 26e léger fut honorablement cité dans le

bulletin de l'armée qui apprit à l'Europe la prise d'une des villes hanséatiques. Nous bivouaquâmes sur le terrain, et, dès le lendemain, la division se mit en bataille pour voir défiler trente mille Prussiens désarmés, généraux et officiers en tête, faits prisonniers de guerre. La division Legrand fut ensuite dirigée sur Dassau pour nettoyer la côte de la Baltique et de là se rendre à Wismar pour rejoindre le 4e corps, avec lequel nous entrâmes dans Berlin, dont la bataille d'Iéna avait ouvert les portes aux Français. Nous étions alors au 23 novembre; le 24, nous séjournâmes pour être passés en revue par l'empereur Napoléon sur la place du Château. Il donna quelques décorations à mon régiment et remplit le cadre des officiers par diverses promotions. Je demandai et obtins une sous-lieutenance pour mon frère, qui s'était toujours conduit fort bravement.

Nous quittâmes Berlin le lendemain pour nous porter sur Posen, ville de l'ancienne Pologne, échue à la Prusse lors du premier démembrement de ce royaume. Nous traversâmes Custrin, place forte sur l'Oder entourée d'eau et d'un difficile accès, ce qui ne l'empêcha pas de se rendre, à la première sommation et sans coup férir, au général de division Lasalle, qui n'avait que de la cavalerie. Depuis la bataille d'Iéna la terreur s'était emparée de tous les fanfarons prussiens, qui fuyaient devant nous sans se servir de ces sabres fraîchement aiguisés sous les fenêtres de l'ambassadeur français. Ces orgueilleux ne firent qu'un temps de galop d'Iéna à la rive droite de la Vistule, laissant seulement

quelques garnisons dans Glogau, Breslau et Colberg, qui ne retardèrent guère notre entrée dans ces forteresses. Nous entrâmes dans Posen le 30 novembre; je fus cantonné de ma personne chez le comte Kournatowski; le 1er décembre chez M. de Czackorski, et le 5 à Kosnty, chez le comte Zablocki, vieux et respectable Polonais qui n'avait pas quitté le costume national et qui m'entoura des attentions les plus délicates. Le 16 je fus à Wladislovo, chez le comte Growski, qui avait une femme charmante; j'y fus à merveille et accueilli comme je l'avais été chez tous les seigneurs polonais chez lesquels j'avais logé. Il semblait qu'ils reçussent d'anciens amis, mieux que cela, des libérateurs qui venaient leur rendre leur nationalité, objet de tous leurs vœux. Le 3 janvier 1807, je pris possession du château du comte Kliki, à Mlodzianovo, près de Makow, d'où les maîtres étaient absents et où je faillis mourir de faim. Ce fut la première maison polonaise où j'éprouvai ce genre de privation; heureusement, le colonel Dumas, neveu du prince de Neuchâtel, qui commandait un régiment de dragons dans mon voisinage, connut ma détresse et m'envoya, sous bonne escorte, une assez grande provision de pommes de terre, sans lesquelles j'aurais été réduit à une sévère diète. J'avais envoyé Gérard à Varsovie, où il avait un oncle attaché à la maison de l'Empereur, en lui recommandant d'aller voir de ma part le comte Kliki pour le prier de venir à mon secours. Il ne trouva que Mlle Klika, jeune et vive Polonaise qui me fit promettre de la part de son père des provisions qui n'arrivèrent jamais.

L'Empereur, qui nous avait appris à braver tous les temps et toutes les saisons, voulait continuer la campagne pendant l'hiver. Il nous fit porter en avant pour se rendre maître de Kœnigsberg. Cette marche se faisait dans la neige, où nous bivouaquions et dans laquelle nous enfoncions de trois à quatre pieds. Nous fûmes dirigés sur Preussich-Eylau. Plus nous approchions de cette ville, plus la surveillance était grande ; nous allions avoir affaire aux Russes, auxquels les Prussiens cédèrent la place. L'armée russe se disposait à nous disputer le terrain ; elle préluda le 6 février au combat de Hoff, devenu célèbre par l'opiniâtreté de l'attaque et de la défense et le choc qui eut lieu entre les avant-gardes respectives. Déjà la division de cuirassiers français, commandée, je crois, par le général d'Hautpoul, s'était mesurée avec la cavalerie russe. Quand mon régiment arriva sur le terrain, nous y trouvâmes déjà l'Empereur, qui me dit : « Avez-vous votre caisson d'ambulance ? — Oui, Sire, il est à la queue du régiment avec les officiers de santé. — Bien, je vais voir cela. Avez-vous une caisse d'amputations ? — Oui, Sire. — C'est bien ; marchez. » Je n'avais pas parcouru cent toises que, longeant en colonne un bois qui était à ma gauche, je vis une charge de cavalerie qui ramenait battant nos cuirassiers. Je mis promptement mon régiment en bataille et j'adressai aux Russes des feux de bataillon qui leur firent bientôt rebrousser chemin. Nos cuirassiers, qui n'avaient pas encore aperçu d'infanterie française, ne se virent pas plus tôt appuyés qu'ils firent volte-face pour reconduire l'ennemi à leur tour et prirent une revanche

éclatante par le nombre de prisonniers qu'ils firent et d'hommes mis hors de combat. Le 26e était canonné par quatre pièces et n'en avait pas une seule pour répondre. Le général de division m'ordonna de former mon régiment en colonne par divisions à distance de peloton pour pouvoir former un carré au besoin. Bientôt nous vîmes arriver la cavalerie russe; mes carrés étaient formés, je l'attendis de pied ferme. Ils tirèrent si à propos qu'ils firent chaque fois reculer les assaillants; ils revinrent à la charge jusqu'à six fois sans pouvoir entamer aucun des carrés. La terre était jonchée de cadavres, tués ou blessés, hommes et chevaux. Cette opiniâtre cavalerie fut cependant forcée de nous quitter pour aller se refaire à l'abri d'un pli de terrain et soutenir son artillerie, qui était sur un point culminant. Un de mes bataillons fut remis en bataille, je le lançai sur les quatre pièces que nous prîmes, quittâmes et reprîmes. L'autre bataillon était resté en carré; c'était le second, commandé par M. Baudinot. La première fois que les pièces tombèrent entre nos mains, on se battit corps à corps avec les canonniers; et voyant la difficulté d'emmener les pièces, on coupa les traits des chevaux, que mes chasseurs tuèrent à coups de baïonnette. L'infanterie russe arriva en ce moment et mon premier bataillon se replia sur le second, qui le remplaça en carré. Ce second bataillon se lança à son tour sur les pièces, qui lui restèrent enfin. La cavalerie ennemie ne nous approcha plus qu'en fourrageurs; ce fut alors que quelques audacieux, qui nous harcelaient sur toutes les faces, se trouvèrent derrière nous sans

que nous nous en fussions aperçus. J'avais détaché deux compagnies que je fis jeter en tirailleurs et qui eurent fort à faire contre l'infanterie et la cavalerie ennemies, dont j'observais tous les mouvements. Dans ma préoccupation, je me laissai approcher par un cavalier russe qui allait m'asséner un coup de sabre derrière la tête, quand le général Legrand, qui le vit, arriva à temps pour le parer. Un de ses aides de camp tua le Russe d'un coup de pistolet. Pendant cette action, nous étions environnés d'une nuée de tirailleurs; chaque soldat du 26e se battait en désespéré. L'Empereur, du haut d'un monticule, voyait ce combat, où les morts et les blessés des deux partis augmentaient d'une manière effrayante. Le grand-duc de Berg, qui nous examinait d'un autre point, envoya dire à l'Empereur que s'il ne faisait pas secourir le régiment il serait anéanti sur place. L'Empereur répondit : « Laissez-le faire, il s'en tirera. »

La nuit était close, mais nous étions maîtres des quatre pièces et du champ de bataille. Nous eûmes tout lieu de penser que l'Empereur n'avait considéré l'affaire dans laquelle nous nous étions engagés que comme un choc d'avant-garde auquel il n'attachait pas une grande importance, car il avait fait arrêter le reste de la division ainsi que le 4e corps sur la route d'Eylau. Enfin ce combat, commencé à deux heures de l'après-midi, le 6 février 1807, ne cessa qu'à huit heures du soir. Je profitai d'un beau clair de lune pour faire l'appel et réorganiser mon régiment. Il se trouva que mes deux chefs de bataillon, les deux adjudants-majors, les adju-

dants sous-officiers, le tambour-major et trente-huit officiers subalternes étaient plus ou moins grièvement blessés et mis hors de combat. J'eus, tant tués que blessés, sept cent trente sous-officiers, caporaux et chasseurs. Après avoir remplacé provisoirement les chefs qui manquaient, je fus prendre un peu de repos dans un hameau voisin, où se trouvaient déjà le maréchal Soult et mes généraux de division et de brigade. Je rendis compte au général de division de la situation du régiment, puis il me conduisit chez le maréchal, qui connaissait déjà mon affaire dans le plus grand détail et qui me dit en me tendant la main : « Bravo ! colonel, voilà comme on se fait un nom ! Je rends compte à l'Empereur de la belle conduite de votre régiment et vous n'y serez pas oublié (1). » C'est là que le général Legrand m'apprit le danger que j'avais couru et le service qu'il m'avait rendu. Je le remerciai, puis nous allâmes manger un morceau sur le pouce.

Le lendemain dès l'aurore, nous nous portâmes vers Eylau; comme il faisait un froid intense, je mis pied à terre et préférai marcher plutôt que de rester à cheval. Un des officiers de mes carabiniers me demanda si j'avais examiné mon chapeau, qui était percé de six à sept balles; un autre officier me fit encore remarquer que mon manteau faisait la queue; c'était une balle qui, m'ayant pris de flanc, avait coupé le drap au bas de la taille. Je ne m'étais pas aperçu de ces dégâts, parce

(1) M. le maréchal Soult, qui connaissait si bien les services de mon père, ne recula pas cependant pour le mettre à la retraite en 1832, quand on le lui dénonça comme *bonapartiste*. A. P.

que ni moi ni mon cheval n'avions été touchés. Je crois avoir dit que les tirailleurs corses et les tirailleurs du Pô étaient de brigade avec mon régiment, mais ils avaient été employés ailleurs et n'étaient ni les uns ni les autres au combat de Hoff. Ils nous rejoignirent à Landsberg et reprirent la tête de colonne. En approchant d'Eylau, nous vîmes que nous avions été devancés sur ce point par la division Vandamme, la 2e du 4e corps. Elle était déjà aux prises avec l'ennemi, qui occupait le cimetière d'Eylau, lequel était environné d'un mur à hauteur d'appui, très près de la ville, qui n'était pas fermée. Une brigade de cette division, dont le 4e de ligne, dans lequel j'avais servi, était en bataille, échangeant des coups de fusil avec les troupes russes abritées dans le cimetière. Le général Legrand ordonna aux deux bataillons de tirailleurs de se porter sur la ville, dont nous n'étions plus qu'à une bonne portée de fusil ; il nous fit former en colonne par divisions et serrer en masse à distance de peloton. Dans cette position nous attendîmes l'arme au bras les succès de nos tirailleurs. Le général s'apercevait bien qu'ils n'avaient pas refoulé les Russes, par les coups de fusil qui nous arrivaient de la ville ; il était huit heures et demie du soir, le temps était très clair et notre immobilité nous glaçait. Les balles qui nous parvenaient avaient déjà atteint quelques soldats. Le général, ne pouvant comprendre comment, étant couvert par un bataillon de tirailleurs, les balles ennemies pussent arriver jusqu'à sa colonne, me dit : « Allons, Pouget, partez avec votre régiment, et emparez-vous de la ville. Lorsque vous

l'aurez dépassée, vous vous arrêterez à cinquante pas, vous placerez vos deux bataillons sur la route de Kœnigsberg et vous attendrez de nouveaux ordres. » Je partis à pied à la tête de mon régiment, me faisant éclairer par une avant-garde de voltigeurs commandée par un officier. Au moment d'entrer dans Eylau, je fus accosté par le capitaine des carabiniers du Pô, qui me dit que le bataillon de tirailleurs avait fait rentrer l'ennemi dans la ville et que, pour l'atteindre, ils avaient dû se disperser dans toutes les directions ; qu'ils étaient tous épars sans pouvoir le saisir et que les coups de fusil que nous avions reçus venaient de quelques Russes entrés dans les maisons, d'où ils tiraient par les fenêtres, ou abrités dans quelques coins. Mon avant-garde devait suivre la rue principale qui traversait la ville; elle ne nous devançait que d'une quarantaine de pas. Cette rue formait un angle aigu à droite. Aussitôt que l'avant-garde l'eut franchie, elle reçut un coup de canon chargé à mitraille qui ne lui blessa que deux hommes. Nous fîmes un temps d'arrêt pour écouter si la pièce qui venait de se faire entendre rétrogradait ou restait en place; elle ne bougea pas. Après ce coup de canon mon avant-garde soutint une vive fusillade; elle ne pouvait juger de la présence de l'ennemi que par le feu de sa mousqueterie, parce qu'il faisait obscur; nous étions au mois de février. J'étais encore immobile, ayant à ma gauche le capitaine de carabiniers du Pô, quand celui-ci fit un demi-tour à droite qui me couvrit tout le corps, pour me parler en face. Il ne fut pas plus tôt dans cette position, et sans que j'aie pu entendre

un mot de ce qu'il voulait me dire, qu'il tomba à mes pieds frappé d'une balle qui m'eut atteint à la figure une seconde auparavant. Ce n'était pas la première fois que je voyais tuer un militaire qui se mêlait à un un corps étranger au sien. Au même instant je commandai : En avant, au pas accéléré, en disant : « La pièce ne tirera plus qu'un coup ! » En effet, les artilleurs russes qui nous entendaient marcher nous laissèrent pénétrer dans la rue, puis la pièce fit son explosion. Je courus sus avec mes sapeurs et les officiers de carabiniers en criant : « A nous, 26e ! » Nous tenions la pièce qui venait de nous tuer seize chasseurs et un officier. Les artilleurs russes avaient dételé leurs chevaux, car nous ne les entendîmes ni courir, ni marcher. Les sapeurs leur donnèrent la chasse, mais sans succès. Il était neuf heures du soir ; la fusillade ne continua pas moins d'être très vive dans différentes rues ; un maladroit de mon régiment, voulant tirer un coup de fusil, mit le canon si près de mon oreille sans que je m'en aperçusse, que j'en devins sourd au point de ne plus rien entendre, quelque haut qu'on me parlât. Je n'en fis pas moins exécuter au régiment le mouvement ordonné par le général de division, qui vint peu après pour le faire porter plus à gauche. J'avais à mes côtés l'officier qui commandait le second bataillon et qui fit exécuter l'ordre du général. Placé sur sa nouvelle ligne, le régiment resta sous les armes par deux bataillons, tandis que la contre-portion allait préparer les feux et faire cuire les vivres.

Le hasard voulut que ces feux fussent allumés sur la

glace d'un petit étang qui était recouvert de neige. On allait en changer l'emplacement quand mon général de brigade vint encore nous faire porter un peu plus à gauche dans le même alignement, puis il rentra en ville. A peine étions-nous arrêtés sur le point voulu, mouvement qui se fit dans le plus grand silence, que le sous-officier qui faisait les fonctions d'adjudant courut à moi, me fit signe de me baisser pour me faire remarquer une colonne ennemie qui passait à une demi-portée de fusil sans se douter probablement de notre voisinage; quelques officiers m'engagèrent à lui envoyer des feux de bataillon; mais voyant que sa marche était rétrograde, je préférai la laisser passer, ne jugeant pas prudent d'engager un combat de nuit dont l'issue est toujours incertaine; mon général de division, à qui je contai ce fait aussitôt que je le vis, me dit que j'avais été d'autant mieux inspiré que l'Empereur était précisément entré dans Eylau à la même heure sans autre escorte que ses guides, et que si j'avais remis la possession de cette ville en question, les conséquences eussent pu en être très graves.

Une fois mon régiment placé et le service de nuit organisé, je le quittai pour aller en ville chercher un coin pour m'abriter du froid à cause de ma surdité, qui commençait un peu à diminuer, et pour prendre un peu de nourriture. Il était minuit et je comptais bien venir reprendre mon poste avant le jour. Mais l'Empereur fut encore plus matinal; il faisait la ronde des bivouacs à la clarté des feux. « Quel est ce régiment? — Le 26e léger. — Où est le colonel? Il est dans la pre-

mière maison de la ville, assourdi par un coup de feu tiré très près de son oreille. — Est-il blessé? — Non, Sire. — Portez le régiment plus en arrière et adossez-le à la ville. » J'arrivai dans ce moment; le régiment commençait son mouvement, que je fis achever. Les feux des bivouacs ennemis placés sur le revers d'une montagne à une portée de canon nous annoncèrent la présence de toute l'armée russe, que nous évaluâmes à soixante-dix mille hommes. Aussitôt que le plus petit jour leur permit de nous voir, ils firent sur notre ligne un feu d'artillerie si bien nourri que les boulets et les obus tombaient comme la grêle. Mon régiment étant trop à découvert, je le fis avancer de quelques pas pour le placer dans un petit ravin d'où il ne pouvait plus être vu. Le bruit de l'artillerie fit accourir nos généraux, dont aucun n'était encore à son poste. L'artillerie française n'étant pas encore en batterie, son silence encourageait celle de l'ennemi, qu'on voyait se rapprocher de nous. L'on me fit mettre en colonne dans une des rues de la ville, mais tout prêt à en déboucher. Les pertes que le 26e avait faites les 6 et 7 ne lui permettant plus de se battre en ligne, il ne fut plus employé le 8 qu'en tirailleurs, qui furent opposés aux tirailleurs russes. J'envoyai deux compagnies par bataillon, que je faisais relever par deux autres après une heure de combat. Les différents corps d'armée français arrivaient de plusieurs points; notre artillerie était en batteries de pièces de 12 dans le cimetière abandonné par les Russes; elle dominait la ville; les obusiers et pièces de bataille étaient sur la même ligne que l'in-

fanterie et faisaient un feu épouvantable. La neige survint avec une telle abondance qu'on n'y voyait pas à plus de trente toises. Les deux armées s'approchèrent; le centre des Français était en colonne d'attaque et les ailes en bataille. L'affaire devint générale; le fort de la mêlée se trouvait un peu sur ma droite au moment où la neige tombait à gros flocons. Je faisais partie d'un groupe d'officiers dans lequel se trouvait le général de brigade Amey, qui me dit à l'oreille : « Voulez-vous boire la goutte? — Volontiers. — Éloignons-nous un peu, car j'ai si peu d'eau-de-vie que je ne pourrais en offrir à tous ces messieurs. » A peine avions-nous fait trois pas qu'un boulet tomba dans le groupe que nous quittions et coupa les deux jambes à un capitaine de grenadiers et une jambe à un autre officier.

Après des prodiges de valeur et une perte immense de part et d'autre, l'ennemi se retira sur Kœnigsberg, nous laissant maîtres du terrain. Quoique cette bataille n'ait pas eu pour nous d'autres résultats, elle n'en mérita pas moins de prendre un rang distingué dans les fastes de la Grande Armée Le lendemain l'Empereur vint visiter le champ de bataille à huit heures du matin; il le parcourut dans le plus grand détail. Les troupes étaient sous les armes à la place où elles avaient combattu et bivouaqué. Mon général de brigade ayant été blessé, je le remplaçai momentanément. En arrivant près de moi, l'Empereur me demanda si mon régiment avait beaucoup souffert : « Sire, j'ai encore perdu hier trois cents hommes. — Dans ce nombre n'y en a-t-il pas beaucoup qui ont conduit des blessés? — Peu, Sire;

je l'avais expressément défendu. — Combien d'hommes présents? — Neuf cents. » Nous restâmes le 9 et le 10 sur le terrain. Après la revue de l'Empereur, à laquelle se trouvait le général Candras, mon ancien colonel au 4e de ligne, je mis pied à terre pour aller le rejoindre; nous nous embrassâmes en nous félicitant de nous retrouver sains et saufs après la sanglante journée de la veille. Il me proposa de partager son logement et ses ressources, ce que j'acceptai avec empressement. Je rencontrai ensuite nombre d'officiers du 4e qui m'entourèrent en me donnant mille témoignages d'amitié, exagérant ma conduite au combat de Hoff, à la prise et à la bataille d'Eylau. Les temps étaient bien changés; la jalousie que la plus grande partie de ces messieurs m'avaient témoignée autrefois, avait fait place à des sentiments que tout bon camarade pouvait avouer.

Il n'entrait pas dans les plans du chef de l'armée de poursuivre l'ennemi. Ou l'armée dut-elle à la rigueur de la saison le repos qu'elle prit pendant le reste de l'hiver? Notre cavalerie suivit les Russes jusqu'à Kœnigsberg pendant que l'armée se retira derrière la Passarge. Le quartier général du 4e corps fut établi à Elbing et le quartier impérial à Osterrode. Je pris mon cantonnement au village de Samvod et je fus logé chez le ministre protestant, qui avait une femme encore fort jolie et un fils de vingt ans. Cette petite famille était fort respectable, mais peu riche et logée fort à l'étroit. Ce fut chez ces braves gens qu'on essaya de nous faire adopter un usage prussien qui consiste à manger sans boire et à boire sans manger. On ne mettait pas de

verres sur la table, mais après le repas on se plaçait près d'un buffet où l'on buvait la bière tout en fumant. Je cherchais à débarrasser le ministre de notre présence, et dans ce but j'envoyais l'officier chargé des reconnaissances à la découverte d'un gîte plus convenable. Il m'écrivit qu'au village de Sassen je trouverais dans un petit château appartenant à Mme la comtesse de Dhona, non seulement un beau logement, mais des domestiques qui me seraient d'un grand secours. J'y envoyai un adjudant qui y établit avec moi l'officier payeur, le chirurgien-major et le capitaine de carabiniers; on mit aussi dans le village les sapeurs, la musique et une demi-compagnie de carabiniers; les habitants n'étaient point surchargés. La comtesse et sa famille étaient à Elbing. Je sus bientôt que la maîtresse de la maison habitait ordinairement son château, qu'elle avait quitté avec bien du regret; qu'elle y avait ses habitudes; qu'elle était âgée et fort impotente. Je m'empressai de lui écrire pour la prier de rentrer chez elle, où je ferais tout ce qui dépendrait de moi pour qu'elle y vécût en paix; que nous étions loin de considérer comme ennemis les paisibles habitants des campagnes; que si ma présence dans son château la gênait, je chercherais à me caser ailleurs, et qu'elle et les siens n'en seraient pas moins protégés dans leurs personnes et dans leurs biens. Je remis cette lettre au majordome, qui envoya un exprès à Elbing, et le surlendemain j'eus le plaisir de voir arriver Mme de Dhona, madame sa fille, femme d'un major au service, Mme d'Hanenfeld, sa nièce, dont la fille, âgée de quinze ans, pro-

mettait d'être une des plus belles femmes de son temps. Je fus donner la main à Mme la comtesse pour l'aider à descendre de voiture. Elle me dit : « Monsieur le colonel, votre lettre m'a inspiré la plus grande confiance; nous venons nous mettre sous votre protection. » Je lui confirmai ce que j'avais eu l'honneur de lui écrire, et j'ajoutai que je plaignais trop sincèrement les populations sur lesquelles pesaient des armées étrangères pour ne pas en alléger le poids quand j'en avais le pouvoir; que je la suppliais de croire qu'elle ne trouverait que des amis chez elle. Nous occupions le rez-de-chaussée, où nous n'étions pas fort au large; mais nous y étions très tranquilles et vivant dans la meilleure intelligence avec nos hôtesses, qui veillaient assidûment à nos besoins.

Nous restâmes environ trois mois dans ce cantonnement, pendant lesquels le feu prit un jour à une cheminée qui creva dans les greniers et qui faillit incendier le château. Les sapeurs de mon régiment et les carabiniers qui étaient cantonnés dans le village vinrent promptement au secours et se rendirent maîtres du feu; il y eut peu de dégâts. En reconnaissance de ce service, notre digne hôtesse voulut donner une fête aux militaires cantonnés à Sassen, et me pria instamment de l'y autoriser. On était alors dans les premiers beaux jours du printemps. Il y avait, en face du château, un fort beau lac de forme ovale, au delà duquel était une forêt baignée par ses eaux. Ce lieu fut choisi par la comtesse pour l'exécution de son projet. Il y avait dans la forêt une large tranchée qui formait une

perspective très pittoresque; ce fut là que les danses s'organisèrent. Les paysannes des environs, invitées par la comtesse, accoururent en habits de fête; elles étaient toutes connues des soldats de leur cantonnement, dont elles ne redoutaient plus la barbe et les longues moustaches. Nous dînâmes au son de la musique du régiment; on dansa, on but plus de bière que de vin; il n'y eut point de querelles, tout se passa dans la joie et dans le meilleur ordre. Les dames du château voulurent rester jusqu'à la fin. Un coup de caisse rallia tout le monde; la troupe embarqua d'abord, reconduite par la musique, qui vint ensuite rechercher ces dames pour les ramener chez elles.

Ces sortes de plaisirs n'étaient pas journaliers; il y avait malheureusement le revers de la médaille. Les réquisitions pour l'armée, en toutes sortes de grains et fourrages, se renouvelaient souvent. La comtesse me fit part de sa détresse pour nous et pour sa famille. Elle me dit, avec l'accent de la bonté, qu'elle serait désolée si elle ne pouvait subvenir à tous nos besoins, et elle me pria de lui permettre de faire remplir de foin, de paille et d'avoine, deux chambres qui avoisinaient son appartement. Non seulement j'y consentis, mais je fis aider ses gens par les miens. L'on ne pouvait pénétrer dans les nouveaux magasins qu'en passant par la chambre de Mme de Dhona, qui était tendue d'une tapisserie qui recouvrait la porte de communication et n'en laissait pas soupçonner l'entrée. La comtesse me dit que tout cet approvisionnement était pour mes chevaux; mais j'eus soin qu'il ne fût pas gas-

pillé, désirant en laisser à mon départ autant qu'il serait possible, quoiqu'il n'y eût, dans les écuries du château, de bestiaux d'aucune espèce; Mme de Dhona les avait fait sans doute évacuer sur Elbing. Elle me dit un jour qu'elle n'était pas tranquille sur l'avenir; que ses champs n'étant point encore ensemencés, elle craignait une misère affreuse pour l'année suivante. Je lui dis qu'il fallait envoyer semer, et je fis escorter ses voitures par quatre hommes et un caporal en donnant pour consigne à ce dernier, s'ils étaient rencontrés par des réquisitionnaires, de leur dire qu'il conduisait ces grains dans les magasins de l'armée. Ils ne furent pas rencontrés, et les terres furent semées.

Mme de Dhona avait une fille mariée au jeune baron de Ferkelsamb, propriétaire de la terre de Boditten, voisine de celle de la comtesse. Nous allions souvent avec ces dames y prendre le café, le thé ou le punch. Ce jeune baron était capitaine de cavalerie au service de Prusse; il me témoignait beaucoup d'amitié en retour des égards que j'avais pour sa belle-mère. Mme d'Hanenfeld avait un fils à l'École militaire de Culm, sur la Vistule; elle me pria de le recommander au général français qui y commandait, ce que je fis avec beaucoup d'empressement. Pendant mon séjour à Sassen, ces dames eurent la bonté de travailler pour moi; elles me firent des chemises, dont j'avais acheté la toile et la mousseline; elles me brodèrent des jabots et me tricotèrent divers objets, entre autres un sac à tabac à fumer, autour duquel était cette devise en fili-

grane : « Vivez heureux et n'oubliez pas vos amis. » Il y a trente-deux ans de cela, et je me sers encore tous les jours de ce sac. Enfin, il n'est sorte d'attentions dont elles ne me comblèrent; longtemps après les avoir quittées, je correspondais encore avec Mme de Dhona. Les beaux jours nous ramenèrent à de nouveaux combats; mais en quittant Sassen, j'y laissai quatre hommes et un caporal pour sauvegarder le château jusqu'après le passage de l'armée, avec ordre de me rejoindre le plus tôt possible. Nous fûmes camper ou, pour mieux m'exprimer, baraquer sur la lisière d'un bois, près de Mohrungen; quinze jours après, l'armée marcha sur la Passarge, dont la rive droite était occupée par l'armée russe. Nous fûmes dirigés sur Heilsberg, où l'ennemi nous attendait à l'abri de quelques redoutes; nous avions alors les Prussiens en face. Avant de nous mettre en ligne, nous eûmes quelques combats à soutenir; le 9 juin, les armées étaient en présence. Nous bivouaquâmes sur le terrain, et le 10 la bataille s'engagea. Menacés par la cavalerie, mes deux bataillons furent disposés en carrés, l'un sous le commandement de mon général de brigade (1), et l'autre sous mon commandement. En approchant d'une redoute, je fis déployer mon bataillon, qui franchit fossé et talus, pénétra dans l'intérieur et s'empara de quatre pièces de canon et de deux obusiers. J'étais à cheval et je tournais la redoute, quand déjà mes tirailleurs étaient à plus de cent pas en avant; une charge de cavalerie

(1) Ledru des Essarts.

prussienne fondit sur eux et fit quelques prisonniers, au nombre desquels se trouvait mon frère; mais le gros du bataillon, maître de la redoute, la repoussant par sa mousqueterie, et notre cavalerie lancée sur les Prussiens, leur reprirent bientôt les prisonniers qu'ils n'avaient pas gardés cinq minutes. J'eus un cheval tué sous moi par un biscaïen qui me toucha la cuisse gauche à la partie interne, ce qui m'empêcha d'en monter un autre. Mon premier bataillon faisait merveille sur la droite, à deux cents toises de moi; il était resté en carré et soutenait glorieusement l'honneur du 26e; le grand-duc de Berg (Murat), qui se trouvait sur ce point, le maréchal Soult, les généraux de division Legrand et Lasalle, le général Ledru, pressés par une charge de la garde royale prussienne, se réfugièrent dans son carré. En y pénétrant, le grand-duc dit : « J'entre ici comme dans un fort. » Ce bataillon avait pour chef M. Brillat, que nous avons déjà vu à Austerlitz et à Hoff. Il recommanda à sa troupe le plus grand sang-froid et de ne tirer qu'à son commandement; il attendit l'ennemi à vingt pas et fit faire feu si à propos qu'il culbuta presque toute cette cavalerie et fit rétrograder le reste. Quelques cavaliers arrivèrent jusqu'au carré, qui les reçut la baïonnette croisée. Le terrain resta jonché d'hommes et de chevaux. Notre cavalerie se lança à leurs trousses, fit des prisonniers et leur tua encore beaucoup de monde. Ainsi finit ce combat qui aurait mérité le nom de bataille. J'avais assez à faire sur le terrain que nous occupions sans m'inquiéter de ce qui se passait ailleurs, et je dirai à ce sujet que je

n'ai jamais pu comprendre comment un officier général ou un chef de corps pouvait rendre compte de ce qui se passait à sa droite ou à sa gauche, voire sur toute la ligne de bataille, quand il avait tant à s'occuper de l'action dans laquelle il jouait un rôle et qui employait suffisamment ses deux yeux. Il y a pourtant de ces gens qui prétendent avoir tout vu, tout entendu et tout fait. Il y avait peu de régiments d'infanterie dans l'armée plus aguerris que le mien contre les charges de cavalerie. Ces sortes de combats étaient des parties de plaisir pour mes chasseurs et leur fournissaient matière à quolibets. Il était plaisant de les entendre avant et après une charge. Je perdis au combat d'Heilsberg, tant tués que blessés, huit officiers, dont le chef de bataillon Baudinot, et quatre cent dix-sept hommes. L'ennemi se retira ensuite sur Friedland, où les principales forces de la Grande Armée la suivirent. La division Legrand se porta sur Heyliguenbeil pour balayer les bords du Frisch-Hoff et refouler jusqu'à Kœnigsberg tout ce qu'elle rencontrerait. Ne voulant pas quitter mon régiment, quoique blessé, je le suivais, étendu sur un léger chariot du pays, traîné par un cheval. Le maréchal Soult passant près de moi me dit : « Je sais que vous avez été touché, colonel, rendez-vous à Elbing et faites-vous soigner. » Quoique ma cuisse se fût fort enflée, je persistai à rester près de mon régiment; mais comme il prit à travers champs, où mon chariot ne put le suivre, je fus obligé de me mettre à la suite d'un nombreux convoi de bagages, de vivandières et de je ne sais quelle

sorte de gens qui croyaient aller prendre Kœnigsberg sans rencontrer d'obstacles; cette ville avait un grand attrait pour les femmes et surtout pour les vivandières.

La tête de ce convoi crut apercevoir quelques partis de cavalerie ennemie; la peur s'empara de cette foule, puis l'alarme se répandit et le *sauve-qui-peut* devint général. Toutes les voitures firent volte-face, s'accrochant, s'encombrant, au point de ne plus pouvoir bouger de place. Alors ce furent des cris, des hurlements; on se ruait les uns sur les autres; jamais je n'avais vu ni ne vis depuis panique semblable. Mon conducteur, paysan des environs, eut aussi une frayeur mortelle et voulut me faire suivre le mouvement; mais quoique ne pouvant me tenir debout, je mis l'épée à la main; le docteur Amat et mes domestiques tirèrent aussi le sabre contre lui pour le mettre à la raison, mais il préféra quitter la partie et, se glissant à travers les voitures, il abandonna son cheval et son char. Un de mes domestiques nous tira de ce pêle-mêle; mon paysan, qui ne nous perdait pas de vue, vint alors tout tremblant reprendre la bride de son cheval et ne nous quitta plus. Le 14 juin, le 26e s'approcha de Kœnigsberg; mes voltigeurs se glissèrent jusqu'au pied d'une redoute qui en défendait l'approche; elle était armée, entre autres pièces, d'un canon de gros calibre qui devait balayer l'entrée du faubourg. Nous arrivâmes jusqu'à une demi-portée sans qu'elle fît feu, parce que nous étions abrités par quelques maisons; nous n'y fûmes point inquiétés, ce qui nous étonna

fort. Ce silence nous fut expliqué par le gain de la bataille de Friedland, qui eut lieu le même jour (14 juin 1807). La garnison évacua la place, où nous entrâmes le 16. L'ennemi se retira sur la rive droite du Niémen, où les Français le suivirent, et bientôt on parla de paix. Les souverains de Prusse et de Russie, qui s'étaient retirés à Tilsitt, demandèrent une entrevue à l'empereur Napoléon; elle eut lieu sur le Niémen, où les accords se firent, et la paix fut signée le 21 juin 1807.

La division Legrand se porta sur la route de Tilsitt, où elle baraqua. Je restai dans Kœnigsberg pour me faire soigner; j'y logeai chez le banquier Simpson, Anglais d'origine, Langgasse, 387, où je fus très bien. M. le maréchal Soult, établit son quartier général dans cette ville; il eut la bonté d'envoyer souvent un aide de camp pour avoir de mes nouvelles. Quinze jours de soins et de repos me mirent en état de pouvoir reprendre le cheval. J'en profitai pour aller visiter mon régiment et faire quelques promenades dans la ville, qui est fort belle et dans laquelle nous restâmes un mois. Nous jouissions enfin des douceurs de la paix, qui nous mit en bons rapports avec nos hôtes. Ce fut à Kœnigsberg que Mme Simpson, mon hôtesse, voulut bien m'acheter des fourrures de martre et des services damassés, que j'expédiai en France par un détachement de mon régiment que j'envoyais au dépôt à Strasbourg.

Avant de lever le camp, l'Empereur vint passer en revue la division Legrand, où je ne manquai pas de me

trouver. Ce fut là que je connus de quelle importance était un colonel sous un souverain qui connaissait par leur nom tous les chefs de corps. Pendant la revue de mon régiment, je suivais d'assez près Sa Majesté pour répondre à ses questions, ce qui était une règle pour tous les chefs de corps. Je ne fus pas peu surpris d'entendre le maréchal Soult demander le grade de chef de bataillon pour un capitaine de carabiniers, s'étayant du dévouement de cet officier pour la personne de l'Empereur et de la recommandation du maréchal Bernadotte, alors prince royal de Suède. L'Empereur se retourna vers moi et dit au maréchal en me montrant : « Laissez le soin de l'avancement de cet officier à son colonel, qui ne l'oubliera pas lorsqu'il le méritera. » Je ne dissimule pas que j'éprouvai un sentiment de satisfaction de ce refus, parce que M. le maréchal n'avait pas cru devoir m'associer à la sollicitation de cette faveur.

La revue passée, je retournai chez moi, où je fus visité par M. le comte de Dhona-Lauch, parent de ma digne hôtesse de Sassen ; il m'offrit d'être mon cicerone dans Kœnigsberg, ce que j'acceptai avec empressement ; il me fit voir ce qu'il y avait de plus intéressant, entre autres le château, qui avait appartenu autrefois à l'Ordre teutonique et qui était devenu depuis une résidence royale. Il y avait une belle bibliothèque, où on me fit lire plusieurs lettres autographes du Grand Frédéric au général Lamotte-Fouquet, écrites en français fort lisiblement et d'un style très amical. Elles étaient datées de novembre et décembre 1750 et de janvier 1751.

J'ai beaucoup vu à Kœnigsberg, outre le comte de Dhona-Lauch, M. le président d'Auerswald et Mme la conseillère de Schonen, sa fille, parents de ma bonne hôtesse de Sassen.

CHAPITRE IV

Cantonnements en Prusse. — Je suis nommé baron de l'Empire. — Fête de l'empereur Napoléon sur les bords de la Vistule. — Entrevue d'Erfurt. — Mon régiment rend les honneurs à l'empereur Alexandre. — Retour momentané en France. — Campagne de 1809. — Prise de la ville et du château d'Ebersberg par le 26e. — Colloque avec l'Empereur, à la suite de ce combat. — Bataille d'Essling. — J'ai le pied coupé par un boulet. — Je suis nommé général. — Mon séjour à Vienne. — Retour en France à la fin de 1809.

Nous quittâmes la vieille Prusse dans les premiers jours de juillet pour venir cantonner sur la rive gauche de la Passarge; mon régiment fut établi à Braunsberg, où nous arrivâmes le 1er août. Je logeai chez le médecin Zeiliger, vieillard fort respectable dont j'eus à me louer. Il avait été chirurgien-major de la garde du roi de Prusse. Il aimait son pays, c'est assez dire. Nous eûmes des égards l'un pour l'autre; mais nous ne nous vîmes pas.

Ce fut pendant le séjour de trois mois et demi que nous fîmes dans cette ville que nous vîmes passer M. le comte Tolstoy, lieutenant général au service de Russie, envoyé par l'empereur Alexandre comme ambassadeur près de l'empereur des Français. Il fut

reçu avec les honneurs dus à son caractère. Un piquet de mes carabiniers fut mis à sa porte; mon général de brigade, le baron Ledru, convoqua les chefs du 26e pour l'accompagner dans une visite qu'il voulait faire à M. l'ambassadeur, après lui avoir préalablement fait demander s'il voulait bien nous recevoir, ce qu'il agréa de la meilleure grâce du monde. Il prit la peine de faire descendre ses malles pour faire une toilette. Notre général l'invita à dîner. Pendant le repas, on parla guerre : l'ambassadeur, qui venait de commander un corps d'armée, dit très poliment qu'il était impossible d'avoir affaire à des troupes plus braves qu'aux troupes françaises; que leur tactique était surtout si savante qu'elle contribuait beaucoup à leurs succès; qu'il avouait avec franchise que les Russes avaient beaucoup acquis à guerroyer contre elles, mais qu'ils étaient encore fort éloignés d'avoir leur science, et qu'il fallait encore au moins deux campagnes à leurs généraux, contre d'aussi redoutables adversaires, pour pouvoir entrer en parallèle. Il ajouta qu'il avait été honteux pour son compte d'échouer dans un combat qu'il avait eu à soutenir le 6 février, avant-veille de la bataille d'Eylau, attendu qu'il était en force bien supérieure; qu'il y avait perdu quatre pièces d'artillerie, le champ de bataille et plus de quatre mille hommes tués où blessés. Le général Ledru, qui souriait pendant le récit en me regardant, dit à l'ambassadeur : « Voilà ce colonel à qui vous avez eu affaire, et qui n'a pas moins à se plaindre de vos troupes, qui se sont conduites avec la plus grande bravoure; il a bien failli pour son

compte rester sur la place. » L'ambassadeur me fit mille compliments que je ne considérai que comme tels, et lorsqu'on se leva pour prendre le café, il vint me prendre la main, m'embrassa en me disant : « Tout sauvages que l'on dit que nous sommes, nous n'en savons pas moins honorer la bravoure et le mérite dans nos ennemis. » Il me pria d'être bien persuadé de cette vérité. Je lui répondis par un compliment pour lui personnellement et pour l'armée russe.

Pour ne plus revenir sur ce combat de Hoff, je vais rapporter une anecdote relative au 26e léger, que le lecteur appréciera.

Après la paix de Tilsitt, l'Empereur se rendit à Paris, où il fut complimenté par tous les grands corps de l'État. La Cour de cassation se présenta, et après la harangue de son président et la réponse du prince, un des conseillers de cette cour, M. Brillat-Savarin, dit à l'Empereur : « J'ai un frère qui a été assez heureux pour prendre part à cette glorieuse campagne. — Dans quel régiment? — Sire, il est chef de bataillon au 26e d'infanterie légère. — Bien! répliqua l'Empereur; *c'est un régiment qui a fait des merveilles sous mes yeux* à Lubeck, près d'Eylau, et à Eylau. »

Je reviens à M. l'ambassadeur. Le dîner fini, nous l'accompagnâmes jusqu'à sa voiture : j'ai beaucoup regretté de ne l'avoir pas vu à Saint-Pétersbourg lorsque j'y fus envoyé en 1812.

Pendant mon séjour à Braunsberg, mes occupations militaires n'étaient pas tellement multipliées que je ne pusse trouver quelques moments pour visiter les en-

virons. Le 17 septembre, je fus à Fraunberg (Vieille-Prusse), petite ville bâtie près de Frichshoff, où j'avais un demi-bataillon cantonné ; cette ville est devenue d'une célébrité européenne par le résidence de l'astronome Copernic et où il mourut en 1543, à l'âge de soixante-treize ans. Il était chanoine de la cathédrale, et le chapitre dont il était membre lui éleva dans cette église un tombeau qui est entretenu avec soin. On montre encore une petite chambre dont il faisait son observatoire et que j'ai visitée avec le plus vif intérêt. Je fus rendre mes devoirs à M. de Hatten, évêque suffragant de l'évêché de Diane, en Afrique, et à M. de Mathi, émigré français, fort aimables tous deux et très instruits ; j'avais plusieurs fois reçu leur visite à Braunsberg.

Avant de quitter ces parages, il faut que je rapporte un fait qui caractérise on ne peut mieux l'esprit des militaires prussiens. Un jour, mon général me proposa une promenade vers le village où étaient cantonnés les hussards d'avant-garde de l'armée prussienne. Nous allâmes jusqu'à leur vedette, car ces messieurs se gardaient comme si nous étions encore en guerre. Nous fûmes aperçus par des officiers du régiment qui était, autant que ma mémoire peut me le rappeler, les hussards de Zeckler. Ces officiers nous abordèrent très poliment et nous invitèrent à gagner leur cantonnement, qui était à trois cents toises environ, nous assurant que leur colonel serait très flatté de l'honneur que nous lui ferions. Nous acceptâmes et nous fûmes en effet très bien reçus. Le punch fut à l'instant même commandé

et bientôt servi. La conversation, qui s'animait à mesure de la disparition des verres de punch, tomba sur les actions de guerre; ces messieurs ne tarirent pas sur leurs glorieux faits d'armes et, s'échauffant de plus en plus, finirent par dire que l'armée prussienne n'avait jamais été battue. La position de ces messieurs, qui manœuvraient à notre commandement, aurait dû leur faire comprendre que nous savions à quoi nous en tenir. Nous nous contentâmes, le général et moi, d'échanger un regard, et nous laissâmes ces braves se pavaner tout à leur aise; nous étions chez eux et nous n'avions pour escorte que deux domestiques. Cette fanfaronnade est parfaitement en harmonie avec ce que m'ont dit plusieurs fois les dames prussiennes elles-mêmes. Elles étaient généralement étonnées de la modestie des officiers français et disaient que, si les leurs en avaient fait autant que nous, ils seraient inabordables, puisque battus et vaincus comme ils étaient, leur vanité et leur orgueil ne se pouvaient supporter. Ceci et l'aiguisement des sabres sous les fenêtres de l'ambassadeur français à Berlin n'a pas besoin de commentaire; le lecteur est suffisamment éclairé sur le caractère de nos belliqueux voisins.

Je mis à profit mes loisirs en allant faire une visite à Mme de Dhona, quoique je fusse à quinze lieues de chez elle; je fus reçu à bras ouverts et restai quarante-huit heures auprès de ces dames. J'avais parcouru les campagnes, où l'on était en pleine moisson; la comtesse me fit remarquer combien j'avais eu raison de lui permettre d'ensemencer ses terres, car, dit-elle,

cette récolte est encore pour vous; elle est déjà mise en réquisition. Cette nouvelle me contrista. Je fis mes adieux à mes anciennes hôtesses, bien persuadé que je ne devais plus les revoir.

Nous levâmes nos cantonnements sur la Passarge le 19 novembre pour nous retirer sur la Vistule. Notre première étape étant à Fraunsberg, M. de Hatten me demanda pour loger chez lui; nous nous quittâmes le lendemain matin fort satisfaits l'un de l'autre. Le 20, nous nous dirigeâmes sur Elbing, où nous arrivâmes qu'il faisait presque nuit. Je conduisis mon régiment sur la place, en face du logement de mon général de division. Je fis faire une fausse manœuvre parce que je rencontrai des obstacles que je n'avais pas aperçus d'abord et qui étaient des mares d'eau; puis je donnai l'ordre du départ pour le lendemain. En ce moment un aide de camp du général vint me donner l'ordre de me rendre chez lui avec mes chefs de bataillon. Je crus d'abord que c'était pour me reprocher de n'avoir pas su tirer parti de mon terrain; mais cette idée s'évanouit bien vite, le général Legrand n'était pas si vétilleux. Nous trouvâmes dans son salon tous les généraux et officiers supérieurs de sa division, qui devaient dîner chez lui. C'étaient MM. les généraux Ledru et Lamartillière; l'adjudant-commandant Cosson, chef d'état-major; les colonels Ravier et Blamont et leurs chefs de bataillon. Aussitôt que le général de division me vit, il vint à moi et me dit : « Colonel, il y a bien longtemps que je ne vous ai vu; je suis bien aise que notre première entrevue ait lieu en présence de tous ces mes-

sieurs. » Ce début, qui me semblait étudié, m'intrigua. « Je vous apprends que nous perdons notre général en chef le maréchal Soult. Il partira incessamment pour le Portugal; il m'a chargé de faire ses adieux aux chefs d'une armée qu'il affectionnait. Vous, colonel Pouget, vous avez été particulièrement distingué par le maréchal; il m'a expressément chargé de vous témoigner son extrême satisfaction de votre manière de servir et de vous dire qu'il n'avait jamais eu que votre éloge à faire; que vous aviez totalement régénéré votre régiment; qu'il vous citait à son armée comme un modèle; qu'il regrettait de ne pouvoir vous le dire de vive voix, mais qu'il me chargeait d'être son interprète, ce que je fais avec grand plaisir en présence de tous les chefs de ma division, et comme une justice que je vous rends aussi personnellement. »

Je ne pus entendre des choses aussi flatteuses sans éprouver la plus vive émotion; il me fut impossible d'y répondre. Je cachai cette émotion dans mon mouchoir, et, au moment où je retrace cette entrevue (1838, vingt-neuf ans après), j'en éprouve encore assez pour être obligé de poser la plume et de remettre ma narration au lendemain.

Le 21, nous nous arrêtâmes à Christbourg, où nous restâmes quelques jours pour donner le temps de nous préparer des cantonnements sur la rive gauche de la Vistule, cantonnements qui devaient avoir une certaine durée. Je logeai chez le major de Zobser, où je ne trouvai d'abord que madame et mademoiselle sa sœur. M. de Zobser ne se présenta qu'au bout de quelques jours.

Madame m'offrit sa table moyennant une indemnité convenue, ce que j'acceptai ; la ville m'en donnait une en argent. Nous quittâmes, dix jours après, ce cantonnement pour passer la Vistule, dont nous n'étions qu'à six lieues. Après avoir passé par Marienbourg, ancienne résidence des chevaliers teutons, et traversé la belle et fertile île de Nogat, formée par un embranchement de la Vistule, nous arrivâmes à Dirschau, petite ville où je fis provisoirement ma résidence. Comme je ne connaissais nullement le pays, je fus obligé d'envoyer un adjudant-major à la découverte avec mission de me dresser une carte, tant bien que mal, afin de pouvoir cantonner convenablement mon régiment. Je chargeai de ce travail M. Bourgnon, qui en quatre jours parcourut plus de vingt lieues et me fit une carte qui indiquait exactement la position des villes, villages, maisons isolées ; le nombre de leurs habitants, leurs ressources ; enfin je fus à même de faire un travail tellement sûr que je n'eus rien à y changer pendant l'espace de huit mois que durèrent nos cantonnements. Je quittai ensuite Dirschau, où mon général de brigade vint s'établir, et j'allai me caser de préférence au hameau de Dalwin, dans lequel il y avait une jolie propriété appartenant à un homme fort riche, qui faisait valoir ses terres à l'aide d'agents sur lesquels il exerçait une active surveillance. M. Plhenn jouissait d'une telle aisance qu'il tenait dans ses écuries quatre superbes chevaux de voiture qu'il faisait atteler tantôt à une berline, tantôt à une calèche ou à des traîneaux. Je fus bien reçu chez lui et assez bien installé ; j'aurais pu choi-

sir mieux, mais j'avais huit chevaux qui étaient parfaitement bien soignés et que je ne voulus pas déranger. En me plaçant à Dalwin, j'avais encore un autre motif pour y rester que je ne perdais pas de vue; c'était l'activité de ma correspondance avec mon général de brigade et mes chefs de bataillon; j'évitais des contremarches et des lenteurs dans le service. Ce mobile a toujours été assez puissant sur moi pour le préférer à mon bien-être.

Entre Dalwin et Dirschau, il y avait un petit hameau où Mme la comtesse de Mloska faisait sa résidence; elle occupait un château couvert en chaume et n'ayant qu'un rez-de-chaussée, avec ses six filles, une institutrice française et une demoiselle polonaise, noble mais pauvre, pour les servir. Dans ce pays, la noblesse pauvre ne déroge pas en servant d'autres nobles. Il y avait d'ailleurs de nombreux domestiques, tant hommes que femmes, pour les ouvrages plus pénibles. J'avais assigné ce cantonnement à un capitaine, très brave et digne homme, que j'avais fait le protecteur de ces dames, qui l'aimaient et l'estimaient beaucoup. Cette portion de pays que nous habitions et qui avoisinait Dantzig était autrefois Pologne et fut donnée à la Prusse, lors du partage de ce malheureux royaume; aussi l'amalgame des deux nations ne put-il jamais s'opérer : elles se détestaient cordialement. Dans le cours de mes visites de voisinage, je fus très froidement reçu chez les Prussiens et très chaudement chez les Polonais, qui me fêtèrent alternativement, entre autres Mme la comtesse de Mloska; M. le comte de Trem-

beski; M. le comte de Piwniski, en son château de Spengawski; M. de Pauvlanski, grand vicaire de Poméranie à Stenslauw.

Mon général de brigade (Ledru), avec qui j'étais en correspondance journalière, sachant que je ne mangeais que du mauvais pain de seigle et de la mauvaise viande, eut la bonté de m'envoyer tous les jours d'excellents vivres dont mes hôtes profitaient plus que moi, puisque nous mangions à la même table, qu'ils devaient entretenir à leurs dépens. J'avais des officiers logés à proximité de lacs, qui m'envoyaient très souvent de fort beaux poissons; d'autres, qui étaient chasseurs, m'envoyaient du gibier; j'avais une garde que je faisais chauffer, ainsi que mes domestiques et mes appartements, par le bois tiré des forêts qui m'avoisinaient. On voit combien j'allégeais la dépense que mes hôtes auraient été obligés de faire pendant mon séjour chez eux. En revanche, M. Plhenn me faisait boire d'excellents vins, de bon café et de fines liqueurs. Nous prenions aussi du porter, venu d'Angleterre par Dantzig; cette sorte de bière ne se buvait que dans des verres à pied, comme il est d'usage pour les vins étrangers. Mais ce qui charmait le plus mon hôte, c'est que lorsqu'il était frappé de réquisition pour la consommation de l'armée, je chargeais mon secrétaire, qui était fort intelligent, de veiller à ce que les employés n'eussent que le montant net de la réquisition, ce qui les déconcertait fort et satisfaisait beaucoup mon hôte. Avant mon arrivée, c'était un vrai brigandage; ils n'étaient contents que quand ils emportaient le double

de ce qui était requis, dont ils faisaient leur profit. Ces employés étaient furieux contre moi, mais ils n'ont jamais osé se plaindre.

La famille de M. Plhenn se composait de sa femme et de cinq enfants dont l'aînée, qui était une fille, avait seize ans; ils avaient une institutrice prussienne qui parlait fort bien le français et qui l'avait enseigné aux enfants. La maison était assez jolie, recouverte en ardoise et isolée des écuries et des immenses engrangements renfermés dans la même cour. La vue principale donnait sur un assez vaste jardin dessiné à l'anglaise. Tous les officiers qui venaient me voir dînaient avec nous; l'heure était commode, nous nous mettions à table à midi et nous soupions à sept heures.

Ce fut dans ce cantonnement que je reçus du prince Berthier, major général de l'armée, l'avis que, par décret du 17 mars 1808, l'Empereur m'avait nommé baron de l'Empire, avec don d'une dotation en fonds de terre en Westphalie, d'un revenu de 4,000 francs net, toutes charges et frais d'exploitation déduits. Lorsque cette nouvelle fut connue de mes hôtes, ils s'en réjouirent comme si elle eût concerné le chef de la famille lui-même. Ils voulurent donner un grand dîner suivi d'un bal. En revanche, la fête du fils aîné étant arrivée peu de temps après, je lui fis présent d'une belle montre en or.

J'étais souvent appelé à Marienbourg pour y présider le conseil de guerre; quand le temps était mauvais, mon hôte m'y faisait conduire dans une voiture à quatre chevaux, ou dans un traîneau dans le temps des

neiges. Mais quand il faisait beau, je préférais faire la route à cheval. Je passai ainsi huit mois fort agréablement.

Ce fut dans l'hiver de 1807 à 1808 que j'éprouvai un accident qui eut pu avoir des suites très graves. J'étais venu de Dirschau à Marienbourg pour présider un conseil de guerre; j'avais dîné chez le général de division et passé le reste de la soirée chez mon ami l'adjudant-commandant Cosson. En rentrant chez moi par une nuit fort obscure et longeant les maisons de très près, je tombai d'une hauteur de neuf à dix pieds dans une descente de cave qui n'avait ni volets ni parapets. Je restai sur le coup un quart d'heure environ sans entendre passer quelqu'un que je pusse appeler pour me donner des secours. Je me remis assez pour remonter les escaliers de pierre sur lesquels je m'étais meurtri tout le corps, fracassé les deux bras et donné un coup horrible à la tête. J'arrivai chez mon hôte, où je reçus tous les soins possibles; le lendemain on me plaça dans une voiture pour me ramener à Dirschau, où j'achevai de me guérir.

Ce fut à cette époque que Mme Pouget vint me rejoindre; elle fit le voyage avec sa femme de chambre et accompagnée d'un capitaine du régiment qui était au dépôt à Strasbourg. Lorsqu'elle eut passé Dantzig et qu'elle fut arrivée au premier village occupé par le 26e, l'officier qui y commandait s'empressa de l'accueillir, de lui offrir des rafraîchissements et de lui procurer des chevaux de relais. Je fus au-devant d'elle et j'eus un plaisir inexprimable à la presser dans mes

bras; il y avait trois ans que je ne l'avais vue! Elle éprouva peu d'ennui dans mon cantonnement; nous faisions souvent des promenades en voiture et recevions de nombreuses visites soit des officiers du régiment, soit des propriétaires voisins. Dans les premiers jours de juillet, je la conduisis à Dantzig, où elle fut accueillie par le comte Rapp, gouverneur, qui nous invita à dîner, et par le général baron Menard, commandant la place. Ce fut pendant cette courte absence que l'ordre d'aller baraquer sur les hauteurs de Mewe arriva à mon cantonnement. Je m'étais mis en mesure pour ce changement prévu d'avance; j'avais fait construire la carcasse de ma baraque et il n'y avait plus qu'à la monter.

Ce fut encore pendant mon séjour à Dirschau que je reçus l'ordre de former cinq bataillons de trois dont le régiment était composé. Ce travail exigeait une grande attention pour faire les divisions prescrites par l'instruction. Peu de régiments obtinrent l'approbation du général en chef et de l'inspecteur aux revues du corps d'armée. Je fus assez heureux pour remplir leurs intentions, et il fut mis à l'ordre de l'armée que le régiment qui remplissait le mieux les vœux du ministre de la guerre était le 26e d'infanterie légère; qu'il serait conséquemment pris pour modèle par tous les régiments d'infanterie de l'armée. Il est vrai de dire que je fus parfaitement secondé par le capitaine Gimont, chargé de la tenue des contrôles, officier aussi intelligent que brave, et qui eut une grande part dans cette minutieuse opération.

Immédiatement après notre retour de Dantzig, je

donnai des ordres pour la levée de mes cantonnements. Le lieu sur lequel le camp fut tracé dominait Mewe, qui se trouvait entre ce camp et la Vistule, qui baignait cette petite ville située sur la rive gauche du fleuve. Mes sapeurs furent chargés de dresser ma baraque; elle fut conduite sur les lieux par les chevaux de culture de mon hôte. Le jour de notre départ, M. et Mme Plhenn voulurent nous accompagner jusqu'à l'abbaye de Pelplin, où nous devions coucher. Mme de Mloska et trois de mesdemoiselles ses filles voulurent aussi nous conduire jusqu'à l'abbaye, où nous arrivâmes dix maîtres contenus dans deux berlines et la calèche de ma femme. M. et Mme Plhenn, quoique protestants, furent aussi bien reçus que Mme la comtesse de Mloska, ardente catholique romaine, très proche parente de M. l'archevêque de Gnesen. Nous dînâmes fort bien, et la musique du 26e se fit entendre pendant le repas. Toutes ces dames couchèrent à l'abbaye, et, s'il y eut infraction à la règle, elles en furent bien punies, car elles furent si mal couchées et tellement rongées de vermine qu'elles ne purent fermer l'œil de la nuit.

Le lendemain, après le déjeuner, nous prîmes congé de notre aimable escorte, avec projet de la part de tous de nous revoir au camp. M. le comte Legrand avait eu l'extrême bonté de faire marquer le logement de Mme Pouget dans Mewe, et il avait été parfaitement choisi. Il m'avait dit en riant que je pourrais tenir compagnie à ma femme, comptant assez sur mon zèle pour me trouver au camp et y rester autant que j'y jugerais ma présence nécessaire. Les habitants devaient

nourrir leurs hôtes ou leur donner une rétribution en argent. Les magistrats de la ville en avaient fixé le montant, qui était relatif au rang du militaire logé. Mon propriétaire fut taxé à quatre thalers par jour, ou treize francs. C'était un vieux célibataire fort riche qui ne fit point de réclamation. Le chauffage et l'éclairage devaient aussi nous être fournis.

Malgré mon logement en ville, on n'en travailla pas moins avec beaucoup d'activité à ma baraque; elle était spacieuse et se composait d'une grande pièce d'entrée suffisante pour réunir au besoin tous les officiers du régiment; au fond de cette pièce, il y avait deux grands cabinets de travail, l'un pour moi, l'autre pour mon secrétaire; il y avait aussi une cave et un grand grenier. A vingt pas en arrière, j'avais une assez vaste remise pour ma voiture et mes chevaux quand il plaisait à ma femme de venir au camp. Devant, j'avais fait établir un banc et deux guérites pour mon factionnaire, de manière à l'abriter de quelque côté que vînt la pluie. J'avais fait apporter quatre ou cinq cents sapins qui furent plantés en avenue et en diverses allées pour parvenir à ma baraque; elle était elle-même environnée d'arbres de moindre dimension qui formaient une sorte de jardin anglais. Cette espèce de bocage était peuplé d'oiseaux privés que les soldats y apportaient journellement. Il y avait entre autres une pie qui était tellement familière qu'elle nous suivait partout; elle volait tout ce qu'elle trouvait; un jour, ayant trouvé un canif, elle l'alla porter dans le grenier.

La toiture de ma baraque était de chaume et se ter-

minait par une pointe, à laquelle était attachée une flamme tricolore dont le bout touchait terre par un temps calme; elle avait plus de vingt-cinq pieds de longueur et faisait un très bel effet quand elle était agitée par le vent. Toutes les baraques du camp étaient aussi terminées en pointe et surmontées d'un petit drapeau aux trois couleurs. Le 15 août 1808, nous célébrâmes la fête de l'Empereur. Un autel fut artistement et militairement construit au camp, et la messe y fut dite par le grand vicaire de Poméranie. Toutes les troupes de la division, généraux en tête, s'y trouvèrent. Après la messe, on exécuta des manœuvres où l'artillerie et la mousqueterie se firent entendre, puis on fit aux troupes une distribution de vin et double ration de vivres. Le général Legrand avait fait construire dans le jardin attenant à sa maison une immense tente recouverte en coutil tapissée au dehors de verdure et au dedans de trophées, dans laquelle il fit servir un très beau dîner auquel il avait convié tous les officiers généraux et autres de tous grades; il y avait aussi un grand nombre de personnages prussiens et polonais et quelques dames (1). La santé de l'Empereur y fut portée avec enthousiasme; la musique de tous les corps se fit alter-

(1) Ma mère occupait à ce dîner la droite du général Legrand. Elle était arrivée de France avec une coiffure à la Titus, qui était à la mode alors, et portait à cette fête une robe de tulle de soie lamée de rubans de satin blanc. Elle avait une figure et une tournure d'une distinction extrême. Elle trouva les dames prussiennes et polonaises avec les cheveux presque rasés; elles furent fort déconcertées lorsqu'elles virent la véritable mode française portée par ma mère. (Note de Mlle Amélie Pouget.)

nativement entendre. Le dîner fut suivi d'un bal où toutes les jolies femmes des environs se montrèrent; il y avait aussi bal au camp; tout respirait la joie et la concorde; un temps magnifique favorisa cette belle journée. Je vis avec bonheur Mme Pouget se livrer au plaisir de la danse dans une de ces fêtes militaires qui lui étaient inconnues. Nos dames de Dalwin et Mmes de Mloska n'eurent garde d'y manquer. Ce fut quelque temps après que nous entendîmes parler des conférences d'Erfurth, qui devaient avoir lieu entre les empereurs de France et de Russie. Le général de division, étant instruit que l'empereur Alexandre devait passer par Marienwerder, avait fait porter ses troupes près et en face du pont qui couvre la Vistule, pour lui rendre les honneurs militaires. Déjà elles bivouaquaient sur ce point depuis quarante-huit heures, quand le général soupçonna que l'autocrate pourrait fort bien se diriger sur Neuenbourg, petite ville située deux lieues plus haut, où se trouvait un pont volant. Il vint me donner l'ordre verbal de me porter sur cette petite ville avec mon régiment, auquel il fit joindre deux pièces de canon pour recevoir le prince et lui rendre les honneurs. La prévision du général se réalisa; l'Empereur était précédé de son frère le grand-duc Constantin, dont l'arrivée me fut annoncée par des estafettes que j'avais fait tenir vis-à-vis du pont. Je portai mon régiment en dehors de la ville, et à l'entrée du prince le canon le salua. Au premier coup, le grand-duc et un officier général qui l'accompagnait descendirent de voiture. Je fus le complimenter et prendre ses ordres; il

me dit qu'il verrait avec plaisir mon régiment, devant lequel il passa. Je lui demandai s'il voulait le voir défiler; il me remercia en me disant qu'il mourait de faim, et que si ce n'était ce besoin pressant, il verrait ma troupe avec grand intérêt. Je lui dis que j'avais fait préparer un petit dîner et que si Son Altesse Impériale voulait bien l'accepter j'en serais très honoré. « Avec grand plaisir parbleu! Avec grand plaisir! diable! C'est une bonne fortune! » Nous accompagnâmes le prince, mes deux chefs de bataillon et moi, jusqu'à la ville, dont nous n'étions qu'à trois ou quatre cents pas. Je lui fis donner pour garde d'honneur une compagnie de mes carabiniers, puis je pris ses ordres pour les officiers qu'il voudrait bien admettre à sa table. Il me répondit qu'il y verrait avec plaisir tous ceux que je jugerais convenable d'inviter. J'étais limité par l'espace, mais je remplis la table, qui pouvait contenir douze ou quinze personnes. Le prince était en belle humeur; il parla guerre en homme qui la faisait depuis longtemps. Il nous vanta la sobriété du soldat russe, qui pouvait emporter des vivres pour plusieurs jours, lesquels consistaient en un petit sac de farine de seigle ou de gruau dont le contenu lui suffisait pour quinze jours. Il parla du service de l'artillerie à l'officier de cette arme qui dînait avec nous. Il fit monter un des carabiniers pour examiner son armement, son sac, la manière dont il le portait; loua et critiqua avec beaucoup de tact et de franchise; il lui fit faire tous les maniements de l'arme; il était plein de son sujet.

J'étais en face du prince pendant le dîner; il fut

frappé d'un des mets qui étaient sur la table, et demanda ce que c'était; on lui dit que c'étaient des champignons, qui sont fort gros dans ce pays. « Diable! dit-il; mais sont-ils bien choisis? » Et sans attendre la réponse il tendit son assiette : « Baste! en bonne compagnie on mange de tout. » Je m'empressai d'en demander et d'en manger quand même, préférant m'empoisonner avec lui que de lui survivre en cas de malheur; et toute la table en voulut, et nous n'en fûmes incommodés ni les uns ni les autres.

Le grand-duc resta quatre heures avec nous; nous l'escortâmes à cheval tandis que le régiment bordait la haie des deux côtés; mais il ne permit pas que nous allassions au delà; il me tendit la main très affectueusement en me disant qu'il serait bien aise de me revoir, me remercia, puis nous nous séparâmes. Le lendemain l'Empereur, son frère, arriva accompagné seulement du comte de Tolstoy, grand maréchal du palais, frère de l'ambassadeur que nous avions reçu à Braunsberg. Le grand-duc m'avait prévenu que Sa Majesté ne s'arrêterait pas. Je lui avais néanmoins fait préparer un pied-à-terre dans le cas où elle voudrait se reposer, et où je fis trouver quelques rafraîchissements en fruits, confitures, café et vins de France. J'avais fait placer mon régiment en bataille près de la route et l'artillerie sur un mamelon à sept ou huit cents pas, avec ordre de faire à l'Empereur un salut convenable. Le prince était en calèche; il fit arrêter à une certaine distance et en descendit avec M. de Tolstoy. Je me rendis près de Sa Majesté, qui me témoigna son étonnement de trouver

des troupes sur ce point qu'elle avait choisi exprès pour ne déranger personne. Je dis à l'Empereur que ma présence à Neuenbourg avec mon régiment était une prévision de mon général de division. Il passa devant la troupe et me dit qu'il verrait avec plaisir les officiers au cercle, que je fis aussitôt former. En le parcourant il dit à ces messieurs les choses les plus honorables sur la bravoure des troupes françaises, sur la gloire qu'elles ne pouvaient qu'acquérir sous l'illustre capitaine qui les commandait et qui ne faisait que se montrer pour vaincre. Il s'arrêta étonné devant un capitaine qu'il reconnut pour l'avoir vu après la bataille d'Austerlitz, puis devant un second, un troisième et un quatrième qui avaient effectivement été faits prisonniers de guerre à cette bataille. Nous admirâmes silencieusement la prodigieuse mémoire du prince, qui les avait entrevus un quart d'heure à peine à cette époque et qui les avait recommandés spécialement à un de ses aides de camp. Lorsqu'il eut pris la résolution d'abandonner l'Autriche à sa destinée, il renvoya ces officiers à leur corps, sans échange.

Après avoir parcouru le cercle et m'avoir fait compliment sur la tenue et l'air martial de mes soldats, Sa Majesté voulut bien accepter ce que les faibles ressources du pays me permettaient de lui offrir et me dit que ce qu'elle désirait le plus était une tasse de thé. Nous l'accompagnâmes à pied jusqu'à la ville; nous marchions à sa hauteur, comme elle nous l'avait ordonné. J'étais à sa droite, mes chefs de bataillon à sa gauche et tous trois le chapeau à la main. Le prince

nous dit de nous couvrir, ce que nous refusâmes en nous inclinant. « Eh bien! messieurs, puisque vous ne voulez pas vous couvrir, je vais aussi tenir mon chapeau à la main. » Il fallut bien obéir alors.

L'Empereur trouva à sa porte une garde d'honneur qui nous avait devancés, et dans la salle à manger une collation qui lui était préparée; le thé ne se fit pas attendre; il y mêla un peu de lait et y mouilla un ou deux échaudés. Le grand maréchal et nous prîmes debout du vin et quelques bagatelles d'après l'ordre de l'Empereur. Pendant sa collation, il nous dit qu'il se trouvait heureux de la bonne harmonie qui régnait entre notre Empereur et lui; que les deux grandes nations française et russe étaient faites pour s'estimer et veiller à la tranquillité de l'Europe; qu'il mettait au nombre de ses plus beaux jours celui où il avait vu pour la première fois l'empereur Napoléon sur le Niémen, et qu'il espérait un maintien de cette bonne intelligence qu'ils allaient sceller à Erfurth. Le prince nous quitta en continuant à me dire les choses les plus flatteuses et nous laissa charmés de son amabilité. Lorsqu'on lui dit que je montais à cheval, il m'ordonna positivement de rester; mais il céda lorsque je lui fis observer que c'était pour rejoindre mon régiment, qu'il fut très agréablement surpris de voir border la haie. Il ordonna à son cocher d'aller au pas et salua la troupe, qui répondit par des cris de : « Vive l'empereur Alexandre! » La revue passée, nous nous mîmes en devoir d'escorter pendant quelque temps Sa Majesté, qui fit arrêter tout court, nous remercia en ajoutant qu'il

ne ferait pas un pas de plus si nous ne rétrogradions.

Ainsi se passa la réception que nous fîmes à l'empereur de Russie et à son frère, le grand-duc Constantin, au premier poste de l'armée française. Nous restâmes enchantés de l'affabilité, de la bonté et de la simplicité de ce souverain; son frère ne lui ressemblait ni de manières ni de figure; il avait quelque chose de franc, de militaire et d'encourageant même qui plaisait beaucoup, mais qui eût eu son danger, si l'on eût oublié un seul instant les égards et le respect dus à sa haute position.

Je retournai au camp immédiatement après le passage de l'Empereur et rendis compte au général de division. Le camp et la ville n'offrirent rien de remarquable jusqu'à la fin des conférences entre les souverains. Dans cet intervalle, je fus atteint d'une fièvre violente avec transport au cerveau. Dans mes accès, je me mettais sur mon séant et je commandais mon régiment, que je croyais tenir à la manœuvre; je gesticulais et y mettais une telle action que j'en étais couvert de sueur. Mon chirurgien-major, qui était fort habile et avait particulièrement étudié ces sortes de fièvres, rassura ma femme, qui était fort alarmée, et me guérit en peu de temps à l'aide de quinquina. J'étais tout à fait rétabli pour la fin des conférences.

Le retour de l'empereur Alexandre fut annoncé au général de division; il devait suivre la même route qu'à son premier passage, mais les troupes ne furent plus déplacées. Il y avait entre Neuenbourg et le pont volant sur la Vistule une auberge d'une assez belle

apparence où le général Legrand avait envoyé des provisions pour y faire préparer par son cuisinier le meilleur repas possible pour les princes russes. Le général s'était fait accompagner par les généraux et chefs de corps de sa division pour les recevoir. Ils passèrent tous deux le même jour, le grand-duc précédant l'Empereur de quelques heures. Il reçut dans sa voiture les compliments du général, s'excusant de ne pouvoir arrêter, et annonça le passage immédiat de son frère. L'Empereur arriva en effet entre huit et neuf heures du soir; nous étions tous devant la porte de l'auberge. Le grand maréchal Tolstoy fit arrêter la voiture, qui roulait sans bruit sur le sable d'une fort belle route, et dit au général que l'Empereur dormait profondément et qu'il n'osait l'éveiller. Le général dit qu'il avait fait préparer un dîner pour Sa Majesté et qu'il regrettait beaucoup de ne pouvoir le lui offrir. M. de Tolstoy parut aussi contrarié que nous du sommeil de son maître, mais n'en pria pas moins le général de les laisser passer, craignant que l'Empereur, qui avait l'intention de se rendre le plus tôt possible dans ses États, ne trouvât mauvais ce temps d'arrêt. Nous montâmes à cheval pour escorter la voiture jusqu'au pont, où nous savions qu'il faudrait que Sa Majesté descendît pour traverser la Vistule; ce qui arriva en effet. L'Empereur fut fort étonné lorsque son grand maréchal lui présenta l'état-major de la division française; il accueillit le général Legrand avec distinction (1), salua tout le monde et

(1) Le général Legrand était très bel homme de taille et de figure.

nous dit qu'il quittait *notre Empereur*, et qu'il l'avait laissé en bonne santé. Il regretta qu'on ne l'ait pas éveillé plus tôt, ajoutant qu'avec l'appétit qu'il ressentait il aurait fait honneur au dîner qu'on lui avait préparé. Le général lui ayant fait observer qu'il n'était qu'à un quart de lieue de la maison où on l'avait attendu, il hésita un instant, puis il dit qu'il craindrait de s'oublier au milieu de cet entourage de braves et remercia définitivement. Ce fut en jetant au coup d'œil sur le cortège du général de division que l'Empereur me vit et qu'il eut la bonté de me faire un salut de la main. Pendant qu'on faisait monter sa voiture sur le pont, il nous parla des plaisirs dont *notre Empereur* l'avait fait jouir à Erfurt, mais pas un mot sur le résultat des conférences, ce que nous regardâmes comme d'un mauvais augure. Il n'eût sans doute pas manqué de nous dire que tout s'était bien passé et que la paix était pour longtemps assurée à l'Europe. Nous en conclûmes tous, avant d'avoir quitté le prince, que nous nous reverrions encore sur le terrain. En traversant la Vistule, l'Empereur pria le général de division de lui donner par écrit les noms de tous les généraux et colonels qui étaient autour de lui, et se dirigeant vers moi il me mit la main sur l'épaule en recommandant que mon nom soit écrit d'une manière différente, afin qu'il puisse le distinguer des autres. L'adjudant-commandant Cosson, qui avait exécuté les ordres de l'Empereur, me dit après le départ de Sa Majesté qu'il m'avait signalé d'une façon toute particulière, qu'il avait écrit mon nom en lettres *majuscules*, et qu'il

m'en faisait son compliment. Comme la plus grande union régnait entre nous tous, nous rîmes fort de la plaisanterie de Cosson, tout en devisant sur le motif qui avait fait demander nos noms par l'Empereur. Le général Legrand, qui s'amusait de nos conjectures, nous dit qu'il ne pouvait être question que de quelques décorations russes que l'autocrate était sans doute dans l'intention de nous donner. Mais nous ne vîmes rien venir; comme il n'était pas content des conférences, il fit ses réflexions. Nous retournâmes à notre poste après avoir bien gaiement mangé le dîner préparé pour Alexandre.

La belle saison se passait et, en attendant la levée du camp, nous faisions de belles promenades en voiture ou à pied aux environs de Mewe. Un soir nous nous aventurâmes sur le bord de la Vistule; nous étions à pied; le terrain devenait difficile et la rive escarpée. La Vistule coulait profonde au pied de cet escarpement. Je voulais rétrograder, ainsi que le commandant Brillat, qui nous accompagnait; mais ma femme, qui marchait la première, ne le voulut pas, espérant que ce mauvais pas ne se prolongerait pas. La nuit approchait, la terre roulait sous nos pieds, pas la moindre végétation à laquelle nous pussions nous accrocher; le péril était bien plus grand que celui que nous avions couru aux Apennins en allant au *Monte fuoco*, car si le pied nous eût manqué nous roulions dans le fleuve sans espoir de secours; il n'y avait personne dans la campagne, ni habitations, et la nuit était presque close. Enfin la Providence nous tira de ce danger et nous nous promîmes bien de n'y plus revenir.

Nous reçûmes bientôt l'ordre de lever le camp et de nous porter sur la rive gauche du Rhin, ce dont nous fûmes fort satisfaits. J'écrivis aussitôt à mes anciens hôtes de Dalwin pour qu'ils envoyassent prendre non seulement le mobilier qu'ils m'avaient prêté, mais aussi celui que j'avais acheté. Je fis don en outre à M. Plhenn de ma baraque, de ma remise et de différents accessoires. Je fus bien agréablement surpris de le voir arriver lui-même et j'eus le plaisir de l'embrasser et de le remercier avant de partir. Nous nous mîmes en route par un fort beau temps; j'était suivi par un cheval de bât chargé de deux énormes paniers, recouverts en cuir et fermant à cadenas, qui étaient remplis de comestibles et de bons vins. A moitié chemin de l'espace que nous avions à parcourir, je faisais serrer en masse par divisions puis mettre les armes en faisceaux, et nous restions une heure pour reposer la troupe, qui déployait alors le papier renfermant ses provisions pour se restaurer, ce qu'elle faisait avec cette gaieté habituelle au soldat français, pleine de saillies souvent très fines et très spirituelles. Ce moment de repos était aussi fort agréable pour ma femme, qui faisait ouvrir les paniers par sa femme de chambre et en extraire les provisions, dont elle faisait les honneurs à quelques officiers qu'elle me faisait inviter. Le tableau de cette halte aurait été digne du pinceau de quelque artiste de talent; c'était la scène la plus pittoresque que l'on pût voir. Elle avait presque toujours lieu dans une prairie ou près d'un bois.

Nous fûmes trente-cinq jours pour nous rendre à

Ochsenfurt, sur la rive gauche du Mein, grand-duché de Wurtzbourg, après avoir éprouvé toutes sortes de variétés dans nos logements, étant tantôt bien et tantôt mal, mais généralement mieux que mal. Le 13 novembre nous logeâmes chez M. le baron de Waldeau, propriétaire d'une verrerie isolée dans les bois, qui dut à sa position de ne pas voir un soldat français ou allemand depuis les premières hostilités. Nous y fûmes parfaitement bien reçus et y trouvâmes bonne et nombreuse compagnie. Nos hôtes étaient fort aimables, et nous nous quittâmes le lendemain les meilleurs amis du monde. En revanche, nous fûmes logés chez M. le général prussien de Steinkeller, près de Friedeberg, qui nous fit assez froide mine, au point que je regrettai de ne pas m'être fait servir dans ma chambre. Il n'y avait sur sa table aucun liquide ni verres, comme c'est l'usage dans une partie de la nouvelle Marche. J'en fis demander, ainsi que du vin, dont il ne devait pas manquer dans le château d'un général. Notre hôte fit la grimace et trouva sans doute fort mauvais que je prisse une telle liberté; je ne m'en inquiétai guère. Le lendemain nous quittâmes ce triste castel sans le revoir, ce qui nous satisfit sans doute autant l'un que l'autre.

Nous passâmes à Custrin, où nous fûmes fort mal, puis à Löbus, logés chez un bailli qui nous dédommagea amplement. En quittant Löbus pour nous rendre à Mülrose, nous passâmes si près de Francfort-sur-l'Oder que je ne pus refuser d'y conduire ma femme, qui désirait voir cette ville, célèbre par ses foires. Nous la trouvâmes si triste et si laide que nous n'y restâmes

qu'une heure. Le 22, nous allâmes à Luckau (Saxe), chez M. Beckk, négociant, qui nous reçut fort bien, en reconnaissance sans doute de ce que nous avions remplacé la couronne électorale de son souverain par une couronne royale. Dans toute la Saxe, on nous vit de très bon œil. Le 25, nous traversâmes l'Elbe pour nous rendre à Torgau, et de Torgau à Eulenberg, dans un château où nous fûmes servis par le maître de la maison, ancien valet probablement, car il en avait la tournure et les manières. Nous passâmes à Leipzig et visitâmes Weimar, d'où nous nous rendîmes à Erfurth, célèbre par les conférences qui eurent lieu entre les plus grands potentats de l'Europe. Le 3 décembre, nous fûmes à Arnstadt; ce fut dans ce bourg que, sur la recommandation de mes hôtes, j'attachai à mon service un jeune orphelin de quatorze à quinze ans dont je promis de prendre soin si sa conduite répondait au bien qu'on m'en disait. C'était uniquement une bonne œuvre que je comptais faire, n'ayant aucunement besoin des services de ce jeune garçon. Le 8, nous logeâmes à Schweinfurth, chez un riche négociant qui nous fit servir avec un luxe princier. Le 9, nous étions à Kiesiegen, à l'auberge de l'Ancre, aux frais de la ville, et où notre dîner fut détestable. Le bourgmestre, qui connaissait l'aubergiste, étant venu s'informer de la manière dont nous étions traités, s'indigna de la lésinerie de notre hôte et lui ordonna, pour notre déjeuner du lendemain, un repas splendide auquel il me pria de faire trouver une vingtaine d'officiers pour punir ce fripon, qui était fort largement indemnisé par la ville. Je me donnai ce

plaisir; le déjeuner fut très beau et très gai; il n'y eut que l'aubergiste qui fit grise mine. Nous arrivâmes le 10 à Ochsenfurst, où nous restâmes quinze jours aux frais de la ville; nous étions logés dans une bonne maison bourgeoise. Ce fut dans cette petite ville du duché de Wurtzbourg, baignée par le Mein, que nous ressentîmes les premières rigueurs du froid. Nous la quittâmes le 26 décembre pour nous rendre à Oppenheim, sur la rive gauche du Rhin, en passant par Mayence. Nous allâmes visiter la résidence du prince-primat à Achaffenburg; on nous fit voir en détail son palais qui est fort beau. Nous passâmes aussi par Francfort. Il était curieux de voir, avant le passage du Rhin, les officiers et les soldats faire leur provision de sucre et de tabac; on ne leur fit pas ouvrir leurs sacs, quoique sur ce point les douaniers fussent fort sévères. Je n'osai pas faire mettre du sucre dans ma voiture, qui ne fut pas plus visitée que le sac du soldat (1). Je reçus à Francfort la répartition des cantonnements pour mon régiment, et j'étais casé depuis douze jours à Oppenheim lorsque l'ordre m'arriva de conduire mon régiment à Metz. A un quart de lieue de cette ville, nous trouvâmes le préfet et le maire qui vinrent complimenter le régiment de la part de l'Empereur et nous remettre des couronnes de laurier. Cet ordre devait être exécuté pour tous les régiments qui n'étaient pas rentrés en France depuis la levée du camp de Boulogne. Quelque temps après, la ville de Metz donna un grand dîner aux

(1) On payait alors le sucre 6 francs la livre en France.

généraux et au régiment; le lendemain, je fus instruit qu'un couvert d'argent avait disparu de la place que j'occupais. J'avais été servi par le jeune Allemand que j'avais pris à mon service à Arnstadt; il fut soupçonné d'être l'auteur de cette soustraction, et on découvrit qu'il avait trouvé un recéleur dans un des juifs dont la ville abonde. Je fis administrer une correction paternelle à ce petit drôle, qui passa en outre quinze jours en prison.

Rien d'étranger au service d'une garnison ne se passa à Metz pendant le séjour que nous y fîmes. Je fis venir mes deux fils et je présentai l'aîné à mes généraux, qui lui firent le plus gracieux accueil et lui parlèrent de son père dans les termes les plus aimables et les plus flatteurs; j'avais eu le bonheur d'acquérir l'estime de ces deux honorables chefs, qui saisissaient toutes les occasions de m'en donner des preuves. Je dois dire en retour que j'ai trouvé un grand agrément à servir sous leurs ordres.

On avait fait courir le bruit, à Metz, que notre division était désignée pour aller en Espagne; que ce n'était qu'une halte de repos que nous faisions. J'aurais été bien désolé que ces bruits se changeassent en certitude, car c'était une horrible chose que cette guerre d'Espagne où l'Empereur ne suivait pas son armée. On s'y battait à la manière des sauvages et souvent moins humainement. Tout le pays était hostile et chaque habitant, quel que fût son âge ou son sexe, un ennemi. On disait, d'un autre côté, que ces rumeurs n'avaient qu'un but politique et n'étaient répandues que pour

donner le change au cabinet autrichien qui menaçait déjà la Bavière et la France. Ceci était plus fondé. Nous ne tardâmes guère à recevoir l'ordre de franchir de nouveau le Rhin pour aller nous mesurer encore avec les Autrichiens. Nous quittâmes Metz fin de mars 1809. J'obtins du général de division l'autorisation d'aller déposer ma femme à Nancy et mettre ordre à quelques affaires. Je rejoignis ensuite mon régiment à Saverne pour entrer avec lui à Strasbourg.

Avant de continuer la relation de mes souvenirs, je dois faire remarquer à mes enfants pour lesquels j'ai pris la plume, que j'ai omis et dû omettre une grande quantité de combats que je ne crains pas d'évaluer à deux cents au moins, dans lesquels on peut être atteint par un projectile quelconque comme dans une grande bataille et mourir sans gloire, comme si l'on avait été tué par accident. Combien de fois n'ai-je pas entendu siffler les balles et les boulets à mes oreilles quand j'étais à cheval à la tête du régiment! J'y étais sans cesse le point de mire, car le soldat ennemi attache toujours une grande importance à atteindre un chef. Si j'avais pris note de ces combats, il aurait fallu que j'augmentasse de beaucoup mes écritures pour rapporter des choses n'ayant que peu d'intérêt. Une fois que l'on a atteint l'ennemi qui veut défendre le terrain pied à pied, l'on est tous les jours aux prises; c'est ce qui nous est particulièrement arrivé dans les campagnes de 1807 contre les Prussiens, de 1808 contre la coalition, de 1809 contre l'Autriche et de 1812 contre les Russes. La première, celle de 1806, a été bien moins meurtrière;

nous avons poussé devant nous les Autrichiens comme des troupeaux de moutons, que nous avons pris ensuite par milliers presque sans coup férir. Mais les grandes batailles qui étaient suivies de grands résultats, comme celles d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, d'Eylau, d'Essling, de Wagram, de Smolensk, de Mojaisck, du passage de la Bérésina, de Lutzen, de Bautzen, de Dresde, de Leipzig, Hanau, Montereau, du Mont-Saint-Jean, de Toulouse et de Waterloo, étaient, elles, de vrais combats de géants. Je n'écris ni l'histoire de la Grande Armée, ni ce que chaque corps d'armée a fait particulièrement; mon intention est de donner simplement à mes enfants une idée de ma vie militaire et des travaux du 26e régiment d'infanterie légère, que je n'ai pas quitté un seul instant devant l'ennemi, pendant les quatre ans que je l'ai commandé en temps de guerre. Je n'ai pas besoin d'insister sur la véracité de mon récit; mes états de service pourraient d'ailleurs confirmer ce que j'avance; je ne crains point qu'on y ait recours. Je reprends ma narration.

Je rejoignis mon régiment à Saverne, et nous entrâmes à Strasbourg, où nous ne séjournâmes que quarante-huit heures, et nous continuâmes notre route sur Rastadt et Magstad, qui est proche de Stuttgard, capitale du royaume de Wurtemberg. Je proposai à un chef de bataillon d'aller nous promener jusqu'à cette résidence royale; nous la parcourûmes, et le soir nous allâmes au spectacle où nous vîmes le roi qui nous regarda beaucoup. Il y était sans faste, sans entourage et dans une loge qui ne nous parut pas plus ornée que les autres;

si je n'avais connu sa Majesté, je n'aurais pu la distinguer des autres spectateurs. On attendait à Stuttgard le maréchal Masséna qui était notre général en chef; il avait remplacé M. le maréchal Soult. Le lendemain, en effet, comme le régiment faisait route, il fut rejoint par le maréchal, qui fit arrêter sa voiture pour me prévenir qu'il avait demandé au ministre que son neveu, qui était lieutenant, passât dans mon régiment; qu'il ne me demandait rien pour lui et qu'il l'abandonnait entièrement à ma justice. J'assurai le maréchal que son neveu serait le bienvenu, et que j'aurais l'œil ouvert sur lui. Cette manière d'agir était bien différente de celle de M. le maréchal Soult au camp devant Kœnigsberg.

Nous ne rencontrâmes l'ennemi qu'à la hauteur de Passau (Bavière). Nous remontions l'Inn, petite rivière qui se jette dans le Danube, et tandis que nous étions sur sa rive gauche, nous vîmes des Autrichiens sur le côté opposé dans la petite ville de Scharding. Le général de division me fit mettre en bataille vis-à-vis, pendant que notre artillerie lui envoyait quelques obus pour la faire évacuer. Il avait eu la précaution de faire suivre sa division par une grande barque qu'il avait envoyé prendre à Passau; il m'ordonna d'y placer vingt-cinq voltigeurs et un officier pour aller fouiller Scharding et chasser les troupes qui s'y trouveraient. Cette mission n'était pas sans danger, à cause des embuscades; l'ennemi nous avait montré de l'artillerie et nous avait envoyé des obus et des boulets qui ne nous firent aucun mal. Je m'étais porté de ma personne à

une cinquantaine de pas en avant de la ligne pour observer l'effet de nos projectiles sur la ville; ils mirent le feu au clocher, que je vis s'écrouler, et j'entendis distinctement le bruit des cloches dans leur chute. J'étais dans cette contemplation quand un obus autrichien vint tomber à trois pas de moi; je me jetai ventre à terre pour attendre dans une certaine anxiété son explosion, quand un chasseur de mon régiment, s'élançant sur la mèche qui devait mettre le feu à la poudre, l'arracha en se brûlant la main et me dit : « Relevez-vous, mon colonel, il n'y a plus de danger. » Je ne pouvais rien y voir, parce qu'en me jetant à terre le collet de ma capote m'avait entièrement recouvert la tête. Je laissai mes lunettes sur la place, où je ne songeai guère à aller les chercher. Ce petit événement avait attiré l'attention de tout le régiment qui, une fois le danger passé, s'en égaya et moi de même. J'eus occasion de récompenser plus tard celui qui s'était dévoué pour me sauver; c'était un vieux soldat qui n'en était pas à son premier acte de bravoure. Notre artillerie et la reconnaissance que j'avais envoyée à Scharding déterminèrent la retraite des Autrichiens, que nous ne rencontrâmes plus qu'à vingt lieues plus loin. Mes voltigeurs rejoignirent le régiment sans obstacle et nous continuâmes notre route sur Lintz, grande et belle ville que j'avais déjà vue plusieurs fois. Je m'acheminais sur Ebersberg en bon ordre et d'un bon pas, quand je vis arriver un cavalier de toute la vitesse de son cheval. C'était un aide de camp du maréchal Masséna qui venait m'apporter l'ordre d'accélérer la marche du régiment sur

Ebersberg, où l'ennemi était en force et dont nous étions encore à une demi-lieue. Je lui dis : « Monsieur, je ne puis mener mon infanterie au trot, je marche d'un bon pas et je serai bien aise d'arriver avec tout mon monde. » L'aide de camp repartit. Je m'arrêtai pour voir défiler le régiment ; ce temps d'arrêt que je faisais assez souvent était compris de ma troupe ; j'étais sûr que chacun était à son poste et à sa distance, officiers et chasseurs. Au bout de dix minutes, arriva un second aide de camp avec pareille mission que le premier : « Vous voyez, lui dis-je, que nous ne pouvons aller plus vite ; je ne forcerai pas cette marche, quels que soient vos ordres ; veuillez dire à M. le maréchal que je veux arriver avec tout mon régiment. » En effet, l'ennemi voulait ou résister ou céder ; dans le premier cas, il était urgent de ne pas laisser de lacunes dans l'ensemble ; dans le second cas, je ne doutais pas que l'Empereur ne voulût le suivre partout où il se retirerait. Il était donc important de toute manière d'éviter une débandade.

Nous arrivâmes enfin. Notre premier obstacle fut le passage d'un pont sur la Traun qui avait au moins deux cents toises de longueur. Il avait été construit pour couvrir et passer ce torrent quand il débordait ; ce pont aboutissait à Ebersberg, petite ville qui avait déjà été occupée par la division Claparède, du corps d'armée du maréchal Bessières, laquelle l'avait abandonnée sans avoir fait aucune tentative sur le château, qui renfermait cinq cents grenadiers hongrois. Lorsque le 26e arriva au pont, il fut canonné par une batterie de

douze pièces placée sur une élévation en arrière et à gauche du château, pouvant battre le pont en le prenant en écharpe. Je le fis passer au pas de course par le flanc et les hommes à distance, précaution qui ne m'empêcha pas d'en perdre sept ou huit; une fois à couvert, nous marchâmes à rangs serrés et toujours sur le flanc sans rencontrer ni amis ni ennemis. J'avais l'ordre de me rendre promptement au château et de m'en emparer; je n'en connaissais point les avenues, je n'étais guidé par personne, et je ne pouvais l'apercevoir parce qu'il était caché par des murs fort élevés et des maisons. Nous y aboutîmes par une rue étroite et formant des sinuosités telles que nous n'en étions plus qu'à vingt-cinq pas quand nous le vîmes. Nous fûmes accueillis par une décharge de mousqueterie partie de dessous la voûte d'entrée; mais ici il faut que j'essaye de décrire les lieux où nous nous trouvions. La porte principale de ce château était dans l'enfoncement d'une voûte haute de dix-huit à vingt pieds, large de quatorze à quinze sur autant de profondeur. Dans le fond se trouvait une forte porte en bois, à deux battants, au-dessus de laquelle il y avait une petite fenêtre garnie d'une grille formant de petits carrés de trois à quatre pouces, et de chaque côté de cette fenêtre étaient des meurtrières d'où l'on tirait sur nous à bout portant, ainsi que des carrés de la fenêtre. La marche de flanc droit que j'avais été obligé de conserver fit qu'il n'y eut que les trois premières compagnies du 1er bataillon qui souffrirent beaucoup. J'ordonnai aux sapeurs d'enfoncer la porte malgré le feu de l'ennemi, tirant sans

cesse. Ce ne fut pas une chose aussi prompte à faire qu'on pourrait le croire, et pendant ce temps les morts s'amoncelaient. Ce fut monté sur des tas de cadavres que je donnai mes ordres. Je fis appeler un officier de voltigeurs que je connaissais comme tireur adroit, je le fis placer près de moi et lui fis passer des fusils tout chargés et armés qu'il rendait à mesure qu'il les déchargeait, et ne faisait autre chose que de tirer dans les meurtrières. Cette manœuvre, à laquelle avaient pris part plusieurs autres officiers et quelques bons tireurs, fut si prompte que le feu du château se ralentit bientôt; pendant ce temps les sapeurs faisaient des brèches à la porte; et d'un autre côté, plusieurs militaires de tous grades, entre autres le chef de bataillon Baudinot et le sous-lieutenant Gérard, s'étaient introduits dans le château par des soupiraux de cave. Ils se répandirent dans l'intérieur; le sous-lieutenant Gérard, en entrant dans une chambre par une porte, vit un grenadier hongrois d'une très grande taille qui entrait dans la même chambre par la porte opposée. Au même moment, les murs furent traversés par un boulet qui étonna les ennemis respectifs, et il y eut un temps d'arrêt; puis le grenadier se rendit. En cet instant, les portes du château furent brisées et donnèrent entrée au régiment, qui fit prisonniers cinq cents Autrichiens. L'officier de voltigeurs que j'avais exposé à une mort presque certaine était le lieutenant Guyot, le même qui avait été commandé pour aller explorer Scharding quelques jours auparavant.

Le château pris et l'ennemi en retraite, je réunis

mon régiment en avant du château sur la route d'Ens. Le général de division, qui me trouva à cheval, me dit que beaucoup de militaires s'étaient portés en avant, ce que le maréchal ne voulait pas; qu'il fallait les arrêter et faire occuper le premier village sans qu'il soit permis de le dépasser. Je me portai vivement sur ce point, qui était à une lieue d'Ebersberg, et je vis des soldats qui n'étaient pas de la division Legrand, ni même de notre corps d'armée. Un officier vint à moi : « Ah! mon colonel, que je suis heureux de vous voir! Dites-moi ce que je dois faire; vous voyez en avant des soldats de ma compagnie qui poursuivent les Autrichiens à coups de fusil, mais je n'ai pas vu un officier d'état-major ni un officier supérieur pour me donner des instructions. — De quel régiment êtes-vous? A quel corps appartenez-vous? — Du corps d'armée du duc d'Istrie et de la division Claparède; c'est nous qui avons pris la ville d'Ebersberg. — C'est fort bien; mais vous aviez oublié le château. — Mon colonel, j'ai fait ce qui m'a été ordonné. — Le maréchal Masséna ne veut pas qu'aucune troupe dépasse ce village, et quoique vous ne soyez pas sous ses ordres, je vous engage à vous conformer à ses intentions jusqu'à ce que vous receviez d'autres ordres de vos supérieurs. Faites battre un rappel pour ramener vos tirailleurs dans ce village et gardez-vous militairement. » Cet officier suivit mon conseil, et je retournai avec célérité vers mon régiment; je trouvai encore mon général de division à la place où je l'avais quitté, et je lui rendis compte de la course que je venais de faire. Il me dit qu'il fallait que

je fisse aussitôt et sans désemparer un rapport sur la prise du château ; et sur ce que je lui objectai que je n'avais ni encre ni papier, il me fit donner par son chef d'état-major ce qui m'était nécessaire ; une caisse de tambour me servit de table. Le rapport fait, je le remis au général Legrand. Ce fait d'armes, qui eut lieu le 3 mai 1809, fut mentionné comme très beau dans le bulletin de la Grande Armée et, par erreur sans doute, fort injustement attribué à la division Claparède, du corps d'armée du duc d'Istrie, quoiqu'il appartienne bien réellement à la division Legrand et au 26e régiment d'infanterie légère, qui *seul* se trouvait à cette action. J'en donnerai au besoin des preuves irrécusables. J'ai lu depuis, dans les *Victoires et conquêtes*, la relation tout à fait mensongère de cette belle affaire ; je réclamai par la voie des journaux, dans le *Courrier français* et le *Constitutionnel*, pour faire rendre au 26e léger une gloire assez chèrement acquise. Ce régiment y perdit en effet cent vingt-neuf hommes et un officier, perte considérable, puisqu'elle ne pesait que sur les trois premières compagnies du 1er bataillon. La compagnie de carabiniers eut à elle seule cinquante-trois hommes tués en moins de dix minutes. Je vis dans ce combat un coup de feu d'un effet effrayant. M. Barrit, capitaine de voltigeurs, reçut une balle dans la poitrine qui lui traversa le corps et qui lui fit une blessure de plus de trois pouces de diamètre présentant cinq pointes, comme la fleur du grenadier lorsqu'elle est épanouie ; il n'était pas à quinze pas du château lorsqu'il la reçut. J'ai appris depuis qu'il y avait

survécu. C'était un très bon et très brave officier à qui j'ai fait donner le grade de chef de bataillon et la croix d'officier de la Légion d'honneur. Il m'écrivit de Lintz où il était, trente jours après cet événement, pour me féliciter d'être encore au nombre des vivants; sa lettre me trouva à Vienne sur un lit de douleur (1).

Le 4 mai, toute la division Legrand était réunie au village où j'avais parlé à l'officier de la division Claparède. Nous fûmes prévenus qu'avant de quitter ce bivouac l'Empereur nous passerait en revue sans que nous en connussions le motif. Nous étions en bataille, mon régiment occupant la droite, quand nous le vîmes venir vers dix heures du matin. Lorsque Sa Majesté eut mis pied à terre, elle me demanda quel était le sapeur qui avait donné le premier coup dans la porte du château; je le nommai. « Faites-le venir. » C'était Hattin, leur caporal. « C'est toi qui as donné le premier coup dans la porte du château ? — Oui, Sire. — Tu es un brave, je te donne la croix. — Faites venir vos chefs de bataillon », me dit l'Empereur. Lorsqu'ils furent là, Sa Majesté me demanda quel était l'officier le plus brave du régiment. Cette question, à laquelle je n'étais pas

(1) La prise du château d'Ebersberg et plusieurs autres faits d'armes relatifs au 26e léger, tels que le combat de Hoff, etc., ont été rapportés d'une manière complètement erronée dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de M. Thiers, et dans divers autres ouvrages relatifs aux guerres de l'Empire. Je cite particulièrement celui de M. Thiers à cause de son importance. Mon père eut à ce sujet une correspondance avec M. Thiers, qui lui promit rectification à une seconde édition, promesse qui n'a pas été tenue. (C. de B...)

préparé, m'interdit un peu. « Eh bien! m'avez-vous entendu? — Oui, Sire; mais j'en connais plusieurs qui..... — Pas de phrases, répondez. » Je lui nommai le lieutenant de voltigeurs Guyot, celui que j'avais placé comme tireur habile à l'entrée de la voûte du château d'Ebersberg et qui y était resté sans trembler, quoiqu'il fût exposé au plus grand péril. L'Empereur regarda les chefs de bataillon et leur dit : « Est-ce votre avis, messieurs? — Oui, Sire. — Faites venir cet officier. » Il arriva fort ému, ne sachant pour quel motif on le faisait appeler. « Vous êtes désigné par vos chefs comme l'officier le plus brave du régiment; je vous nomme *baron* et vous donne quatre mille livres de rente en dotation. » On eût lu à cet officier son arrêt de mort qu'il eût été moins pâle et moins ému. L'Empereur reprit : « Quel est le soldat le plus brave du régiment? » Cette question m'embarrassa encore plus que celle qui m'avait été faite pour l'officier. Un des chefs de bataillon vint à mon secours en me disant : « Colonel, ne pensez-vous pas au carabinier *Bayonnette*? » Je répondis oui, car il ne fallait pas faire attendre la réponse. « Bayonnette! répéta l'Empereur; c'est votre avis, messieurs? — Oui, Sire. — Faites-le venir. » Ce surnom lui plut beaucoup, car il le répéta plusieurs fois avant que ce soldat arrivât. « Tu es le plus brave soldat du régiment, lui dit-il. Je te nomme chevalier de la Légion d'honneur, et je joins à ce titre une dotation de quinze cents francs que tu transmettras à tes enfants. »

Il est impossible de décrire l'effet que produisirent ces deux dernières nominations sur ceux qui en furent

l'objet et sur le régiment tout entier, depuis le colonel jusqu'au simple soldat. Ces deux heureux ont probablement dû leur titre plus à la surprise qu'à leur bravoure comparée à celle d'autres officiers et soldats. Les autres régiments ne furent pas pris au dépourvu comme nous, car les colonels avaient soin d'envoyer un émissaire pour savoir d'avance comment les choses se passaient pour le premier régiment passé en revue par l'Empereur, et s'arranger en conséquence. Je vis non loin de moi, à cette occasion, un adjudant-major du 18e de ligne avec lequel j'étais de brigade, qui était tout yeux et tout oreilles pendant qu'on faisait des barons et des chevaliers dans mon régiment; et son colonel sut bientôt à quoi s'en tenir.

Quel était le but de l'Empereur? Ne devait-il pas penser qu'en faisant des questions de cette nature aussi inopinément et sans permettre une seconde de réflexion, il s'exposait à voir fausser ses intentions? Certes, il est heureux pour moi que je n'aie rien à me reprocher pour le titre que j'ai fait avoir à M. Guyot, qui était sans contredit un brave. Mais si j'avais eu le temps de réfléchir et de me concerter avec mes chefs de bataillon, il eût été possible que je présentasse un autre officier ayant encore des droits mieux acquis. Il en eût été de même pour le carabinier Bayonnette, dont je n'avais jamais entendu parler. Depuis son élévation, ce soldat ne se trouva plus à aucune action avec sa compagnie, disant qu'il n'était pas si bête que d'aller se faire tuer, puisqu'il avait *son pain cuit*. Ceci me fut assuré par plusieurs officiers et soldats du régiment

après les batailles d'Essling et de Wagram. Je fais ces observations sans avoir l'intention de critiquer un aussi grand homme que Napoléon, qui n'a jamais eu de plus grand admirateur que moi, qui suis resté toute ma vie fidèle à sa mémoire. Mais, je le répète, son but a pu être manqué, et je laisse subsister ma remarque.

Après la revue de l'Empereur, nous continuâmes notre route sur Vienne. La division Legrand fit une halte à deux lieues plus loin, dans la plaine de Saint-Ravina, voisine de l'abbaye de ce nom, que j'avais plusieurs fois visitée pendant mon séjour à Ens après la bataille d'Austerlitz. Cette halte était pour laisser le pas aux chasseurs infanterie de la garde impériale, dans laquelle j'avais plusieurs camarades. Il me prit fantaisie d'aller voir défiler ces beaux régiments. Lorsque la tête de colonne arriva à ma hauteur, je vis venir à moi le général de division comte Curial qui me dit, en me tendant la main et faisant allusion à l'affaire d'Ebersberg : « Eh bien ! vous ne voulez donc nous rien laisser faire ? » Je lui répondis qu'il n'avait rien à nous envier, qu'il était réservé à de plus glorieux et périlleux travaux qui, quels qu'ils fussent, n'étaient pour ses braves que des jeux d'enfant.

Le lendemain, la division continua sa marche ; nous traversâmes Ens, où j'aurais bien voulu pouvoir aller visiter le brave curé qui m'avait régalé d'un dîner si bien faisandé ; mais je n'en eus pas le temps. Nous dûmes nous porter sur Amsteten, où un combat très meurtrier venait d'avoir lieu. Après avoir posé mon régiment où il devait bivouaquer, je me réfugiai dans

une des maisons de ce village, que je trouvai si remplie de cadavres autrichiens que mes sapeurs eurent fort à faire pour les transporter au dehors; il en était ainsi de toutes les autres maisons. Il n'y eut pas une amorce brûlée par la division Legrand jusqu'au Danube. Nous arrivâmes devant Vienne le 15 mai et bivouaquâmes à deux portées de fusil de cette ville qui, disait-on, voulait opposer une vive résistance. Mais il n'en fut rien. Le 19, j'eus l'ordre de me porter en face l'île Lobau, rive droite du Danube, près d'une ferme que l'on appelait, je crois, la ferme d'Albern. Je m'y établis de ma personne et fus bien reçu des habitants. Le lendemain matin, j'entendis des pleurs dans la maison; la maîtresse du logis vint précipitamment implorer ma protection contre un de mes palefreniers qui exigeait ce qu'on ne devait ni ne pouvait lui donner et qui avait déjà frappé cette femme et ses enfants. N'ayant près de moi ni épée ni canne, je courus prendre à la cheminée un tison enflammé dont j'aurais infailliblement frappé le drôle s'il ne s'était esquivé. Je donnai l'ordre de l'arrêter et de le conduire à la garde du camp. Il eût été chassé immédiatement de mon service s'il n'était venu implorer son pardon et faire des excuses à mes hôtes.

Je fis mettre des sentinelles à toutes les avenues de la ferme, et au moment même un adjudant de mon régiment vint me prévenir de l'arrivée de l'Empereur. Il était en effet près du fleuve, non loin de ma ferme, avec le général Bertrand et quelques officiers du génie. Il donnait des ordres pour la construction d'un pont de

radeaux sur le bras du Danube touchant la rive droite. Les pontonniers y travaillèrent avec une grande activité; déjà deux autres ponts étaient construits pour atteindre le corps de l'île; je ne parlerai pas des obstacles que l'on éprouva pour la construction de ces ponts et qui furent infinis, je sortirais de mon sujet. Mais, pendant l'établissement du pont de radeaux, l'Empereur et le prince de Neuchâtel vinrent s'asseoir sur un gros tronc d'arbre que l'Empereur s'amusait à tailler avec une petite hachette tout en causant avec le prince. Je me promenais non loin d'eux quand je fus rejoint par l'adjudant-major du 2e bataillon nommé Roussillon, vieille moustache blanche et brave soldat, qui vint me demander l'autorisation de solliciter de l'Empereur la croix d'officier de la Légion d'honneur. Cette proposition m'étonna, tant je trouvais le coup hardi. Je lui dis que je le voulais bien, mais je lui défendis de dire à l'Empereur que je savais pour quel sujet il m'avait demandé l'autorisation de l'approcher, cette manière de solliciter une faveur étant tout à fait inusitée. Cet officier, tout bon et brave qu'il était, n'avait rien fait d'assez saillant pour mériter la croix d'officier; il était du 2e bataillon, qui avait seulement entendu les coups de fusil de la prise du château d'Ebersberg, et qui ne s'était pas battu depuis le 14 juin 1807, lors de l'attaque de la redoute à l'entrée du faubourg de Kœnigsberg. Je m'attendais à ce que l'Empereur lui demanderait sur quoi il appuyait ses prétentions, et le renverrait à attendre que la demande vînt de moi, ou enfin qu'il me ferait appeler, puisqu'il me

voyait assez près de lui; mais il n'en fut rien. La demande fut accordée sans plus ample information, ce que j'attribuai aux préoccupations de l'Empereur, à la veille de la grande scène qui se préparait; peut-être aussi Sa Majesté pensa-t-elle que si le demandeur n'avait pas de titres suffisants au moment même, il en aurait infailliblement vingt-quatre heures plus tard. Les ponts, après avoir été rompus et rétablis successivement, furent passés le 21 mai entre huit et neuf heures du matin par la division Legrand; le 26e léger ouvrait la marche et fut dirigé vers Essling; on nous fit faire halte dans une prairie à un quart de lieue du Danube, en attendant que le corps d'armée du duc de Rivoli fût passé. Pour mettre ce temps à profit, je fis faire la soupe à mon régiment, et le soldat, qui avait l'habitude de la guerre, jugea bien qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour la manger. Je reçus en effet presque immédiatement l'ordre de me porter vers le village d'Aspern, extrême gauche du corps d'armée, assez près du Danube et conséquemment en face de la droite de l'armée ennemie. Je devais m'opposer à ce que l'armée française fût tournée, m'emparer du village et le garder. J'avais eu le temps de mettre mon régiment en bataille en dehors et à l'extrémité de ce village, quand je vis une colonne ennemie qui s'acheminait sur moi et qui passa à portée de fusil devant le front du régiment. Je lui envoyai des feux de deux bataillons qui lui abattirent beaucoup de monde, ce qui ne l'empêcha pas de continuer sa marche sans répondre à l'attaque. Ce fut dans ce moment que je fus atteint par un boulet qui

coupa la cuisse du montoir à mon cheval et à moi la moitié du pied gauche. Je tombai sur place et fus bientôt recueilli par les sapeurs, qui me transportèrent sur leurs mousquetons, suivis par M. Amat, le chirurgien-major, et par M. Prince, chef de musique, qui m'était fort attaché. J'avais remarqué que la colonne autrichienne avait continué sa marche au pas accéléré sans prendre le temps de ramasser ses morts et ses blessés. Je dis à mes porteurs que nous allions infailliblement être faits prisonniers, persuadé qu'une seconde colonne, qui marchait plus directement sur Aspern, allait nous tourner. Mais mes intrépides sapeurs ne voulurent pas m'écouter; ils se jetèrent avec leur fardeau dans de jeunes taillis sur le bord du Danube, me faisant souffrir le martyre, parce que mon pied blessé heurtait sans cesse contre de jeunes arbrisseaux et des rameaux épineux qui me causaient plus de douleur que la blessure même. Ils me consolaient en me disant : « Ce n'est rien, mon colonel; cela vaut encore mieux que d'être prisonnier. Que deviendriez-vous! » Ils avaient raison, mes braves; ils me sauvèrent. Heureusement pour l'armée française, la colonne que nous avions vue proche du pont ne le détruisit pas, ce qu'elle aurait pu faire en un instant en coupant les amarres. Il n'y avait alors que le corps d'armée de Masséna de ce côté du Danube, et un pont qui venait encore d'être rompu arrêtait le passage des autres troupes; c'était donc trente mille hommes seulement en regard de soixante-dix mille Autrichiens soutenus par une artillerie formidable. Si l'empereur Napoléon s'était trouvé dans

une situation semblable, quel beau coup de filet il aurait fait! Pas un Autrichien ne se serait échappé; tout aurait été pris ou jeté dans le Danube. Si l'archiduc Charles s'était douté de la position critique de son adversaire, il en eût profité probablement en lançant toute son armée sur Masséna, qui n'aurait pu résister; l'Empereur lui-même eût couru les plus grands risques. Le général autrichien aurait dû, cependant, s'apercevoir qu'il y avait du ralentissement dans notre attaque et de l'hésitation; il savait que Napoléon n'était pas un tâtonneur, et que ce redoutable antagoniste poussait les choses plus vivement en pareille occurrence; ce n'était pas la première fois qu'il se mesurait avec lui.... Mais j'oublie que je n'écris pas l'histoire de l'armée et que je suis porté sur deux fusils.

Mes sapeurs et mes guides sortirent enfin du taillis pour gagner le pont par la ligne la plus courte. Avant d'y arriver ils aperçurent sur notre droite un bataillon de grenadiers et voltigeurs réunis, commandés par le duc de Reggio (Oudinot); c'était précisément le bataillon de mon régiment qui avait été détaché à ce corps d'armée, et dans lequel mon frère servait comme capitaine de voltigeurs. On nous reconnut pour être du 26e et on jugea à l'escorte du blessé que ce ne pouvait être que le colonel; mon frère accourut, vit ma blessure, m'embrassa les larmes aux yeux, puis s'éloigna pour aller à son tour payer de sa personne. Arrivés au pont, nous trouvâmes d'un côté le duc de Rovigo (Savary) et de l'autre le chirurgien en chef de l'armée, M. Larrey, placés là tous deux pour empêcher de passer

tout blessé qui n'était pas hors de combat. M. Larrey vit ma blessure et me dit : « Eh bien ! mon cher colonel, c'est une jambe de moins ! On ne peut la perdre plus honorablement. » Le général Savary me fit son compliment de condoléance et entra dans l'île de Lobau. L'opinion d'un homme comme M. Larrey devait être reconnue pour infaillible en matière chirurgicale ; cependant, lorsque nous fûmes hors de la portée de la voix, M. Amat, qui n'avait pas voulu contredire son chef en sa présence, me dit : « Ne vous effrayez pas de ce que vient de dire M. Larrey, je vous réponds de vous guérir sans qu'il soit besoin de vous amputer. » J'étais résigné d'avance au sacrifice de ma jambe, mais je fus fort réjoui néanmoins d'entendre mon chirurgien-major, en qui j'avais grande confiance, m'assurer que je pourrais la conserver. Nous fîmes notre entrée dans l'île de Lobau vers six heures du soir. Je fus forcé d'y passer la nuit étendu sur le dos près d'un bon feu parce que, comme je l'ai dit plus haut, un des ponts avait été rompu et était alors en réparation, interceptant le passage de l'armée sans que l'on cessât de se battre. Ce fut le même jour que le duc de Montebello, plus malheureux que moi, eut les deux cuisses coupés par un boulet et ne survécut que peu de temps à ses affreuses blessures. Perte irréparable pour la France et pour l'Empereur, qui reçut le dernier soupir de cet ami si dévoué !

Ce fut sur la paille de mon bivouac que M. Amat procéda à mon premier pansement. Il fut obligé de couper ma botte dans toute sa longueur pour pouvoir m'en débarrasser. Quelle que fût la gravité de ma bles-

sure et les souffrances qu'elle me fit endurer, je n'eus jamais l'idée que je pouvais en mourir; j'attribue surtout à cette tranquillité d'esprit le succès de ma guérison.

Le pont fut rétabli le 22 vers cinq heures du matin; je fus aussitôt porté dans la même ferme d'Albern où j'étais logé avant de passer le Danube. Mes hôtes me reçurent avec des témoignages du plus vif intérêt, et toutes les ressources de la maison furent mises à ma disposition. La maîtresse de la ferme pleurait à côté de mon lit, et ses enfants s'empressaient pour m'offrir tout ce qui m'était nécessaire. On fit préparer un chariot avec de la paille étendue sur laquelle on posa un matelas pour me conduire à Vienne, où il était urgent que j'arrivasse pour y trouver le repos et les ressources dont j'avais besoin. Lorsque mon équipage fut prêt, je partis comblé des vœux et des bénédictions des habitants de la ferme, qui m'avaient vu prendre vivement leurs intérêts deux jours auparavant et qui en avaient gardé beaucoup de reconnaissance. Je voulus renvoyer les sapeurs qui m'avaient porté depuis le champ de bataille, mais ils me prièrent avec tant d'instance de leur laisser le privilège de m'accompagner jusqu'au but, que je cédai; mon escorte se composait de mon chirurgien-major, qui était à cheval à côté de moi; de M. Prince, chef de musique de mon régiment, de mes quatre sapeurs marchant à la hauteur de ma voiture et de quatre domestiques conduisant mes chevaux. Du point de départ jusqu'à Vienne, il y avait deux lieues, et la route était sillonnée de colonnes

des différents corps d'armée qui allaient continuer la bataille commencée la veille. Je fus conséquemment le sujet de bien des conversations où le soldat était bon à entendre, car il avait des quolibets pour tous les genres de blessures, même pour la mort reçue sur le champ de bataille. En entrant à Vienne, dans le faubourg, j'eus à passer devant le logement du duc de Rivoli, notre commandant en chef; des carabiniers de mon régiment faisaient la garde de son quartier général; du plus loin que les sentinelles aperçurent ma voiture et mon escorte, elles furent très intriguées. En passant devant elles, elles me présentèrent les armes et se reposèrent dessus en portant la main sur les yeux. Je fus très touché de ce témoignage d'affection que je n'avais pu voir, mais qui me fut rapporté par mon chirurgien-major et mes sapeurs.

Je fus logé chez M. Arnstein, banquier, sur une petite place connue sous le nom de *Stock im Essen*, n° 1148, au premier étage, où mes pauvres sapeurs me portèrent et où ils vinrent souvent me visiter. Ma chambre donnait sur la cour, afin que je ne fusse pas dérangé par le bruit et le mouvement de la rue. M. Amat fut logé au-dessus de moi. Chacun prit de moi le plus grand soin; on entrait dans ma chambre par une porte vitrée dont on avait fait mettre le rideau en dehors afin de me voir sur mon lit sans m'importuner. J'avais un excellent valet de chambre, Joseph, qui était le plus affectionné, le plus attentif et le plus intelligent des hommes de service. Que de peines a eues ce brave garçon pendant mes campagnes! Il était mon

cuisinier, mon pourvoyeur, raccommodant mes habits, mon linge, mes bottes; arrivions-nous à onze heures ou minuit après une longue et pénible journée de marche, son premier soin était de me préparer à manger sans qu'il songeât à se reposer ou à dormir, lors même que nous devions repartir à trois ou quatre heures du matin. Il était de la Savoie, et la personnification de la fidélité et de la probité; jamais homme ne fut plus prévenant et moins occupé de ses propres besoins. Je l'aimais beaucoup; on me pardonnera de lui avoir consacré ce peu de mots.

Trois ou quatre jours après ma blessure, j'eus la fièvre de suppuration, qui fut extrêmement forte, et pour combler mes maux, j'eus en même temps une douleur de dents inouïe. Ma fièvre devait avoir son cours, mais, avec du courage, je pouvais me débarrasser de l'autre douleur. Après une nuit passée dans une transpiration abondante occasionnée par des maux de différente nature, je fis prier Mme Leidesdorsfer, l'une des filles de mon banquier, de passer chez moi pour m'indiquer un dentiste en réputation; elle me dit que le meilleur était sans contredit celui de la cour impériale. Je le fis chercher, mais il ne vint que quatre heures après l'envoi de l'émissaire. Ce dentiste était Français. Il se mit en devoir d'arracher la dent malade et prit la voisine, et comme il fallut recommencer, il m'enleva avec la dent gâtée une partie de la gencive inférieure, ce qui m'occasionna une douleur qui surpassait de beaucoup celle de mon pied. Il me dit pour consolation : « Bravo! mon colonel, il n'y a qu'un Français qui puisse subir

une pareille opération sans se plaindre. Je fus peu sensible à son compliment. Je lui fis donner un billet de vingt-cinq florins et je ne le revis plus.

Ce fut pendant une de ces cruelles nuits que je reçus un messager du cabinet de l'Empereur qui m'apportait une dépêche du prince de Neuchâtel m'apprenant ma nomination au grade de général de brigade pour être employé en France. J'étais dans le paroxysme d'une fièvre ardente, et il fallait que je donnasse un reçu. Je serais curieux de le voir aujourd'hui. A notre première entrée à Vienne, en 1805, j'avais fait la connaissance d'un noble négociant en gros qui, à mon grand étonnement, me fit l'accueil le plus gracieux et m'offrit un logement chez lui, où je fus on ne peut mieux. Depuis, je ne manquais jamais d'aller le voir quand j'allais à Vienne, ce qui m'arrivait souvent après la bataille d'Austerlitz (1). Je ne voulus pas lui donner mon embarras étant blessé, tant à cause de mon état que par le nombre de personnes que j'entraînais à ma suite; je préférai me confier au hasard, et le sort me servit à souhait. Je fis prévenir ce négociant, qui s'appelait M. Jean Lechleitner, au Tuchlauben, n° 471, de mon arrivée à Vienne et de ma blessure; il vint bien vite me voir. Je lui racontai l'adresse du dentiste de la cour; il me demanda à quelle heure il était venu. Lorsque je lui appris qu'il était à l'œuvre à quatre heures du soir, il me dit qu'il n'était plus étonné du mauvais succès de l'opération, et que si j'avais été instruit de son régime

(1) J'étais à cinq lieues de la capitale, à Loibersdorf, sur la route de la Carinthie.

je me serais bien gardé de l'appeler le soir. L'avis m'arrivait trop tard.

Je fus parfaitement soigné par le docteur Amat, qui ne me perdait pour ainsi dire pas de vue et ordonnait ce qui convenait pour ma nourriture. J'éprouvai deux accidents graves pendant le temps critique de mes premiers pansements. Un jour, cette opération finie, il me dit qu'il me trouvait bien et qu'il allait porter de mes nouvelles au régiment, qui était campé dans l'île de Lobau. Deux heures après son départ, mon valet de chambre s'aperçut, en entrant chez moi, que j'avais répandu beaucoup de sang; il en fut fort inquiet et sortit pour en informer M. Leidesdorsfer et aviser aux moyens de me porter secours. Ils rentrèrent tranquillement dans ma chambre et me demandèrent si j'avais remué au point de déranger mes compresses, que mon pied répandait quelques gouttes de sang. Je répondis que non : je n'avais rien senti et ne pouvais rien voir. Mon valet de chambre courut aux hôpitaux pour chercher un chirurgien français; il alla même chez M. Larrey, qui était bien celui que j'aurais préféré; il n'en trouva aucun; le pauvre garçon était au désespoir et Mme Leidesdorsfer fort inquiète. Enfin cette dame s'aperçut que le sang coulait moins fort, puisqu'il s'arrêtait; cela la tranquillisa. C'était une hémorragie qui aurait pu ne pas m'en laisser une goutte dans les veines et me faire mourir dans le jour. Amat arriva enfin, qui rassura tout le monde; je n'en avais nul besoin, ne connaissant pas ma situation. Il resta quelques jours sans lever l'appareil, opération qu'il redou-

tait beaucoup et qui se fit depuis sans accident. A douze ou quinze jours de là, j'occasionnai de nouvelles inquiétudes : j'entendis qu'on se plaignait dans la maison de la disparition d'un couteau à manche d'argent; mon valet de chambre en était vivement affecté; je soupçonnai aussitôt mon petit jockey, d'après ce qui lui était déjà arrivé à Metz. Cela me donna beaucoup d'humeur; M. Gérard, sous-lieutenant dans mon régiment, se trouvait dans la chambre avec Mme Leidesdorsfer, qui venait me tranquilliser, lorsqu'ils s'aperçurent de ma difficulté de parler. On appela au plus vite le docteur, qui, heureusement, se trouvait chez lui; il vit le danger, fit sortir tout le monde et ordonna qu'on vînt me dire que le couteau était retrouvé. Il défendit l'entrée de ma chambre et me fit administrer des calmants; c'était le tétanos qui se manifestait à mon insu, bien entendu, ce qui fit que je ne m'en affectai point, et qui, pris sur l'heure, laissait encore quelque ressource. Si Amat ne s'était pas trouvé là, je serais mort en douze heures en pleine connaissance. Ma blessure me faisait cruellement souffrir, et, pour le comprendre, il faut que je rapporte dans quelle attitude je me trouvais lorsque je la reçus; je tournais le dos à une pièce de canon autrichienne pour faire face au mouvement d'une colonne ennemie; comme par la position du cavalier j'avais la pointe de pied plus élevée que le talon, le boulet qui m'atteignit coupa la partie gauche de mon étrier du montoir, laboura mon cou-de-pied et m'emporta, avec une partie du métatarse, les trois orteils du milieu en m'enlevant une portion du pouce et du petit doigt,

de sorte qu'il y avait un vide à l'extrémité du pied qui présentait deux cornes, l'une formée par le reste du pouce et l'autre par le reste du petit doigt. Aussi ne saurait-on se faire une idée de la quantité de petits os qui sortirent du métatarse; il en sortit encore un an après que j'eus été frappé, et, trente ans après, la blessure s'étant rouverte donna passage à de nouvelles esquilles. Mes douleurs provenaient surtout d'un os qui dépassait les chairs d'une demi-ligne seulement; M. Amat, sans m'en rien dire, projetait une opération et n'avait mis dans le secret que Mme Leidesdorsfer, qui ne manqua pas de se trouver le lendemain au pansement, où était aussi mon frère et M. Gérard. C'était toujours Joseph qui soutenait ma jambe : il me tournait le dos et me cachait la blessure, ce qui fit que je n'ai jamais vu l'état du mal ni les progrès du bien. Le jour, je m'aperçus au prolongement du pansement, au silence absolu de tous les spectateurs et à l'attention qu'ils accordaient au chirurgien, qu'il se passait quelque chose dont on n'avait pas voulu me parler. M. Amat, sachant que les grandes douleurs que j'éprouvais provenaient de l'os qui dépassait les chairs, avait résolu de l'extraire; la première phalange, dont l'ongle faisait partie, avait été emportée par le boulet; l'os à extraire tenait toute la profondeur de la seconde; voici donc ce qu'il fit : il élargit la plaie, il insinua un bistouri jusqu'au bout de la phalange, tourna son instrument autour de l'os pour détacher les filaments qui le retenaient aux chairs, puis, avec une pince, il tira cet os comme on tire une épée du fourreau et, me le présen-

tant, il me dit : « Voilà la cause de vos douleurs extirpée. Vivat! »

Chacun put alors respirer à son aise et apprécier le talent du praticien. Les spectateurs s'attendaient à ce que la douleur de l'opération me ferait retirer ma jambe, ce qui aurait pu aggraver la blessure, ou que je jetterais un cri, n'ayant pas été prévenu que l'on dût m'enfoncer un bistouri à la profondeur de quinze lignes au moins; mais je ne sourcillai pas; il n'y eut pas grand mérite à cela, je n'avais rien senti, mon pied étant encore stupéfié et dans l'engourdissement. M. Amat l'avait bien prévu, il avait enlevé la cause de mes souffrances. Je dormis assez bien la nuit suivante, et ma blessure, de blafarde et livide qu'elle était, prit une couleur plus rassurante. Mais je n'étais pas plus tôt échappé à un danger qu'un autre se signalait. Après avoir bien fait voyager la pierre infernale sur le métatarse pour en faire disparaître les chairs mortes, de nouvelles chairs se reformaient; à mesure qu'elles croissaient elles arrondissaient mon pied à la manière d'un poing fermé, de telle sorte que si l'on n'y eût remédié à temps j'aurais eu un pied bot qui m'eût été plus incommode et plus désagréable qu'une jambe de bois. Mon habile chirurgien trouva bientôt le remède, qui fut à la vérité bien nuisible à mon repos, mais fut aussi bien efficace. Il m'appliqua une planchette qu'il maintint avec des bandes qui furent serrées progressivement. Les premiers jours j'en éprouvai des tourments incessants, parce qu'il fallait redresser la courbure et tenir constamment la même position nuit et

jour. Il avait fait commander dès le principe un petit berceau sous lequel mon pied était placé pour éviter le contact des couvertures. Voilà les principaux événements arrivés dans les premiers temps de ma blessure. Depuis, ma situation s'améliora; les beaux jours nous étaient acquis.

Dès le commencement de juillet, je témoignai à Mme Leidesdorsfer le désir d'être porté dans une chambre où la vue des passants pût me distraire; elle m'en fit préparer une sur-le-champ donnant sur la place d'où je voyais la cathédrale Saint-Étienne, dont je n'étais pas éloigné. Elle fit placer mon lit près de la fenêtre de manière que, la tête sur l'oreiller, je voyais les piétons, voitures et tout ce qui se passait dehors. Cette place était d'autant plus animée qu'une grande partie des habitants de la ville et des faubourgs devaient la traverser pour gagner le Prater, délicieuse promenade sur le Danube. Je l'avais habitée après la bataille d'Austerlitz, mon régiment y avait bivouaqué pendant deux jours et j'avais pris une de ses charmantes guinguettes pour mon abri. Dans cette chambre, choisie par mon excellente hôtesse, ma guérison fit de grands progrès; j'étais à un régime sévère, mais qui s'élargissait insensiblement; on m'avait envoyé de Schœnbrünn douze bouteilles d'excellent bordeaux dont je ne commençai à goûter que par cuillerées. J'étais aux anges quand mon docteur se relâchait un peu de sa sévérité. J'avais fait faire des gilets de basin à manches pour tenir mes bras hors du lit; j'avais fait acheter une jolie toque en velours violet richement brodée qui m'avait coûté cin-

quante florins (1). Elle était du choix de mon hôtesse. Ce fut vers ce temps que je reçus un nouveau messager de Schœnbrünn qui m'apporta l'avis que Sa Majesté m'accordait une dotation en Hanovre, me considérant comme si j'avais été amputé à la bataille d'Essling. Il y avait de quoi me faire du bon sang et activer ma guérison.

Outre les officiers et soldats de mon régiment qui venaient très souvent me visiter, je le fus aussi par le comte Legrand, mon général de division, par le baron Ledru, mon général de brigade, et nombre d'officiers de différents corps qui m'avaient connu. Les visiteurs qui me faisaient le plus de plaisir étaient ceux du 26e; ils ne me quittaient jamais, officiers ou soldats, sans que je n'éprouvasse les plus vives émotions.

La bataille de Wagram eut lieu six semaines après celle d'Essling (2). Le 26e y souffrit beaucoup; mon pauvre frère, qui m'avait si souvent visité, y fut tué par un boulet (3). Cet événement me fut longtemps caché : ma position exigeait ce ménagement. Je lui donnai beaucoup de regrets. Plus âgé que lui de sept ans, il avait souvent besoin de mon appui; appelé près de moi en 1805, quand j'eus pris le commandement du 26e régiment, il y fut admis comme sergent, grade qu'il apportait d'une compagnie d'artillerie garde-côte dans

(1) Le florin d'Autriche valait 2 fr. 60.

(2) La bataille de Wagram, de même que celle d'Essling, dura deux jours. Elle commença le 5 juillet et continua le 6.

(3) Comme on l'emportait blessé mortellement sur un brancard, il reçut un second boulet qui l'acheva.

laquelle il servait près de Saint-Valery, et il fut tué capitaine de voltigeurs aux grenadiers-voltigeurs réunis sous les ordres du maréchal duc de Reggio et chevalier de la Légion d'honneur. Il était très bon militaire et très brave soldat; je l'aimais beaucoup.

J'ai appris à Vienne que le 26e avait beaucoup souffert à Wagram, qu'il y eut force bras et jambes emportés; je fus assez étonné de voir entrer chez moi, dix-huit ou vingt jours après la bataille, un officier ayant un bras de moins qui était à peu près guéri de son amputation, tandis que je ne pouvais encore sortir de mon lit, quoiqu'il y eût plus de soixante-quinze jours que j'avais été blessé. C'est environ vers ce temps que je me fis faire des crosses et qu'à l'aide d'un tabouret et d'oreillers je pus m'appuyer sur ma fenêtre pour regarder sur la place. La première fois que je m'en avisai, je fus salué par plusieurs voisins et voisines qui me complimentèrent, les uns en allemand, d'autres en français, les plus éloignés en me faisant signe et battant des mains en manière d'applaudissement. Quand je voulus essayer mes crosses, mon docteur exigea que ma jambe fût soutenue par derrière au moyen d'un ruban qu'il me passa au cou; cela me gêna, mais je m'y habituai; je ne songeai plus qu'à mon départ; je brûlais du besoin de revoir ma femme et mes enfants, ma femme surtout, que j'avais soin de tenir au courant de ma santé en lui écrivant moi-même. Je m'étais opposé avec persévérance à ce qu'elle vînt à Vienne, parce que je connaissais les dangers qu'elle aurait pu courir pendant la route, se trouvant sans protec-

teur et escortée seulement d'une femme de chambre.

J'étais très attaché, comme je dois déjà l'avoir dit, à M. Amat, chirurgien-major de mon régiment, et j'en étais payé de retour. Il m'avait dit souvent que, lorsque je quitterais le commandement du 26e, il demanderait sa retraite : il tint parole. Après m'avoir mis en voiture, il m'annonça que je le reverrais bientôt. Je m'occupai de lui dès mon arrivée à Nancy ; j'étais connu du directeur des salines de Dieuze, je savais que l'administration stipendiait un médecin-chirurgien pour les employés des salines ; j'écrivis à M. de Faublanc, et il se trouva qu'à cette époque il n'y avait pas de médecin. Il accepta celui auquel je m'intéressais ; j'en fis part à M. Amat, qui se trouva heureux de joindre à sa retraite et à son traitement de légionnaire 900 francs de fixe et un logement. Je le fus moi-même de l'avoir rapproché de moi. Depuis, il fixa sa résidence à Metz, où il fut tellement employé qu'il amassa une assez belle fortune.

J'avais fixé mon départ du 20 au 24 août ; je fis vendre trois chevaux et ne conservai qu'un attelage de voiture ; j'achetai une calèche, que je fis arranger de manière que je pusse avoir la jambe étendue, et j'arrivai heureusement à Strasbourg, accompagné de mon aide de camp M. Gérard, que j'avais pour ce but fait nommer préalablement lieutenant, et de mon valet de chambre Joseph. J'avais instamment prié ma femme de venir au-devant de moi jusqu'à Strasbourg, ce qu'elle fit. Elle me trouva à l'hôtel de l'Esprit, où je désirais me reposer cinq à six jours. En passant à

Phalsbourg, nous nous arrêtâmes vingt-quatre heures pour visiter une amie de ma femme, Mme Chavanne, femme d'un ancien capitaine du 4e de ligne, et nous arrivâmes à Nancy le 8 ou le 10 septembre 1809.

CHAPITRE V

Mon séjour en France. — Je commande successivement le département de la Marne et des Vosges. — Ma présentation à l'impératrice Marie-Louise. — Préparatifs de la campagne de Russie. — Je suis nommé commandant de la 2e brigade de la division Verdier, du corps Oudinot. — Passage du Niémen. — Campagne de Russie. — Combats de Valkomir, de Jacouboyo, de la Dvissa. — Bataille de Polock. — Je suis nommé gouverneur de Witepsk. — Mes tribulations et mes angoisses pendant ce gouvernement ; l'armée ayant battu en retraite, je suis abandonné et fait prisonnier. — On me dirige sur Saint-Pétersbourg, qui m'est assigné comme résidence.

J'annonçai mon retour au ministre de la guerre, qui m'assigna un commandement dans la 2e division militaire dont le quartier général était à Mézières. J'eus à choisir entre celui de la Meuse ou de la Marne ; le premier était plus militaire, en ce que le général devait résider à Verdun, ville de guerre et de garnison, tandis qu'à Châlons il n'y avait pas de troupes ; mais je ne me soutenais alors qu'à l'aide de mes crosses, j'avais besoin d'être pansé tous les jours et de rester en repos ; je choisis donc avec bien du regret le commandement de la Marne, et j'arrivai à Châlons dans les premiers jours de décembre.

Je n'ai pas tenu de journal de mes actions pendant près de deux ans que j'y restai; j'y menai une existence aussi douce qu'agréable; bien accueilli par la société, au mieux avec M. de Jessaint, préfet, j'y menai une vie de sybarite. J'étais riche alors; je jouissais par mes dotations, ma croix de commandeur et mon traitement, de plus de 25,000 francs, mais j'avais des charges et je tenais à monter ma maison et à vivre honorablement. J'avais trois chevaux, voiture de ville et calèche et quatre domestiques. Je faisais une pension honorable à ma mère (1); j'avais deux fils au lycée de Nancy, auxquels j'avais fait donner beaucoup de maîtres. Persuadés, ma femme et moi, non seulement de la durée de notre bien-être, mais encore de son accroissement, nous étions d'accord pour nous poser convenablement dans le monde, et nous nous montâmes richement. J'avais à ma table tous les généraux et officiers supérieurs ou subalternes qui me faisaient l'honneur de me visiter, et cela arrivait fréquemment, Châlons-sur-Marne étant un lieu de passage. Le mariage de l'Empereur eut lieu en 1810; le pavé de Châlons gémissait sous le poids des innombrables voitures qui traversaient la ville et s'y arrêtaient. M. Brillat-Savarin, conseiller à la Cour de cassation, m'adressa alors une charmante et intéressante exilée, Mme Récamier, sa parente, que Mme Pouget et moi fûmes heureux d'accueillir. Cette dame était exilée à trente lieues de Paris

(1) Elle était d'une générosité telle que sa propre fortune n'y suffisait pas; son fils, qui avait pour elle une vive tendresse, voulut servir ses goûts en aidant sa prodigalité.

par l'ordre de l'Empereur pour avoir été visiter Mme de Staël, son amie, à Coppet.

L'usage des eaux de Plombières pour un bras et une jambe luxés pendant mes campagnes me fut ordonné. Je ne pris qu'une saison, pendant laquelle j'eus l'honneur d'être présenté à S. M. la reine d'Espagne et à Mme la princesse de Ponte-Corvo, sa sœur, dont le mari allait monter sur le trône de Suède. Ces princesses recevaient tous les jours. A mon retour, on organisa à Châlons une comédie de société dans laquelle, tout boiteux que j'étais, je fus pressé de prendre un rôle. Je jouai le marquis de Valsain dans *les Fausses infidélités*, le colonel Germansey dans *les Rivaux d'eux-mêmes*, et le bourru dans *le Bourru bienfaisant*. Nous avions deux acteurs excellents dans M. Pein, le receveur général, et sa femme, une soubrette des plus rusées dans Mme Moët; le reste était passable; au demeurant, nous nous amusâmes beaucoup. Notre salle, qui pouvait contenir quatre à cinq cents personnes, était remplie de toute la société choisie de la ville et des environs. M. le duc de La Rochefoucauld-Liancourt s'y trouvait souvent et venait tout exprès de sa terre; je le voyais rire aux larmes et applaudir à tout rompre. Nos répétitions étaient déjà fort divertissantes; mais ce qui mettait le comble à nos plaisirs, c'est qu'après chaque représentation, où l'on jouait toujours deux pièces, tous les sociétaires devaient souper ensemble, et à ces repas il n'y avait d'admis que les maris ou les femmes des acteurs. Ces soupers étaient si enviés que, si nous eussions voulu admettre des personnes choisies

même dans notre société habituelle, à raison de 50 francs par tête, les amateurs ne nous eussent pas manqué. Mais on fut inexorable; nous voulions avoir notre franc-parler pour nous critiquer nous-mêmes, rire à loisir de nos gaucheries et maladresses, ce qui arrivait sans que personne s'en formalisât. C'était une joyeuse vie, et pouvait-il en être autrement? La France était à l'apogée de sa gloire, il n'y avait pas un Français qui n'en fût heureux. L'hiver de 1810 à 1811 arriva; il se passa en dîners, soirées et bals; il fut bientôt écoulé.

Le roi et la reine de Bavière vinrent en France dans l'été qui suivit. Leurs Majestés s'arrêtèrent à Châlons, à la préfecture, où je me trouvai. Le Roi, auquel le préfet me présenta, me fit l'honneur de m'inviter à dîner. Avant que l'on prévînt que le Roi était servi, nous restâmes au salon, où il n'y avait de personnes assises que la Reine et Mme de Jessaint. J'étais resté debout; mais aussitôt que le Roi sut par le préfet que j'étais impotent, il me dit : « Général, je vous prie de vous asseoir, et la Reine vous l'ordonne. » Au moment même, la reine me montra un fauteuil près de Mme de Jessaint. Le Roi fut très aimable, il fit les frais de la conversation, nous parla du temps où il était au service de France sous le nom du prince Max de Bavière.

Je me décidai cette année à aller à la cour. Je partis pour Paris, accompagné de ma femme, et nous logeâmes, rue Richelieu, hôtel des Colonies. Je me fis inscrire à l'état-major général de la division, chez le ministre de la guerre, à l'hôtel du prince Cambacérès, chez le duc de Frioul, etc., et je reçus bientôt une

foule d'invitations de ces divers personnages. Les officiers généraux de la garde donnèrent un dîner à leurs camarades de l'armée qu'ils réunirent à Frascati ; je n'y fus pas oublié et j'y trouvai grand nombre de connaissances.

L'Empereur donna en ce temps une fête à Trianon pour l'Impératrice. La foule y était grande ; le divertissement consistait en un feu d'artifice tiré dans les jardins, où se trouvaient çà et là différents groupes de jongleurs, de danseurs et de marionnettes. Les dames invitées étaient réunies dans le grand salon ; lorsque l'Empereur se présenta, elles se levèrent et se rangèrent sur deux lignes se faisant face ; les hommes étaient derrière. J'avais devant moi la jolie comtesse Legrand, dont j'avais l'honneur d'être connu. Quand Sa Majesté passa, elle s'arrêta devant la comtesse et lui dit quelques mots aimables, puis m'apercevant elle me dit : « Eh bien ! êtes-vous guéri ? — Sire, peu s'en faut. — C'est bien ; vous êtes trop jeune pour être dans l'intérieur. — Sire, j'attends vos ordres. » L'Impératrice passa ensuite ; elle dit à la comtesse d'un air riant : « Je suis bien aise de vous voir. »

Après cette présentation, on passa dans un autre salon, où il y avait nombre de petites tables auxquelles les dames prirent place ; l'Impératrice avait aussi la sienne, à laquelle deux dames seulement furent admises ; elle était servie par un jeune et joli page. Les hommes cherchaient à se pourvoir près des buffets ; je m'y trouvai en même temps que le maréchal Ney, qui voulut être mon pourvoyeur et mon échanson. Nous

étions de vieilles connaissances; je ne le revis plus depuis. La foule s'écoula vers cinq à six heures du matin; j'avais conduit à cette fête le général baron Candras, mon ami, mon ancien colonel, et je le ramenai chez lui dans ma voiture. Rentré chez moi, je rapportai à ma femme ce que l'Empereur m'avait dit, et nous conclûmes que la paix ne tarderait pas à être rompue.

Nous profitâmes de notre séjour à Paris pour nous faire peindre par le célèbre Robert Lefebvre. Je le rencontrais souvent à la cour avec l'habit à la française et l'épée au côté.

La cour étant retournée aux Tuileries, j'écrivis à Mme la duchesse de Montebello de vouloir bien prendre les ordres de l'Impératrice, à qui je désirais avoir l'honneur d'être présenté; je fus très contrarié de recevoir de cette dame l'avis que l'Impératrice me recevrait à Compiègne; j'étais ainsi forcé de faire vingt lieues pour remplir un devoir dont j'aurais pu me dispenser; mais, étant inscrit sur la liste des présentations, il me devenait impossible de reculer. Ma femme, quoique dans un état de grossesse assez avancée, voulut être du voyage. Pour plus de précaution et éviter les retards, nous nous mîmes en route à minuit dans ma voiture attelée de chevaux de poste. A Senlis, une roue se brisa; il fallut une jante et trois raies. Un charron se mit à l'œuvre à l'instant même, mais quelque célérité qu'il fit, je subis quatre heures de retard; je voyais passer un grand nombre de voitures dans lesquelles, si j'avais été seul, j'aurais certainement sollicité une place, car j'étais au supplice. Enfin les chevaux furent attelés et,

au moyen d'un payement double, nous pûmes arriver à dix heures et demie. Il fallut chercher à se loger sans nul moyen de trouver place dans une auberge quelconque. Nous nous casâmes dans une maison particulière. Je ne pus arriver au château qu'à midi; les premières paroles que j'entendis sur l'escalier furent celles d'un huissier qui me cria : « Êtes-vous monsieur le général Pouget? L'Impératrice vous attend! » Le salon qui précédait celui de réception était rempli de monde; en passant devant le maréchal Lefebvre, il me dit : « Tu es bien en retard; il y a longtemps qu'on t'appelle. » Enfin la porte du salon de l'Impératrice s'ouvrit; j'y arrivai tout haletant, tout tremblant, tout suant. Après ma révérence j'implorai mon pardon et mis mon retard sur le compte d'un accident. L'Impératrice eut la bonté de me rassurer; je lui dis qu'il me tardait d'avoir l'honneur d'être reçu en audience particulière par Sa Majesté, dont je n'avais pas encore eu le bonheur d'approcher, pour l'assurer de mon profond respect et de mon dévouement sans réserve. « Vous n'habitez pas Paris, général? me dit-elle. — Non, madame; mais ce n'est pas à la distance que je pourrais attribuer mon retard à l'accomplissement d'un devoir que je mets au premier rang (1); j'ai été retenu dans mon commandement par une blessure grave dont je me ressens en-

(1) Mon père n'était pas un courtisan, mais il avait la politesse et les manières d'un homme de l'ancien régime. Ma mère, d'un esprit plus indépendant, voulut rester en dehors des relations de cour, quoiqu'elle eût tout ce qu'il fallait pour y paraître avec une grande distinction et une incontestable supériorité. (Note de Mlle Amélie Pouget.)

core. — A quelle campagne avez-vous été blessé? — A la bataille d'Essling, madame. — Vous avez appartenu à une glorieuse armée qui n'a point connu d'obstacles. » Au même moment, je jetai les yeux sur madame la duchesse de Montebello, à qui je venais de rappeler le douloureux souvenir de son mari, tué à cette bataille. La pauvre femme me comprit et leva les yeux au ciel. L'Impératrice me salua et je me retirai. Lorsque je rentrai dans le salon d'attente, on me dit que l'Empereur recevait le serment des fonctionnaires civils et militaires; ce fut une occasion que je n'échappai pas, et je me fis introduire à l'instant. Sa Majesté était assise devant une petite table carrée recouverte d'un tapis vert avec franges et galon d'or. Le prince de Neuchâtel me dit : « Mettez-vous devant l'Empereur », et il lut la formule du serment. Je ne répétai que ces mots : *Je le jure.* L'Empereur fit un signe de tête d'approbation, et je me retirai. J'ajoute aujourd'hui, vingt-huit ans après, que j'ai tenu fidèlement et religieusement mon serment.

Peu de jours après mon retour à Châlons, ayant appris que le commandement du département des Vosges était vacant, je le demandai et l'obtins. Plusieurs motifs me faisaient désirer ce changement; depuis quelque temps j'avais acheté une maison (1) à Nancy, et je désirais me rapprocher de mes fils qui étaient au lycée de cette ville. Lorsque mon change-

(1) Cette maison était un hôtel magnifique qui devint ensuite, par le malheur des temps, une des causes principales de la décadence de la fortune de la famille.

ment fut connu à Châlons, nos amis s'en inquiétèrent beaucoup, et M. de Jessaint me donna dans cette circonstance un témoignage bien positif de son attachement; il me dit que si ce changement me contrariait, il avait des amis assez puissants pour le faire révoquer. Je le remerciai et lui fis l'aveu que c'était sur ma demande que ce changement s'opérait.

A cette époque il y avait en garnison à Épinal un régiment de dragons portugais commandé par le marquis de Loulé et ayant pour lieutenant-colonel, sous la dénomination d'adjudant général, M. le marquis de Jumilhac, beau-frère de M. le duc de Richelieu. Quoique j'eusse obtenu du général commandant la 4e division de faire ma résidence à Nancy, il était bien entendu que je me rendrais de temps en temps à Épinal et chaque fois que ma présence y serait nécessaire.

Je reçus l'ordre d'aller passer le régiment portugais en revue, et je fis prévenir le colonel. Je partis dans ma voiture, me faisant suivre de mon cheval de selle tout harnaché. A une lieue environ d'Épinal, je vis venir un gros de cavalerie précédé d'un cavalier au galop; c'était un de mes aides de camp qui venait m'avertir que tous les officiers du régiment, chefs en tête, venaient à ma rencontre.

Je montai à cheval sur-le-champ pour les recevoir. J'avais déjà vu le marquis de Loulé et l'avais reçu chez moi à dîner; mais je ne connaissais pas le marquis de Jumilhac. Nous fîmes en ville une entrée d'apparat; les chefs de corps me donnèrent à dîner; rien n'était plus aimable que ces messieurs, particulièrement MM. de

Loulé et Jumilhac, l'un grand seigneur portugais, l'autre grand seigneur français. J'étais certes loin de m'attendre, à cette époque, que ce dernier jouerait un aussi grand rôle en France trois ans après. L'inspection eut lieu le lendemain, et je rendis à ces messieurs un dîner d'où la gaieté ne fut point exclue. M. de Jumilhac s'y fit remarquer par son esprit et son amabilité.

Des bruits de guerre commençaient à circuler sans que la France se doutât du terrain sur lequel le sang devait encore couler. Je reçus à Nancy des lettres de service, datées de Paris du 8 décembre 1811, pour me rendre à Munster, où le général Verdier devait me donner une brigade dans sa division, qui était elle-même sous les ordres du maréchal duc de Reggio. Je pris le temps de faire mes préparatifs ; je pris un autre valet de chambre, le mien ne se souciant plus de me suivre à la guerre. Le pauvre diable fut bien inspiré, car il serait peut-être resté, comme tant d'autres, dans les neiges de la Russie que nous n'eussions jamais dû fouler. J'attendis l'époque des couches de ma femme, qui eurent lieu le 29 décembre, et je fis partir vers la nuit un de mes aides de camp avec un fourgon et trois chevaux ; il devait voyager à petites journées. Je quittai Nancy le 6 février 1812, et je voyageai en poste avec mon second aide de camp. Nous passâmes par Luxembourg, Trèves, Coblentz, Bonn et Cologne. En arrivant à Metz, je fus accueilli par les officiers de mon ancien régiment, le 26e, qui m'offrirent un punch. Je vis avec plaisir et un vif intérêt Luxembourg, où j'avais été employé au blocus, comme chef d'état-major de la division Taponnier, dix-

huit ans auparavant. C'est à ce blocus que je m'amusais à provoquer les Autrichiens et à leur faire tirer sur moi une petite pièce de trois qui était aux avant-postes; je prenais avec moi trois ou quatre chasseurs et un brigadier, et les ennemis ne manquaient jamais de nous saluer quand ils nous apercevaient. Nous marchions en tirailleurs, et le pointeur n'a jamais atteint personne.

Depuis Gravenmacheren, nous longeâmes la rive gauche de la Moselle; ces parages m'étaient bien connus puisque j'avais déjà fait deux campagnes sur Trèves, l'une commandée par Bournonville et la seconde par Moreaux (des Ardennes). Je n'entrai point dans Coblentz et ne m'arrêtai qu'à Cologne, que je ne connaissais pas et où je me reposai cinq jours. J'y trouvai des amis et des connaissances : les généraux Paultre et Chouard, qui commandaient chacun une brigade de cuirassiers; l'adjudant-commandant Mergez et madame; le jeune prince Charles de Beauvau, qui servait dans les carabiniers; ce dernier me fut amené par mon aide de camp Gérard, et il fut assez aimable pour partager mon dîner. Je visitai avec plaisir cette antique ville de Cologne qui occupe une place intéressante dans l'histoire. Je vis là pour la première fois une fabrique de sucre de betteraves qui était en grande activité. Je continuai ma route par la rive droite du Rhin et gagnai Munster en parcourant des chemins affreux. Le général Verdier me donna la 2e brigade; la 1re était commandée par le général Raymond Viviez et la 3e par le général Valentin. J'avais déjà servi sous les ordres du

comte Verdier, en Italie, en qualité de major du 62e de ligne; je l'avais revu à Kœnigsberg après la paix de Tilsitt, et à Paris au dîner que nous donnèrent, en 1811, les officiers généraux de la garde impériale. Il avait avec lui Mme la comtesse Verdier, que j'avais souvent eu l'honneur de voir à Livourne, à Pise et à Paris. Le général me laissa reposer quelques jours à Munster, où je cherchai vainement à acheter des chevaux; ma brigade était à six lieues plus loin, cantonnée sur l'Ems. J'ai souvent eu l'honneur de dîner chez M. le duc de Reggio, à Munster; on ne se gênait pas à table pour chercher à deviner le but du rassemblement des troupes; les plus huppés quittaient avec peine Capoue et ses délices : pourvus de biens et d'honneurs, ils n'aspiraient plus qu'à en jouir en paix; ils disaient aussi, dans leur humeur chagrine, que l'Empereur voulait les faire tuer jusqu'au dernier. On pensait que, d'accord avec la Russie, nous allions traverser les déserts de cet empire immense pour aller attaquer l'Angleterre dans ses possessions de l'Inde; enfin, nous nous mîmes en route les yeux bandés, sans savoir où nous allions.

On reçut l'ordre de marcher sur Hanovre; en passant à Osnabrück, je trouvai à acheter deux beaux chevaux alezans que je ne payai que vingt napoléons chacun. Je vis à Hanovre les généraux Bouvier et Duverger, employés à la surveillance des acquisitions de chevaux pour l'armée. Nous séjournâmes dix à douze jours à Brunswick, dont je visitai le château ducal; je revis dans cette ville, avec un plaisir toujours nouveau, le 26e régiment, dont les braves s'étaient si bien conduits

sous mes ordres; la musique vint me donner une sérénade.

On passa l'Elbe à Magdebourg, dans les premiers jours d'avril; à Zièsar, route de Brandebourg, je fus logé chez le bailli, où je fus fort bien. Il m'arriva pourtant dans ce logis une assez plaisante aventure : le plafond de ma chambre, qui était un papier peint, se détacha de tous points en même temps et nous prit dessous, mon hôte et un chef de bataillon du 37e régiment de ligne. Nous eûmes assez de peine à nous dépêtrer de ce filet qui était enraidi par la colle. Cette chute fut occasionnée, à ce que prétendit notre hôte, par la chaleur du poêle (1).

J'avais fait placer ma calèche et mon fourgon vis-à-vis de mon logement pour qu'ils fussent gardés par ma sentinelle. Sans me prévenir, mon hôte les fit mettre dans une espèce de grange près de sa maison. Le lendemain, mon cocher s'aperçut que ma voiture avait été pillée et ma malle enlevée. Je fis part de ce désastre au bailli, qui resta confondu, et l'en fis responsable quoique je fusse persuadé qu'il n'était pour rien dans ce brigandage. Il fit mettre force gens en campagne pour aller à la découverte; on trouva ma malle dans un champ, tout ouverte, et quelques vêtements jetés à côté çà et là. Comme j'avais toujours dans mon portefeuille la nomenclature des objets renfermés dans chacune de mes malles, j'en donnai le double au bailli avec sommation de me rembourser la valeur des objets

(1) Cette aventure arriva à Prenzlow, et non chez le bailli.

volés; sur son refus, je fis une plainte au comte d'Hardenberg, qui me fit aussitôt parvenir une somme de 1,035 francs, estimation des effets perdus, et 600 francs en napoléons tels qu'ils se trouvaient dans ma malle. Par son message, le ministre me donnait avis que le voleur, qui était un garde-chasse de la couronne et qui s'était décelé en montrant plusieurs napoléons, sachant qu'il était sur le point d'être arrêté, s'était brûlé la cervelle avec un petit fusil qui m'appartenait.

Ma brigade continua sa route sur Stettin en passant par Oranienbourg et Prenzlow. Je vis à Stettin le jeune Burnot, officier de santé; j'y rencontrai aussi quelques officiers des grenadiers de la garde impériale, entre autres le capitaine l'Église, que j'y avais fait entrer pendant mon cantonnement au château royal de Turnau, en Bavière; il me fit le meilleur accueil, ainsi que ses camarades. Ces messieurs me furent très utiles pour m'aider à me procurer tout ce dont j'avais besoin après le vol que j'avais subi. J'allai cantonner à Basentin, petit village près de l'île de Vollin; mon quartier fut établi chez M. le baron de Flemming, grand maréchal de Poméranie, le parfait modèle de l'exactitude. Ce seigneur n'avait pas moins de douze pendules et une horloge dans sa salle à manger. Je restai huit jours chez lui, fort bien traité, ainsi que mes gens et mes chevaux. Mme de Flemming était d'origine française, fille d'un protestant exilé après la révocation de l'édit de Nantes; elle était née en Prusse, mais elle parlait le français dans toute sa pureté et sans aucun accent. Nous dînions régulièrement à midi sonnant; notre

maniaque, qui se levait très matin, se jetait sur son lit à onze heures, mais était toujours en marche pour la table aussitôt qu'il entendait sonner midi. Un jour qu'il s'était laissé aller trop facilement aux douceurs du sommeil, il ne parut point à midi dans la salle où tout le monde était réuni; il était en retard de dix minutes : personne n'avait osé aller l'éveiller. Lorsqu'il parut, ses yeux se jetèrent sur toutes les pendules avec une anxiété dont on devina la cause, puis, ne pouvant se contenir, il laissa éclater son humeur contre son valet de chambre et courut à une canne dont il voulut le frapper; mais on lui barra le passage; nous intervînmes, la baronne et moi; cependant il ne voulut pas se laisser servir par son vieux domestique qu'il voulait chasser; on eut toutes les peines du monde à le calmer. Pour faire diversion à cet orage, Mme de Flemming me proposa une promenade en voiture. Nous montâmes dans un antique carrosse découvert, attelé de quatre superbes chevaux café au lait parfaitement semblables. Une parente de la baronne l'accompagnait et mes aides de camp suivaient à cheval. Nous étions alors sur la fin d'avril et jouissions d'un très beau temps. Quand nous rentrâmes pour prendre le café, notre homme à manies s'était calmé et il parut même plus aimable que de coutume, chose fort rare chez lui. En poursuivant mon itinéraire, j'allai loger dans un château près de Nörenberg; je n'y pus rien obtenir pour vivre; je menaçai les agents du propriétaire d'une exécution militaire s'ils ne pourvoyaient à me donner au moins l'indispensable; je

devais même coucher sur la paille, le tout, en haine des Français. (J'étais en Prusse.) Voyant qu'on ne tenait compte de ma réclamation, j'allai chez un fermier voisin et je me fis remplacer au château par deux cent quatre-vingts hommes et douze officiers. Ce moyen réussit : on fit tuer un bœuf, et le pain et la bière ne manquèrent pas.

A mon passage à Drambourg, je vis avec beaucoup de surprise et de plaisir M. Albert Plehn, de Mœve, que j'avais vu très souvent non seulement chez monsieur son père, mais aussi chez son oncle à Dalwin, pendant l'hiver que j'y passai de 1807 à 1808. Il se trouvait alors chez le baron Darnim, à Richsdorff, village désigné pour recevoir des troupes de ma brigade, et venait me prier de la part du baron d'aller déjeuner le lendemain chez lui. J'y trouvai une table splendide et le meilleur accueil du baron et de sa famille. C'était le premier jour de mai ; le 9, j'étais à Ostrawitz, logé chez le bailli Kriez, ami et parent de M. Plehn de Dalwin, auquel j'achetai quatre chevaux pour mon fourgon ; ce fut avec les harnais une dépense totale de 2,000 francs. Cette acquisition porta à dix le nombre de mes chevaux. Mon séjour se prolongeant, je résolus d'aller à Mœve rendre mes devoirs à M. le maréchal Oudinot et visiter la famille d'Albert Plehn. Je vis là le général Belliard, qui était nommé chef d'état-major du corps de cavalerie qui devait être commandé par le roi de Naples. Il m'offrit de m'acheter pour ce dernier tous mes chevaux à 2,000 francs chacun, payables en or. Cette offre séduisante ne me tenta pas. En retour-

nant à mon cantonnement, mon cocher hanovrien, monté sur un des limoniers, conduisait ses quatre chevaux en grandes guides avec beaucoup d'adresse. J'avais avec moi Mme Kriez, mon hôtesse, qui avait été charmée de l'occasion d'aller voir Mme Plehn qu'elle connaissait. Nous levâmes nos cantonnements le 3 juin, et, ce même jour, nous traversâmes la Vistule à Marienwerder. Le 5, je fus logé à Prens-Marck chez le bailli; dans ces parages, que j'avais parcourus en tous sens en 1808, je respirais un air qui me convenait; je n'étais qu'à trois lieues de Sassen, résidence de Mme la comtesse de Dhona, à laquelle j'envoyai un courrier pour lui dire combien je serais heureux de la revoir ainsi que sa famille. Elle me fit prier instamment d'aller dîner chez elle le dimanche suivant. Je montai à cheval et, suivi d'un aide de camp et d'un domestique, je me rendis à l'invitation de la comtesse. Le chemin que nous suivions longeait le fond du jardin du château, sur lequel il y avait une issue, où nous trouvâmes cette respectable dame accompagnée de sa famille, de ses domestiques et d'une partie des habitants de Sassen. Nous mîmes pied à terre quelques instants avant d'arriver près de ces dames, qui me reçurent comme si j'avais été leur parent le plus affectionné. Je ne pouvais passer la nuit au château; nous le quittâmes, comblés de la plus aimable politesse et des vœux de cette intéressante famille, qui espérait encore me revoir au retour d'un voyage dont j'ignorais le but.

Le 9 juin, je reçus l'ordre de lever mes cantonnements et de faire mener à la suite de ma brigade au

moins deux cents pièces de gros bétail. Un tel ordre ne devait sans doute pas être ébruité; mais je n'avais pas fait faire le recensement de ces animaux; je ne savais donc où les prendre, surtout pour faire un enlèvement proportionné à l'aisance de chaque habitant. Je résolus de m'adresser au bailli, qui fut très affecté d'une semblable mesure; je lui dis que j'en étais moi-même très peiné, mais qu'il fallait que l'ordre s'exécutât. Pendant qu'il s'occupait de répartir le contingent de chacun, je fis partir des ordonnances dans toutes les directions pour faire recommander à chaque chef de cantonnement qu'il ne laissât sortir des habitations aucun bœuf ni vache jusqu'au nouvel ordre, qu'il recevrait dans les vingt-quatre heures; j'avais pris cette précaution pour la plus sûre exécution de celui que j'avais reçu. Le bailli me baisa les mains, en me remerciant de la confiance que j'avais eue en lui; il me désigna les maisons où la réquisition pourrait se faire, laissant au malheureux la bête qui faisait tout son avoir. Je l'avais prévenu que, si ses renseignements n'étaient pas exacts, je ferais prendre partout où je le trouverais de quoi compléter le contingent qu'il me fallait. Le bailli fit les choses comme je le désirais, il ne manqua pas une pièce de bétail; puis il me combla, lui et toute sa famille, de bénédictions.

Je fus étrangement surpris de cette exécution en pays *ami;* il est bien entendu que pareil ordre avait été donné à toutes les troupes qui couvraient la Prusse et que nous traînions à la remorque. Elles étaient aussi nombreuses que les armées de Darius! Un ordre du

jour nous apprit que c'était à la Russie que nous allions nous adresser. « Il était temps enfin, disait une procla-« mation de l'Empereur, de faire cesser l'influence « qu'exerçait le cabinet russe sur tous les gouverne-« ments d'Europe. »

Nous savons maintenant où nous allons. Nous nous mîmes en route le 10 juin. Qu'on juge de l'encombrement de l'armée, menant à la suite de chaque régiment deux cents bœufs ou vaches.

Le 18, la division Verdier fut passée en revue par l'Empereur à Gumbinnen, petite ville sur la Prégel, rivière qui traverse Kœnigsberg pour se jeter dans le Friche-Haff, qui a son débouché à Pillau, petit port sur la Baltique. Je désirais faire donner le grade de capitaine à mon aide de camp Gérard; je le demandai une première fois à l'Empereur, qui ne me répondit pas. Je le lui demandai une seconde fois quelques moments après; il n'eut pas encore l'air de m'entendre; enfin je le demandai une troisième; l'Empereur me regarda d'un air étonné, puis il dit : « Oui, accordé. » J'étais près du duc de Frioul, à qui je remis le nom du nouveau promu, avec prière de ne pas l'oublier. La nomination me parvint quelques jours après; elle fit bien des jaloux parmi les aides de camp présents à ma demande et qui se trouvaient servis bien moins chaudement par leurs chefs.

L'armée passa le Niémen le 24 et les jours suivants, près Kowno; elle marcha alors avec beaucoup de mesure. Nous fûmes dirigés sur Vilkomir, d'où j'écrivis à ma femme que nous avions enfin franchi le Rubicon.

Nous fûmes arrêtés un instant devant cette petite ville, où nous trouvâmes l'ennemi, qui nous envoya quelques volées de canon auxquelles le nôtre répondit; c'était le salut fait à notre audace qui précédait des pertes immenses de part et d'autre. L'ennemi se retira sur Dünabourg, petite ville baignée par la Dwina, sur la rive droite de laquelle il avait élevé des retranchements d'une très grande étendue, que l'armée française esquiva en remontant le fleuve jusqu'à Polock. Il ne se passait plus de jours sans combat; la première division donna devant Dünabourg le 14 juillet, puis elle se sépara le 16 de notre corps d'armée pour poursuivre un corps d'armée russe qui cherchait à se joindre au prince Bagration dont il était coupé. Le 30 juillet, la division Legrand atteignit l'armée russe, commandée par le prince de Wittgenstein, qui attaqua son arrière-garde et fut repoussé. Le 31, le général français prit l'offensive devant Polock et chassa les Russes, battant jusqu'au delà de la Drissa en conservant Polock, puis il se replia jusqu'en deçà de la Drissa. Dans cette retraite la division Legrand perdit ses bagages. Le lendemain 1er août, la même division fut attaquée dès le matin par les Russes; le terrain ne permettant pas le déploiement de deux divisions, le général Verdier détacha de la sienne le 11e d'infanterie légère et le 2e de ligne pour renforcer la division Legrand, avec lesquels cette dernière fit promptement repasser la Drissa aux Russes, les mena battant l'espace de trois lieues, leur prit douze pièces d'artillerie et leur fit deux mille prisonniers. Le surplus de la division Verdier la

seconda pendant sa marche; mais nous fûmes tous arrêtés par une force d'artillerie russe bien plus nombreuse et d'un plus fort calibre que la nôtre; alors toute l'armée française se replia sur Polock.

Les Russes recevant journellement de nombreux renforts, les 2e et 3e divisions passèrent la Dwina; la première resta sur la rive droite pour couvrir la ville. Ce fut dans cette circonstance que le 6e corps, composé de Bavarois (1) sous les ordres du capitaine général Gouvion-Saint-Cyr, rejoignit notre corps d'armée pour se porter ensemble en avant. Dans la matinée du premier jour de marche, un soldat bavarois me donna par inadvertance un coup de baïonnette dans la jambe gauche, qui s'enfla en me causant de vives douleurs. Je fus obligé de me retirer à l'instant sur Polock, où je restai jusqu'au 17. Ce jour-là les deux armées restèrent en présence; j'avais repris mon commandement, ne pouvant me résoudre à rester simple spectateur; il y eut pendant toute la journée un combat de tirailleurs appuyés de part et d'autre par les deux armées respectives restées en bataille; les deux artilleries lancèrent une grêle d'obus, et, comme la perte des Français fut assez considérable, on peut conclure que celle des Russes fut double, les artilleurs français étant de toutes les armées européennes les plus renommés pour leur adresse. Le 37e perdit trois cents hommes. Le maréchal Oudinot passa tout ce temps en reconnaissances de l'ennemi et s'en approcha d'assez

(1) L'armée bavaroise était commandée par les généraux Deroy et de Wrède.

près; il en revint blessé et fut obligé de quitter son commandement. Le lendemain 18, les Russes demandèrent une trêve pour enterrer leurs morts et enlever les blessés; elle fut accordée, l'armée française ayant les mêmes devoirs à remplir. Dans cette occasion les officiers russes firent des avances de politesse aux officiers français qui y répondirent; on s'offrit de l'eau-de-vie et on se serra la main en se quittant.

M. le capitaine général Gouvion-Saint-Cyr prit le commandement des deux corps d'armée. J'ai omis de dire que, dans les marches que nous fîmes de Vilkomir à Polock, nous avions éprouvé des chaleurs excessives de vingt-neuf à trente degrés Réaumur; privé de fortifiant pour les hommes et les chevaux, je perdis un monde infini dans ma brigade, composée, comme j'ai déjà pu le dire, du 37e et du 124e de ligne, ce dernier composé exclusivement de Hollandais. J'ai eu bien des occasions de remarquer que les soldats de cette nation étaient de mauvais piétons. Lorsque je rejoignis ce régiment près de Magdebourg, j'en avais passé la revue et son état de situation portait qu'il avait réellement deux mille quatre cents hommes présents, tous très beaux hommes. Les grenadiers et voltigeurs surtout étaient superbes; les marches et la grande chaleur tuèrent et firent laisser en arrière presque tout ce régiment, au point qu'en arrivant à Polock on ne put composer qu'une seule compagnie, grenadiers et voltigeurs, au centre de laquelle était le drapeau; les trois quarts des officiers manquaient aussi; ceux qui avaient pu suivre se mirent à la droite et à la gauche de cette com-

pagnie, qui n'était plus que de cent quarante à cent cinquante hommes. Voilà donc ma brigade réduite à un seul régiment, le 37e, qui avait bien aussi laissé quelques hommes en arrière, mais il en était de même de tous les autres régiments de la division.

Revenons à la journée du 18 août. Le corps d'armée avait conservé sa position, sur laquelle il bivouaqua; le général Gouvion-Saint-Cyr prit aussitôt l'offensive; son artillerie, restée en bataille de la veille, canonna vigoureusement et spontanément le quartier général russe qui se trouvait à portée des pièces de douze; c'était, comme je l'ai dit, le 18, vers quatre heures du soir. Les généraux ennemis, nous l'avons appris depuis, étaient à dîner; leur artillerie tarda quelque temps à nous répondre. Notre général en chef avait fait passer le régiment que je commandais dans la division Legrand, en tête de laquelle il marchait; nous étions en colonne au pas accéléré, sous un feu roulant d'artillerie; nous longions un petit lac qui se trouvait à notre droite et dans lequel nous voyions les effets de la mitraille que vomissait sur nous l'artillerie russe, laquelle, tirant de haut en bas, ne pouvait nous atteindre, favorisés que nous étions par un pli de terrain. Mais il fallut nous montrer des pieds à la tête et marcher sur les pièces; ce fut alors que mon aide de camp Gérard, pensant qu'aucun de nous ne pourrait échapper sous un tel feu, saisit un fanion du 37e et, précédant la division, s'écria : « En avant! En avant! » Il allait et venait au galop, mais toujours en avant de la colonne, se dirigeant sur les batteries, où il arriva le premier, sabrant les artilleurs

à leurs pièces. Il déploya une extrême bravoure dans cette circonstance; c'est un fait qui mérite les plus grands éloges. Nous arrivâmes à temps pour nous emparer de neuf pièces de position avec leurs chevaux, Les Russes s'étaient retirés derrière la ferme où était leur quartier général. Le général Legrand, avec qui j'avais si souvent combattu pendant les campagnes d'Allemagne, s'approcha de moi et me dit : « Ça va bien, Pouget; tournez la ferme par la droite pour vous reporter à gauche, nous les tenons. » Comme je marchais en avant de la colonne tout absorbé par la présence de l'ennemi que je suivais de très près, je ne m'aperçus pas qu'elle s'était arrêtée. Je fus donc fort surpris, en tournant la tête pour donner un ordre, de me voir seul et en même temps chargé de front par plusieurs cuirassiers russes; mais je montais un cheval excellent, et, tournant bride, je regagnai la cour de la ferme, où étaient nos troupes; je fus néanmoins poursuivi de près par un officier russe qui me menaçait de son sabre et me criait en très bon français : « Rendez-vous, général, ou vous êtes mort! » Je ne lui répondis qu'en espadonnant de mon épée et en gardant ma distance. Au moment même il partit un feu de bataillon sur la cavalerie qui me poursuivait et la fit rétrograder. En entrant dans la cour de la ferme je trouvai MM. les généraux Legrand, Valentin, Moreau, Raymond Viviez et Maison; ce dernier, que je connaissais de longue date, me dit : « Vous venez de l'échapper belle! » Au même moment mon pauvre Zéphir, qui venait de me tirer d'affaire, tomba mort; il avait reçu

un coup de fusil dans le flanc gauche dont la balle m'avait touché les tendons fléchisseurs du genou. Cette pauvre bête, frappée d'un coup mortel, put encore, avant d'expirer, me mettre en lieu de sûreté. J'ai souvent réfléchi à cette aventure. Le général Legrand me dit, en me montrant le sang qui coulait de ma blessure : « Vous ne pouvez rester, vous êtes blessé et démonté : « Quand on me releva de dessous mon cheval, je me sentis tellement froissé que je ne pus me tenir ni sur l'une ni sur l'autre jambe; la gauche n'avait pu encore supporter de botte. Je priai Gérard de m'acheter un des chevaux pris à l'artillerie russe; un soldat, qui en avait deux absolument pareils, ne les voulut vendre qu'ensemble, marché auquel je consentis, à condition qu'il m'aiderait à les conduire à Polock, qui n'était qu'à trois quarts de lieue. Je fis donc déseller et débrider mon pauvre Zéphir et je fus conduit à la ville, où l'on me pansa et où je restai sur la paille plus de dix jours. Comme ma guérison pouvait être fort longue, je priai M. le commandant en chef de m'autoriser à aller me faire soigner à Wilna, où M. le maréchal Oudinot s'était déjà rendu pour le même motif. Cette nouvelle blessure et le coup de baïonnette que j'avais reçu quelques jours auparavant me retinrent six semaines, au bout desquelles je pus seulement remonter à cheval.

Je m'étais éloigné bien à regret de la bataille avant d'en connaître le résultat. En me retirant sur Polock je faillis être pris une seconde fois par une charge de cavalerie russe qui avait repoussé notre cavalerie légère

commandée par le général Corbineau; par je ne sais quel malentendu, ce dernier se replia sur notre artillerie de position, qu'il neutralisa, ce qui fit sabrer plusieurs de nos canonniers à leurs pièces. L'ennemi en emmena deux de 12, et, s'il avait eu le temps, il pouvait les prendre toutes. Cette charge, sur les derrières de l'armée française, fut aussi hardie que la retraite de notre cavalerie légère fut mal entendue.

Huit pièces de 12 furent les seuls trophées de cette bataille de Polock, dont les résultats eussent dû être beaucoup plus importants. Nous en sûmes les motifs; le général Legrand les fit connaître au maréchal Oudinot, qui était à Wilna. Il y eut un bulletin de cette affaire qui valut au général Gouvion le bâton de maréchal. Ce bulletin fit mention de ma blessure sans parler de la bravoure de M. Gérard. Le nombre des morts et des blessés fut énorme; parmi les premiers se trouvèrent le général bavarois Deroy; le colonel Casabianca, commandant le 11e de ligne; le colonel Aubry, du 23e (il était de Mirecourt); le colonel Mayot, du 37e; le colonel Wimpfen, du 2e de ligne; le colonel Hardiau, du 12e. Les Bavarois eurent six colonels blessés, au nombre desquels était M. Comeau, né Français. Après cette bataille, les deux armées restèrent au repos pendant six semaines environ.

Je quittai Polock le 24 août; je voyageais dans ma voiture à petites journées; j'avais pris la route la plus directe pour gagner Wilna. Je m'arrêtai au château de M. Sielicki, maréchal polonais, qui me fit grand accueil; il me parut qu'une des brides de mes chevaux lui ferait

plaisir : je la lui donnai. On compte soixante lieues de Polock à Wilna sans rencontrer une ville qui puisse offrir quelque ressource aux malades ou aux blessés; c'est un désert tant par l'absence d'habitants que par le défaut de subsistances. J'avais bivouaqué et vécu de mes provisions pendant une grande partie de la route; nous étions cependant dans la Lithuanie ancienne, province du royaume de Pologne avant son premier partage.

Nous arrivâmes à Wilna le 29; je fus logé chez M. Reitzer, négociant, où j'étais assez bien. Je me hâtai d'informer le prince sérénissime major général de la Grande Armée de ma position et du lieu où j'étais; je le suppliai de m'obtenir de l'Empereur l'autorisation de rentrer en France pour y faire usage des eaux thermales qui m'étaient ordonnées pour le genre de blessures que je venais de recevoir, sous peine de rester pour toujours la jambe repliée en arrière sans pouvoir l'étendre. En attendant la réponse, je prenais des bains et je me faisais conduire en voiture chez M. le maréchal duc de Reggio, à qui je me plaignais de ma triste situation. Je savais qu'un officier, de quelque grade qu'il fût, qui sortait des cadres de l'armée, même par le fait de graves blessures, était tout à fait oublié soit pour l'avancement, soit pour quelque autre récompense mérités par ses services. Le maréchal voulut bien me tranquilliser, d'abord en se donnant pour exemple, puisqu'il était dans le même cas que moi, et en me disant que j'étais déjà porté sur le tableau pour obtenir une dotation de 20,000 francs. Je dis au maréchal

qu'il me donnait une fiche de consolation. « Non, me répondit-il, je suis sûr de ce que je vous dis. » Nous aurions pu ajouter, lui et moi : « Oui, en cas d'un succès complet » ; mais qui en aurait douté? L'armée française n'avait encore éprouvé aucun revers; c'est par des succès continuels que le quartier impérial fut installé le 14 septembre à Moscou; mais à quel prix, grand Dieu! La route de Smolensk à cette capitale était jonchée de cadavres sur un espace de plus de deux cents lieues. N'anticipons pas sur les malheurs; je n'écris pas d'ailleurs l'histoire de cette campagne.

Pendant mon séjour à Wilna, j'allai rendre mes devoirs à M. le général de division comte d'Hoguendorp, gouverneur de la Lithuanie, qui me reçut fort bien, m'offrit ses services et m'invita à dîner pour le lendemain. Je me fis inscrire chez le général Jomini, qui commandait la place, et chez le général Chamberlin, commandant le génie militaire. Les deux généraux vinrent me voir. Le général Jomini me parut fort préoccupé; c'était la première fois que je le voyais; mais j'appris qu'il était mécontent d'être placé sur les derrières, lui jeune, plein de talents et d'ardeur. Deux ou trois jours après, il me dit qu'il partait pour l'armée et qu'il était assez embarrassé du transport de ses effets et de ceux de ses aides de camp. Je lui offris de lui céder mon fourgon tout attelé; il me dit que cela ferait bien son affaire, mais qu'il n'était pas assez en fonds pour me payer. Je lui répondis qu'à cela ne tenait, qu'il pouvait faire enlever le tout et qu'il me payerait quand il pourrait. Il ne m'en donna pas même un reçu;

telle était la confiance que nous avions les uns pour les autres; j'avais déjà prêté trente louis au général Levasseur à la première campagne d'Autriche sans reçu, et le colonel Mayot, du 37e, m'avait vendu un superbe cheval de monture à tous crins cinquante napoléons que je ne lui payai qu'un mois après. Je vendis mon fourgon dans l'hypothèse de ma rentrée en France, pour me débarrasser d'un trop nombreux équipage : j'avais quatre chevaux de monture, quatre pour ma calèche et autant pour mon fourgon.

En réponse à ma demande de rentrer en France, je reçus l'ordre d'aller prendre le gouvernement de la ville et province de Witepsk, en remplacement de M. le général comte Charpentier, appelé à celui de la ville et province de Smolensk; cet ordre était impératif et très pressant; c'est ainsi que l'on procédait, sans s'inquiéter de l'impossibilité. J'ai bien balancé si j'accepterais ou refuserais ce commandement, parce que je savais que Witepsk était baignée par la Dwina, comme Polock, et que je serais à un avant-poste sans pouvoir encore monter à cheval, quoique l'usage des bains eût fort avancé la guérison de ma blessure. Enfin je pris la résolution d'obéir; je pensais que huit jours de marche que j'avais à faire amélioreraient ma santé. Je quittai donc Wilna le 21 septembre; il fallut me soutenir pour gagner ma voiture et pour y monter. Je pris pour me rendre à Witepsk une autre voie que celle que j'avais suivie pour revenir de Polock; la carte sous les yeux, je prenais des renseignements d'un gîte à l'autre. J'aurais bien pu suivre la grande route jusqu'à Orcha, mais

je n'y aurais trouvé de vivres ni pour nous ni pour les chevaux; je pris donc le parti de louvoyer; un jour je me jetais à droite, une autre fois à gauche jusqu'à Malodetchno, où j'arrivai le 24. A Illia, j'allai prendre gîte chez Mme la comtesse Wotodkowicz, épouse du préfet de Minsk, car la Lithuanie avait déjà des préfectures, où je fus à merveille. La comtesse était malade; je lui fis présenter mes respectueux hommages et mes regrets de l'embarras que je lui donnais; elle me fit dire que si je ne partais pas trop matin le lendemain elle me recevrait, quoique alitée. Je ne manquai pas de m'y présenter. La femme de chambre qui m'introduisit resta tout le temps que j'entretins la comtesse, qui était jeune et jolie et patriote exaltée, comme la généralité des Polonaises; elle s'impatientait de ce que l'Empereur ne donnait pas un roi à la Pologne; il m'était difficile de lui répondre sur ce sujet. Le 25 nous allâmes coucher à Plesczenice, chez M. de Tyszkiewicz, dont la femme était très jolie; j'y fus très bien. Le 26, je gagnai Sloboda, chez Mme Jundswicka, où je fus passablement. Le 27, dîner et coucher à Bogdanow, chez Mme veuve Omoliska, qui avait deux grandes belles filles; je crois que c'était la famille la plus exaltée de toute la Pologne; je vois encore la mère se levant à table pour boire à la santé de l'Empereur et au rétablissement du royaume de Pologne, ajoutant qu'elle était prête à donner son sang pour son pays. Une de ses filles me dit : « Oui, monsieur le général, si nous avions la guerre, pour arriver à ce but, ma sœur et moi, nous prendrions les armes sous

des vêtements d'homme. » Le feu qui sortait de ses yeux annonçait sa résolution; elle aurait électrisé les plus indifférents. Je ne doute pas aujourd'hui que ces dames n'aient joué un rôle dans l'insurrection de la Pologne. Le 28, je couchai au château de Smolance, qui n'était habité que par une vieille gouvernante qui put à peine nous donner du pain; heureusement que ce jour nous avions dîné à Huzzu, chez M. Schlisanawski, qui nous fit grande chère, café, vin et punch. Je n'eus pour m'indemniser à mon coucher que la chambre de la châtelaine absente, où était un bon lit. Le 29, je fus à Ostrowno, un des plus mauvais gîtes que j'aie trouvés, dans un château inhabité où nous couchâmes sur la paille, n'ayant pour couvertures que nos manteaux. Le 30, nous arrivâmes à Witepsk, où M. le général Charpentier m'attendait avec une extrême impatience; aussi m'installa-t-il à l'instant même dans mes fonctions, voulant partir dès le lendemain pour Smolensk. Sur mes observations, il sentit pourtant qu'il était impossible que dans une heure ou deux il pût me mettre au courant d'un commandement de cette importance; je n'hésitai pas à lui demander instamment de m'accorder la journée du lendemain, afin de recevoir ses instructions pour des fonctions que je n'avais jamais remplies. Le 2 octobre, il me fallut déjà monter à cheval pour aller reconnaître les environs; j'éprouvai des douleurs telles que je faillis m'évanouir plusieurs fois; il fallut les supporter, puisqu'il était indispensable de connaître les moyens de défense que je prévoyais avoir à mettre en usage.

Witepsk est la plus grande ville de ce qu'on appelle aujourd'hui la Russie blanche. Partagée par la Dwina en parties inégales, la moins considérable, située sur la rive droite, n'est habitée, presque sans exception, que par des Juifs. Ouverte de toutes parts comme un village, cette ville n'a pas même la ressource de quelques jardins entourés de murs ou de haies qui, au besoin, pourraient en favoriser la défense. Il y eût fallu six à sept mille hommes, de la cavalerie et de l'artillerie, pour la garder; c'était un point stratégique infiniment important sur la route de Wilna à Saint-Pétersbourg; comme chef-lieu de gouvernement, toutes les grandes administrations y étaient réunies. Située aux avant-postes de l'armée et à une distance de vingt-quatre lieues de Polock sur la gauche et à trente de Smolensk, c'était de ces deux points éloignés qu'elle pouvait seulement être secourue. Or nous étions à cinq lieues des avant-postes russes, qui occupaient la petite ville de Gorodok, chef-lieu de district, et qui poussaient souvent des partis jusqu'en vue de Witepsk, où nous étions jour et nuit sur le qui-vive.

J'avais trouvé pour toute garnison environ 900 soldats isolés, 300 hommes de différents détachements composés de Hessois et d'hommes de la jeune garde; les 900 isolés se composaient de tous les maraudeurs, traînards et d'hommes sortis des hôpitaux; 16 gendarmes, commandés par un officier, 2 pièces de 4, une section de canonniers et une de pontonniers. Le major Preissac avait été donné pour chef à ces isolés; il était aidé par un officier du 18e de ligne. Les soldats

de la garde avaient un de leurs officiers, et les Hessois étaient commandés par un des leurs. Le commandant de place était l'adjudant-commandant Chavardès, qui avait deux officiers adjoints, que j'utilisai au besoin.

On ne vit jamais rien de pire pour le service que ces isolés; c'était le rebut de toutes les armées, les plus chétifs, les plus sales et les plus mauvais soldats du monde. Vêtus de guenilles et de lambeaux, ils n'avaient pour la plupart jamais vu l'ennemi, parce que depuis le passage du Niémen ils étaient restés en traînards. Il était impossible, sans officiers et sous-officiers, d'obtenir d'eux un service passable. Chaque fois qu'ils montaient la garde, il fallait créer un commandant de poste, un sergent, un caporal, et les prendre sur la mine. Qu'on juge de ce que l'on pouvait attendre de ces chefs de circonstance qui n'auraient, de toute leur vie, obtenu cet honneur dans leurs régiments! Aussi le service allait-il à faire pitié. Point de consignes rendues, de reconnaissances faites, de rondes arrêtées. Les sentinelles s'asseyaient autour du feu avec le chef de poste. Leurs armes étaient en mauvais état, et ils ne prenaient nul souci de ce qui pouvait arriver autour d'eux. Telles étaient les troupes chargées de la défense d'un des points les plus importants de la ligne et qui avait été souvent recommandé au maréchal Oudinot, qui était à Polock, et au maréchal Victor, qui était à Smolensk.

De ces douze cents soldats, trois cents montaient la garde tous les jours, le même nombre était en courses, ou en escortes, ou en exécutions militaires pour faire

rentrer les contributions. Il faut bien dire ici que ces isolés étaient extrêmement malheureux; absents de leurs corps, ils ne touchaient aucune solde, n'avaient part à aucune distribution de vêtements. Ils n'avaient pas un copeck (1 sol) pour se faire raser, blanchir et raccommoder, ni pour boire un verre d'eau-de-vie; on les nourrissait et blanchissait chez leurs hôtes. Il n'était pas au pouvoir du gouverneur de remédier à cette situation; aussi profitai-je d'un ordre laissé à mon prédécesseur pour faire évacuer quatre cents hommes sur Moscou, aussitôt que j'eus appris l'arrivée d'une division du corps d'armée du duc de Bellune, et ne gardai que l'élite de ces soldats; quelle élite, grand Dieu! Enfin, il me fallait quelqu'un.

A peine y avait-il dix jours que j'étais à Witepsk, que déjà l'ennemi faisait des mouvements sur ce point. J'étais assez bien informé de ce qui se passait par des espions donnés par le curé, que je voyais souvent. C'était un Polonais qui priait plus pour les succès de Napoléon que pour ceux des Russes. Je communiquais tous mes renseignements à M. Amédée de Pastoret, intendant de la province, qui était aussi inquiet que moi, d'autant plus que la plus grande partie des membres qui composaient l'administration dont il était le chef avaient abandonné leur poste, connaissant mieux que personne, comme étant du pays, les mouvements de l'ennemi et nos ressources. Parmi ces déserteurs se trouvaient les princes Radzivill et Sapicha. J'ai omis de dire que, de douze districts dont se composait le gouvernement de Witepsk, huit et demi étaient encore

entre les mains de l'empereur de Russie, ce qui démontrera combien il m'eût été difficile d'alimenter les magasins dans le cas où l'armée aurait eu à rétrograder sur la Pologne, comme l'ordre en fut donné sur la fin d'octobre.

Notre position devenait plus critique de jour en jour. Vers ce temps, le prince major général me donna avis que, l'Empereur ayant décidé de reporter son armée sur le terrain de l'ancienne Pologne pour occuper toute la ligne de la Dwina, j'eusse à faire confectionner trente-six fours dans Witepsk et approvisionner cette ville en blé, orge, avoine, foin et paille. J'en fis part à l'intendant et au commissaire ordonnateur des guerres Panichot, qui était de Neufchâteau. Nous mîmes, l'ordonnateur et moi, la plus grande célérité dans l'exécution de ces ordres ; les réquisitions, appuyées de troupes, remplirent bientôt les magasins et les fours furent construits. Sur ces entrefaites, j'appris que des paysans s'étaient insurgés contre leur propriétaire, qui vint solliciter des secours pour les faire rentrer dans le devoir, parce que, disait-il, si cet exemple se propageait, la famine serait bientôt dans le pays. L'officier qui commandait le détachement que j'envoyai fit bonne contenance, se conduisit sagement et tout rentra dans l'ordre. Je crus bien faire en étouffant un feu qui aurait pu s'étendre, premièrement parce que je n'avais pas mission d'insurger le pays, secondement parce que les insurrections devaient nous nuire. Cet acte me valut une haute considération.

Au milieu de toutes mes occupations, je n'oubliais

pas d'envoyer chaque jour un espion sur le terrain occupé par l'ennemi, et j'appris ainsi qu'il lui était arrivé des renforts à Viliki-Luki. J'en fis donner avis au maréchal Gouvion-Saint-Cyr, qui me fit répondre qu'il en était instruit, mais que j'eusse à en prévenir le duc de Bellune à Smolensk, ce que je fis sur-le-champ. Au passage de ces renforts par Gorodok, il s'en détacha deux escadrons de dragons et des Cosaques pour pousser une reconnaissance jusqu'à Witepsk; je n'appris la présence de cette cavalerie qu'au moment où elle entrait dans la partie de la ville qui se trouve sur la rive droite de la Dwina, parce que je ne faisais point faire de vedettes pendant le jour, n'ayant pour toute cavalerie que les seize gendarmes que j'ai mentionnés plus haut. Je partis aussitôt, escorté de cette petite troupe, et appuyé par cinquante hommes d'infanterie je marchai à l'ennemi. Le premier groupe que je rencontrai était en partie entré dans une auberge, tandis que le reste stationnait à cheval. Ceux-ci, apercevant les deux gendarmes qui me précédaient, crièrent aux armes; tous furent promptement en selle et s'éloignèrent au galop, tout en envoyant quelques coups de carabine. Depuis ce jour, je laissai cinq gendarmes en vedettes qui étaient posées avant le lever du soleil et retirées à la nuit close; ce service était fatigant, vu leur petit nombre.

Le maréchal Saint-Cyr me fit savoir que, depuis l'arrivée des renforts russes, le prince Wittgenstein avait pris l'offensive et que je fisse prévenir promptement le duc de Bellune que, s'il ne venait pas à son aide, il

serait forcé d'évacuer Polock. Le messager que j'envoyai et qui, pour ne pas attirer l'attention, allait à pied, était un Polonais si actif qu'il fit en trente heures les trente lieues qui me séparaient de Smolensk. Néanmoins, il arriva trop tard; le 9e corps avait déjà fait sa retraite, dans laquelle l'ennemi perdit huit mille hommes, tandis que les Français ne laissèrent pas sur les chemins un *clou de voiture,* selon l'expression du général Lorencez, en m'apprenant cette belle retraite qui me laissait à découvert sur ma gauche.

La division Daendels, du 9e corps, se porta sur Witepsk; le général de division fit entrer une brigade dans la ville; il en prit la défense et en débarrassa le gouverneur. Je montai à cheval avec lui pour la lui faire connaître ainsi que les environs. Le premier soin du général Daendels fut de s'occuper des approvisionnements; il me dit que, puisqu'il était dans la place, je pouvais détacher quatre cents de mes isolés pour les envoyer dans les districts de Souraj et de Velij lever des grains. Je n'hésitai pas à suivre son conseil; il m'assura qu'il allait envoyer un escadron de dragons saxons du prince Jean pour appuyer au besoin cette infanterie. Je donnai le commandement de ce détachement au major Preissac; cette expédition devait durer huit jours au moins. Le lendemain du départ de ces quatre cents hommes, la division Daendels eut ordre de quitter Witepsk pour se porter vers Sienno, mais le général me laissa le plus faible de ses bataillons pour tenir garnison; c'étaient des soldats de Berg; encore de ce faible bataillon manquait-il la compagnie de grenadiers, qui

était de garde aux équipages de M. le duc de Bellune, de sorte qu'il n'y avait pas quatre cents combattants présents, et quels combattants! Des conscrits qui n'avaient jamais tiré un seul coup de fusil ni vu l'ennemi.

Le 4 novembre, je reçus du duc de Bellune l'ordre d'évacuer la ville et de me porter sur Smolensk, par Rudnia; c'était pour aller au-devant de la Grande Armée, qui avait quitté Moscou. Je commençai par faire évacuer les hôpitaux et partir toutes les administrations; je leur donnai deux cents hommes pour escorte avec ordre de m'attendre à Falkowitz, à vingt verstes de Smolensk, et de continuer leur route si je n'arrivais pas le lendemain. Je différai mon départ de vingt-quatre heures pour couvrir les équipages et fermer la marche. Ces deux cents hommes étaient sous les ordres du capitaine d'état-major Pujet. J'avais envoyé dire au major Preissac de laisser là toutes les réquisitions, en ramenant cependant toutes celles qui étaient rentrées sur Smolensk, où je lui ordonnai de se diriger. A peine toutes ces mesures furent-elles prises et les administrations en route depuis quatre heures, que je reçus du duc de Bellune l'ordre de ne pas quitter la ville et, dans le cas où j'en serais déjà sorti, d'y rentrer, même de vive force, parce qu'il paraissait que l'ennemi n'avait point d'intention sur Witepsk. Je me félicitai donc bien de la précaution que j'avais prise de faire d'abord évacuer la place de tous les embarras qui l'encombraient, sans attendre le moment où j'y serais contraint. Toujours est-il vrai de dire que, si j'étais parti à cinq heures du matin comme j'étais autorisé à le faire, l'ordre de res-

ter ne m'ayant plus retrouvé à la ville, dont j'aurais été à plus d'une journée de marche avant qu'une ordonnance ait pu me rejoindre, j'aurais continué ma route quand même; l'évacuation de Polock m'y autorisait, militairement parlant. Ce ne fut que trois jours après que j'appris l'évacuation de Polock par le maréchal Saint-Cyr; dès lors je prévis le sort qui m'attendait, et je pris mes dernières précautions. J'ordonnai au commandant des pontonniers de préparer les combustibles nécessaires pour brûler le pont; je fis sortir du gymnase plus de quatre-vingt mille piques qui y avaient été déposées par les Russes; je les fis brûler et jeter les fers au plus profond de la Dwina, puis j'attendis les événements.

L'ennemi pouvait avoir fait du chemin depuis le dernier avis que j'avais reçu du général Lorencez; j'étais dans une vive inquiétude, lorsque m'arriva un officier d'état-major, M. Descharmes, commandant de place à Bechenkowitz, qui me remit une seconde lettre du chef d'état-major du maréchal Saint-Cyr pour faire évacuer toutes mes administrations sur Smolensk et protéger leur retraite. En remarquant la date de cette lettre, je reconnus qu'elle avait plusieurs jours de retard, puisque de Bechenkowitz à Witepsk, il n'y avait qu'une journée de marche. J'en fis l'observation à M. Descharmes et lui fis remarquer de quelle importance était son contenu; il me répondit d'un air fort calme qu'il savait de quoi il était question, mais que cela ne lui avait pas paru aussi pressant que je le pensais. Je le réprimandai comme il le méritait et lui ordonnai d'aller s'établir à Ostrowno,

petite ville à quatre lieues de Witepsk, entre cette ville et Bechenkowitz, sur la rive gauche de la Dwina, et lui donnai quatre chasseurs et un brigadier pour surveiller les mouvements de l'ennemi, avec ordre exprès de m'avertir par une ordonnance à cheval de tout ce qu'il verrait et apprendrait. Je l'adressai à une personne de confiance, un Polonais qui était dans nos intérêts et qui pouvait lui être utile. Cet officier fit le récalcitrant, ne se souciant point de la mission que je lui donnais; je le menaçai de le faire conduite au maréchal, pieds et poings liés, de le faire traduire devant un conseil de guerre et punir du crime de désobéissance devant l'ennemi; je lui dis d'y réfléchir pendant que j'allais préparer mes instructions écrites. Quand je le fis rappeler, il reçut mes ordres et partit. Du reste, j'avais deux motifs de douter que l'ennemi fît quelque démonstration sur Ostrowno : premièrement parce que le maréchal m'avait mandé qu'il en doutait lui-même; secondement parce qu'il me paraissait probable qu'il ne ferait qu'une simple reconnaissance sur Ostrowno et que, de là, il suivrait l'armée française sur la route de Sienno, par laquelle elle se retirait. Mais, dans l'incertitude, je ne voulais point abandonner un point aussi important que celui que j'occupais. C'est le 4 novembre que je prenais ces mesures; quel fut mon étonnement lorsque, le 5, vers quatre heures du soir, on m'annonça M. le capitaine Descharmes, qui ne devait quitter son poste que sur mes ordres exprès et qui ne put justifier de son retour subit, sinon qu'il ne croyait plus sa présence nécessaire à Ostrowno, où je le renvoyai sur-le-champ après lui

avoir fait sentir du ton le plus indigné toutes les conséquences de la légèreté de sa conduite. Comment est-il possible que cet homme ait mérité la confiance du major général de la Grande Armée, qui lui avait donné le commandement de Bechenkowitz, dépendant du gouvernement de Witepsk? Au demeurant, c'était un traître qui me perdit et tout ce qu'il y avait de militaire et de patriote dans Witepsk.

Quoique l'armée rétrogradât toujours, je reçus encore du duc de Bellune l'ordre de tenir ferme à Witepsk; il m'annonçait qu'il mettrait à ma disposition quelques escadrons de cavalerie légère; j'en avais grand besoin, sinon pour me défendre, du moins pour m'éclairer, ce que je ne pouvais faire faute de vingt-cinq ou trente cavaliers. Des espions, que j'envoyais en tous sens, m'instruisaient des progrès de l'ennemi, mais j'espérais toujours que les escadrons de cavalerie que l'on m'avait promis arriveraient à temps pour me mettre à même de conserver Witepsk ou pour protéger ma retraite, et rien ne pouvait me déterminer à abandonner mon poste, à moins que des forces bien supérieures ne m'y obligeassent absolument.

J'appris enfin le 6 que le duc de Bellune s'était retiré sur Tscherein, ce qui le mettait à dix-huit lieues plus loin de moi; je vis que je n'avais plus rien à en espérer. Je fis passer la troupe sous les armes pendant la nuit du 6 au 7 novembre. Le 7 au soir, je reçus du général Castex, qui commandait la cavalerie d'arrière-garde du duc de Bellune, une lettre par laquelle il me disait que ses avant-postes étaient entre Sienno et

Ostrowno, qu'il tiendrait tant qu'il pourrait et que si je ne recevais pas d'ordonnance de lui pendant la nuit, ce serait une preuve qu'il se serait retiré. Je communiquai cet avis à MM. de Pastoret, Chavardès, Boisdavid et Rollin, qui ne surent pas lever mes scrupules d'exactitude militaire en me faisant observer que la nuit, sur les bords de la Dwina, durait en novembre jusqu'à sept heures du matin; je résolus de suivre à la lettre les instructions du général Castex.

La nuit se passa assez tranquillement, à cela près que le feu prit dans une maison de bois où il fut mis par la malveillance, soit pour servir de signal aux Russes, soit dans l'espérance que j'y enverrais des troupes pour l'éteindre. Dès avant le jour, l'officier de gendarmerie Rollin me proposa d'aller avec quelques gendarmes faire une reconnaissance du côté d'Ostrowno; je lui dis qu'il n'y avait rien à craindre dans cette direction, puisque j'y avais envoyé du monde pour me prévenir des mouvements de l'ennemi.

Au même moment, la barrière de la tête du pont s'ouvrit pour laisser passer les quinze hommes qui la gardaient et que leur capitaine envoyait occuper la porte de Riga pendant le jour; à peine étaient-ils remplacés par les deux vedettes que celles-ci se virent presque entourées par l'infanterie russe; elles rétrogradèrent promptement pour venir m'avertir; le cheval de l'une d'elles s'abattit et le cavalier fut fait prisonnier; l'autre s'échappa et prévint le grand poste de la tête du pont, qui fit fermer la barrière. L'ennemi, qui guettait tous nos mouvements, attendit l'arrivée des quinze hommes

envoyés à la porte de Riga, les tourna et leur fit mettre bas les armes sans qu'il y eût une amorce de brûlée de part et d'autre. Il y avait cinquante hommes à la tête du pont; leur capitaine avait ordre de faire jeter dans la rivière tous les madriers qui en formaient le plancher du côté de la rive droite, et de tenir ferme en se retirant sur la gauche. Je les fis renforcer par la compagnie de voltigeurs de Berg. Le feu s'engagea avec activité; l'ennemi, embusqué derrière les maisons et autres abris, me tuait beaucoup de monde. Je me rendis sur la place du château, où étaient les deux pièces de 4 qui tiraient quelques coups sur des colonnes qui venaient de la route de Gorodok; mais la proximité des tirailleurs ennemis, qui atteignaient les canonniers à leurs pièces, me fit ordonner la retraite. La rive gauche, sur laquelle elles étaient en position, était escarpée de vingt pieds au-dessus de la rive droite; leurs projectiles ne pouvaient atteindre celle-ci qu'en passant au-dessus des maisons de la rive gauche et en tirant à toute volée; ces pièces devenaient donc inutiles. Je fis prévenir de ma retraite le colonel Chavardès, qui était sur la route de Souvaj, en lui indiquant un point de ralliement en dehors de la ville, sur la route de Smolensk, et je fis donner le même avis à M. Rollin, commandant la gendarmerie. J'étais toujours fort étonné et fort inquiet de ne rien entendre dire de M. Descharmes, qui était à Ostrowno; c'était de ce point que devait venir le danger réel, car jusqu'alors je n'avais été attaqué que de front. Si je n'avais pas cru l'être sur la droite, les cent hommes que j'avais à la défense

du pont faisant bonne contenance, je n'aurais pas désespéré de sauver Witepsk et j'y serais rentré, mon point de ralliement n'étant qu'à quelques minutes de la ville. Mais n'anticipons pas. Ma petite troupe étant réunie sur la place, je donnai encore un coup d'œil du côté du pont et je remarquai que l'ennemi s'amoncelait sur la rive opposée; j'ordonnai aussitôt à l'officier de pontonniers de mettre le feu au pont et au chef de bataillon Boisdavid d'y placer un officier intelligent pour empêcher qu'on ne l'éteignît, tandis que la troupe se retirerait insensiblement pour se réunir à celle commandée par l'adjudant-commandant Chavardès. Le feu brûlait avec activité, mais, soit que la mousqueterie ennemie ne permît pas au détachement que j'y avais placé de se défendre avec succès, parce qu'il recevait le feu d'un plus grand nombre d'hommes plus aguerris, plus hardis et plus instruits, soit que l'officier qui le commandait lui fît faire une retraite trop précipitée, toujours est-il que les Juifs habitant sur la rive droite parvinrent à éteindre le feu, et que l'ennemi, aidé de cette canaille qui ne travaillait avec ardeur que lorsqu'il s'agissait de nuire aux Français, rétablit le pont, qui redevint praticable au bout de quelques heures.

J'opérai ma retraite par Falkowitz et Rudnia, chemin de traverse pour gagner Smolensk. J'étais sorti de la ville en bon ordre, je n'y laissais pas un soldat, et tout se passa de manière qu'il n'y eût pas un motif de plainte de la part des habitants; j'avais défendu que l'on mît le feu à aucun des magasins, ne croyant pas qu'il y eût encore rien de désespéré, et pour

que la Grande Armée, se repliant sur Witepsk, pût encore en profiter.

Le colonel Chavardès formait mon arrière-garde avec tous les postes qu'il avait ralliés ; à une demi-lieue de la ville je fis faire halte et mis ma petite troupe en bataille pour attendre l'arrière-garde et former une masse de tout mon monde. Cette mesure ne fut pas plus tôt prise que j'aperçus de la cavalerie qui se présentait de la route de Souraj et de celle d'Ostrowno, en deçà de la Dwina ; elle eut bientôt affaire au colonel Chavardès, qui se défendit du mieux qu'il put. De ma position je faisais tirer du canon sur les escadrons russes pour encourager et favoriser l'arrière-garde. Après quelques décharges l'officier d'artillerie vint me prier de ménager le feu, parce qu'il manquait de lances. Ce n'était pas l'instant de lui faire des reproches sur ce qu'il m'avait trompé en m'assurant qu'il était pourvu autant que pouvaient l'être ses deux coffrets, n'ayant pas de caissons de suite et ne pouvant être approvisionné qu'au grand parc de l'une ou l'autre armée dont nous avons toujours été éloignés de plus de trente lieues ; la division Daendels n'avait pas même le sien près d'elle, celle-ci n'ayant fait qu'une pointe sur Witepsk pendant que le corps d'armée du duc de Bellune marchait sur Polock. J'avais encore une autre difficulté, car il était dans ma destinée d'avoir sous mes ordres les plus pitoyables troupes du monde dans le moment où j'avais le plus besoin de braves : les soldats du train étaient si mauvais cavaliers qu'ils ne pouvaient faire manœuvrer leurs pièces qu'en mettant

pied à terre; je n'avais jamais rien vu de semblable; il leur fallait dix fois plus de temps qu'à tout autre pour faire le moindre mouvement.

Mon arrière-garde m'ayant rejoint, à l'exception du colonel Chavardès, fait prisonnier avec douze ou quinze hommes, je me remis en route par pelotons en double colonne, mon artillerie au centre; j'avais pour arrière-garde quelques braves de la garde impériale arrivés depuis trois jours. Je fus bientôt poursuivi par cette cavalerie, qui s'était montrée de toutes parts; je détachai des tirailleurs pour la tenir à distance. Ces pauvres soldats de Berg, pas plus que les officiers qui les commandaient, ne savaient ce qu'ils faisaient; c'était leur coup d'essai : ils marchaient en masse au lieu de se disperser et de s'étendre et se mettaient tantôt trop près de ma colonne, tantôt trop loin; je fus obligé d'envoyer un de mes aides de camp pour les diriger et les commander. Je cherchais à gagner du terrain et à prendre de l'avance sur l'infanterie et l'artillerie ennemies, que je m'attendais à voir venir; d'un autre côté je ne pouvais aller très vite parce que la moitié des soldats de ma colonne étaient des convalescents marchant avec peine et que je ne voulais pas abandonner; à chaque instant j'en voyais prendre ou sabrer par l'ennemi. Je fis cependant vingt verstes, ou quatre lieues, toujours en fusillant et toujours serré de plus près et fortement harcelé. Les Russes virent à quelles troupes ils avaient affaire et se montrèrent toujours plus audacieux. J'étais partout, de la tête à la queue, encourageant et tranquillisant tous ces conscrits; je leur répétais que s'ils

m'obéissaient et restaient calmes je répondais de les conduire à Smolensk au milieu de la cavalerie ennemie sans qu'elle osât nous entamer.

M. Boisdavid, commandant ce bataillon de Berg, me répétait souvent que si je parvenais à sauver ma troupe ce serait une belle retraite; je n'en désespérais pas encore : j'avais fait les quatre dernières campagnes comme colonel d'un régiment d'infanterie légère, j'étais si habitué à voir de la cavalerie ennemie, à en être chargé et à la repousser que je m'imaginais y réussir encore. J'ai plus d'une fois vu et éprouvé que ce sont les bonnes troupes qui font la célébrité des généraux.

Les escadrons ennemis nous serraient toujours de plus près; au moment où ma colonne allait entrer dans un jeune taillis fort clair, ils chargèrent de toutes parts ma petite troupe, dont j'avais fait former le carré et d'où il ne partit pas cinquante coups de fusil, encore étaient-ils mal dirigés; elle n'opposa pas même la baïonnette, malgré mes ordres; aussi fut-elle bouleversée sans effort; la plupart se jeta dans le taillis; si de là elle avait encore fusillé la cavalerie, elle pouvait lui faire beaucoup de mal et la disperser, mais elle s'en garda bien. J'étais outré de cette conduite et je résolus de me défendre personnellement. Je passai mon épée entre ma cuisse et ma selle pour prendre mes pistolets et me faire jour à travers la cavalerie. Je tuai d'abord un dragon; un second s'étant présenté le sabre levé, je lâchai mon second coup; je le vis porter la main sur sa poitrine comme un homme qui se sent grièvement blessé; je lançai mon excellent cheval dans la mêlée

pour me faire jour l'épée à la main, mais à l'instant même je me vis entouré par plus de trente dragons et je reçus un coup de sabre sur l'épaule gauche. Je voyais toutes les pointes dirigées sur moi ; un de ces hommes me prit le poignet de la main gauche, me renversa le bras avec une telle force qu'il le luxa à l'épaule ; d'autres me tirèrent par le collet de mon manteau à manches et le déchirèrent. Toute cette troupe était exaspérée de la mort des deux dragons sur lesquels j'avais brûlé mes pistolets. Je voyais ma perte certaine et l'impuissance d'y échapper. C'est alors que je me fis connaître en ouvrant mon manteau et montrant mes galons. Je portais un bonnet garni de martre, un peu moins haut que ceux de nos officiers de chasseurs ; je pouvais n'avoir été considéré par l'ennemi que comme un officier subalterne ; la vue de mon uniforme leur imposa ; je demandai en allemand à voir le commandant de la troupe, il n'y avait pas seulement un officier ; il se présenta un maréchal des logis Livonien d'origine qui parlait allemand ; il me prit sous sa sauvegarde. Le dragon qui m'avait luxé le bras m'arracha une étoile en or de la Légion du petit modèle ; le maréchal des logis me fit lui donner ma bourse, deux montres à savonnettes en or et leur chaîne, mon mouchoir de poche et mon portefeuille, qu'il me rendit, parce qu'il n'y trouva rien qui lui convînt ; puis ils me dirigèrent sur Witepsk, après s'être emparés de la bride de mon cheval (1). A un quart de lieue environ

(1) Ce combat eut lieu le 7 novembre 1812, à vingt verstes, ou quatre lieues de Falkowitz.

de cette ville je vis enfin un officier qui me dit en français qu'il était le commandant de la troupe; je lui répondis que je réclamais les égards que tout ennemi généreux accorde au vaincu. Il me pria de me tranquilliser et me laissa sous la garde du dragon et d'un Cosaque, qui me conduisirent sans me maltraiter, mais qui m'arrêtaient à chaque instant pour me demander mon argent et me tâter tout le corps. Ce Livonien voulut encore me prendre deux bagues en or : l'une était mon alliance, l'autre un don fait par une dame de Witepsk; j'avais sauvé du pillage son château et son village, dont les habitants s'étaient insurgés contre son intendant. Cette bague portait dans l'intérieur la date du jour où je lui rendis ce service. Je le priai instamment de me les laisser, que je lui en payerais la valeur à Witepsk; il me les laissa dans cette espérance. Combien de fois, dans le trajet que je fis du lieu du combat à la ville, ma pensée ne se porta-t-elle pas vers ma femme et mes enfants, ignorant ce que j'allais devenir et si je devais jamais les revoir! Enfin nous arrivâmes. Lorsque nous eûmes passé les avant-postes de l'infanterie, le sergent me rendit les rênes de mon cheval et me conduisit chez le général Harpier, qui commandait la brigade et qui occupait le logement que j'avais quitté à sept heures du matin. Avant d'entrer le sergent me fit ôter ma capote, dont le collet était arraché, et la garda. En traversant la ville je fus salué par un grand nombre d'habitants; mon escorte poussait des hourras qui ne furent répétés que par quelques groupes de Juifs; les anciens Polonais, Russes depuis le pre-

mier partage, n'y répondirent pas. Je fus sensible à ce procédé, auquel je ne devais pas m'attendre, une fois la ville rentrée en possession des Russes. Il est vrai que je n'avais fait aucun mal aux habitants ni permis qu'on leur en fît; j'avais souvent menacé la race juive, parce qu'elle m'avait été signalée comme suspecte, ce que j'avais eu lieu de reconnaître.

Arrivé à la porte du général russe, après avoir mis pied à terre, le sergent s'empara de mon cheval, fort belle bête que j'aimais beaucoup et que j'avais nommée Atalante, à cause de la légèreté de sa course. On me conduisit dans la chambre que je devais occuper; j'y trouvai le général, entouré de beaucoup d'officiers et d'un grand nombre de Juifs. Il me dit quelques mots de consolation. Le général russe *Tschorba,* qui avait habité Witepsk pendant tout le séjour des Français, se trouvait là; je l'avais beaucoup vu et il m'avait souvent fait accueil; il vint m'embrasser et m'engager à me tranquilliser; il m'offrit de me conduire chez lui avec l'agrément du général commandant, qu'il obtint, en se cautionnant pour moi. Le général Tschorba s'aperçut que je n'avais ni croix ni montre : « Est-ce que vous avez été dépouillé? me dit-il. — C'est la première opération d'un soldat vainqueur, répondis-je, on m'a tout pris. » Il sortit aussitôt, fit chercher le sergent de dragons qui m'avait amené et me fit rendre mes deux montres, auxquelles il ne manquait rien. J'ignore si le général les lui avait achetées, mais je vis faire à mon sergent une bien piteuse mine. Je priai M. de Tschorba de me permettre d'en donner une à ce

sous-officier et je gardai celle qui m'avait été donnée par ma femme avant d'aller faire la première campagne d'Autriche. M. de Tschorba voulut aussi me faire rendre ma décoration, mais on ne put retrouver le soldat qui me l'avait arrachée.

Le général commandant, s'étant aperçu que j'étais blessé, dit au général Tschorba que j'avais besoin d'être pansé; celui-ci lui répondit qu'il se chargeait de moi, et il m'offrit son bras pour me conduire chez lui. J'aurais été très consolé d'y trouver madame sa femme, née princesse Loubomirska, dont j'avais l'honneur d'être connu. Quand nous fûmes descendus, le général me proposa de me déposer au plus près; je lui dis que je n'avais aucune volonté à manifester, mais que je craignais d'être une charge pour la personne à laquelle il songeait. « N'ayez pas cette inquiétude, me dit-il, vous connaissez sa bonté. » Je le laissai faire, et il me conduisit chez Mme la comtesse de Séverin, dont le mari, lieutenant général au service de Russie, se trouvait à l'armée ainsi que M. son fils. Cette dame, fort amie de Mme de Tschorba, chez qui je la rencontrais souvent le soir au moment du thé, m'avait invité à aller la voir, ce que j'avais fait souvent; elle m'accueillit comme l'un des siens, remercia beaucoup mon conducteur et versa des larmes sur mon sort, me voyant blessé et fort chagrin. Elle ne put attendre l'arrivée du chirurgien, que le général avait fait chercher; elle fit venir le sien, fit raccommoder mon uniforme coupé et envoya chercher des pantoufles et des vêtements chez M. le colonel baron Nicolew, que j'avais vu sou-

vent et auquel j'avais accordé toutes les sauvegardes dont il avait eu besoin; il accourut lui-même, m'embrassa et mêla ses larmes aux miennes. Deux heures après, le général Harpier me fit prévenir que j'eusse à me tenir prêt à partir pour être conduit au général en chef, comte de Wittgenstein, qui avait son quartier général à Tcharniski, à vingt-cinq lieues de Witepsk. J'étais hors d'état de supporter la voiture, et pourtant je me résignai à exécuter cet ordre. Mais le général Tschorba et Mme de Séverin, s'étant interposés, obtinrent un sursis à mon départ. Je restai donc jusqu'au 14 novembre chez Mme de Séverin, qui eut la bonté de me prodiguer et de me faire donner les soins les plus assidus et les plus délicats; sans mes inquiétudes d'esprit, j'y aurais oublié ma captivité; elle assistait tous les jours à mon pansement.

Pendant ces derniers temps que je passai encore à Witepsk, je reçus la visite des personnes les plus considérables de la ville qui m'apportaient des consolations et des offres de services; toutes m'assuraient de la sympathie des habitants en souvenir de la douceur avec laquelle je les avais traités pendant mon gouvernement. J'avais eu, en effet, la satisfaction de voir rentrer, dans Witepsk, plusieurs propriétaires qui s'étaient retirés dans l'intérieur à l'approche de l'armée française, persuadés de la protection que je leur accorderais.

Dans le temps que je gouvernais cette province, j'étais certes bien loin de prévoir que je dusse y être ramené comme prisonnier de guerre et à avoir jamais

à rendre compte de ma conduite au souverain russe Mais un homme d'honneur n'a qu'une route à suivre. Je ne levai point de contributions dans mon intérêt personnel, je ne fis point de demandes aux magistrats de la ville, si ce n'est pour obtenir l'indispensable pour mon ameublement, devant occuper une maison où il n'y avait pas une chaise. Je vivais à mes dépens, quoique le gouvernement dût me donner un supplément de traitement qui me permît de faire les choses honorablement. Je n'ai jamais reçu ce supplément, ayant fait partir le payeur et sa caisse au moment où je vis que l'ennemi allait attaquer toute la ligne de la Dwina, de Polock à Witepsk. Aucun gouvernement des Bourbons n'accueillit mes réclamations à ce sujet, non plus que celles de mes dépenses d'espionnage, s'élevant à la somme de 1,200 francs environ, qui restèrent aussi à ma charge. Un jour, le maire de Witepsk me fit demander de le recevoir, ainsi que les officiers municipaux, pour me remercier de mes bons procédés et me prier de leur continuer ma bienveillance; ils m'offrirent, au nom de la ville, un panier de vins de France contenant vingt-cinq bouteilles et dix de liqueurs, que je ne crus pas devoir refuser. Ce fut tout le profit que je tirai de ma position de gouverneur, qui fut le temps le plus critique et le plus pénible de toute me carrière militaire.

Deux jours après ma rentrée à Witepsk comme prisonnier, M. le baron de Pahlen, colonel des chevaliers-gardes, prit le commandement de la place; il me fit l'honneur de venir me voir, accompagnant le géné-

ral commandant et plusieurs autres officiers; il m'offrit ses services et prit la peine de venir tous les jours; il m'envoya aussi un chirurgien militaire pour visiter ma blessure; j'ai eu beaucoup à me louer de ce colonel; il s'informa près de Mme de Séverin des choses dont je pouvais avoir besoin, et quand il sut mon dénuement, il fut piqué de ce que les Polonais, dont il était lui-même, m'eussent ainsi abandonné; il m'envoya du linge de toute sorte : c'était un jeudi 12 novembre; ce même jour, il vint me demander si je serais en état de partir en traîneau le 14; je lui répondis affirmativement, mais je le priai de faire en sorte que ce fût la nuit, pour m'éviter de me donner une seconde fois en spectacle à la populace de Witepsk, qui est en Russie ce qu'elle est en tous pays.

Mme de Séverin m'avait souvent répété qu'elle était peinée de me voir sans décoration; elle fit faire des démarches à mon insu pour trouver le dragon qui m'avait pris la mienne. Il se présenta chez elle, la veille de mon départ, avec un Juif; le domestique de confiance de Mme de Séverin entra dans sa chambre, où je me trouvais, et lui dit en russe que ma croix était retrouvée. Elle fit un cri de joie, s'élança dans la chambre voisine et demanda au dragon ce qu'il en voulait; il en voulut 50 roubles; c'était plus qu'elle ne valait, car elle était de petite dimension, mais ma généreuse hôtesse ne songea pas à la marchander et arriva toute triomphante m'en faire présent. Cette croix me fit, je crois, autant de plaisir que le jour où elle me fut envoyée par le grand chancelier. Je baisai

la main qui me la rendait, mais mon excellente hôtesse m'offrit sa joue, que je baisai aussi, mais comme une relique. Mme de Séverin était encore loin d'avoir épuisé sa bienfaisance à mon égard, quoiqu'elle eût fait jusqu'alors pour moi beaucoup plus que je n'avais lieu d'attendre. Elle m'avait souvent vu monté sur ma belle Atalante, qui me portait lorsque je fus sabré; j'en parlais fréquemment et je la regrettais beaucoup. Si, pour échapper aux Russes, j'avais voulu faire usage de sa légèreté, j'aurais pu défier à la course toute leur cavalerie à une longueur de cheval d'avance. Mais je voulais sauver ma petite troupe ou partager son sort. Qu'aurais-je répondu à l'Empereur s'il m'en avait demandé compte? A Dieu ne plaise que je me sois tiré d'affaire sain et sauf en l'abandonnant! J'ai cependant su depuis par un de mes aides de camp, qui avait appris à l'Empereur ma captivité et combien j'avais été peu secondé par ces misérables soldats de Berg, que l'Empereur lui avait répondu : « Eh bien, il devait s'échapper et *les planter là.* » Peut-être qu'ayant fait humainement tout ce qu'il était possible pour exciter leur courage sans y réussir, j'eusse bien fait de les planter là, en effet.

Je reviens à ma généreuse hôtesse. Elle me dit : « Je vais faire chercher partout votre cheval, je l'achèterai à tout prix; je vous donnerai un guide sûr qui vous mènera à Smolensk au-devant de l'armée française, par des détours. J'adoptai cette idée avec transport, mais on ne put découvrir ce qu'était devenue ma pauvre Atalante. J'avais bien une sentinelle à ma porte,

mais qui n'eût point été un obstacle à ma délivrance; je fus obligé d'abandonner ce rêve, avec plus d'un soupir de regret.

Avant de quitter Witepsk, il faut que je fasse connaître à mes enfants quelle fut la cause principale de ma captivité et que je reprenne les choses de plus haut. J'ai dit que l'ennemi s'était emparé de la partie de Witepsk qui se trouve sur la rive droite de la Dwina pendant la nuit du 6 au 7 novembre, sans que j'en eusse été instruit, ni aucun des Polonais qui nous étaient dévoués, ni aucune des autorités civiles, toutes fort intéressées à connaître les mouvements des Russes. Cela paraîtrait extraordinaire si je n'en donnais l'explication. Cette portion de la ville n'est habitée, comme je l'ai déjà dit, que par des Juifs entièrement dévoués aux Russes, quoique Polonais; mais cette vile nation n'est-elle pas toujours du côté du plus fort? Ils n'avaient cessé, depuis le départ de la Grande Armée pour Moscou, de se mettre en intelligence avec le comte de Wittgenstein et d'instruire les chefs d'une manière si précise de ce qui se passait à Witepsk, qu'ils ne pouvaient rien ignorer. Cette canaille que j'avais protégée, ménagée, et qui n'a pu dire que du bien de moi, même après ma captivité, bordait la rive droite du fleuve pour empêcher qui que ce fût de le traverser et de nous instruire des mouvements de l'ennemi, ce qui fit que ni mes espions ni ceux des Polonais ne purent nous revenir.

On a pu remarquer, d'ailleurs, que mon attention s'était portée principalement sur Ostrowno, d'où le

danger était le plus immédiat, et que pour ce motif j'avais persisté à y placer l'officier d'état-major Descharmes avec les seuls cinq chasseurs que j'avais près de moi. Ce capitaine connut très bien les mouvements de l'ennemi, mais au lieu de se retirer immédiatement sur Witepsk, il jugea à propos de s'arrêter dans une ferme, où il coucha en compagnie d'un marin hollandais, tous deux dans la plus grande sécurité et négligeant le plus simple devoir, qui était de me prévenir de l'occupation d'Ostrowno par les Russes. Le lendemain 7, ces officiers, après avoir bien dormi et pris leur café, se disposaient à monter à cheval pour venir me rejoindre lorsqu'ils s'aperçurent que la ferme était cernée par des cavaliers russes auxquels ils n'échappèrent pas. Le capitaine Descharmes fut horriblement maltraité par des coups de sabre et de pique, tout à fait dépouillé de ses vêtements et ramené à Witepsk, où j'étais déjà moi-même. Tels furent les effets de son inqualifiable conduite, qui entraîna malheureusement la mort et la captivité d'un grand nombre de soldats. Si j'avais connu l'occupation d'Ostrowno, j'aurais vu que je n'avais plus rien à attendre du général Castex et j'aurais cédé le terrain à l'instant même, toute résistance étant désormais inutile; mes instructions d'ailleurs m'en faisaient un devoir. Lorsque M. Descharmes fut revenu à Witepsk, où se trouvaient prisonniers comme moi MM. le colonel Chavardès, le chef de bataillon Boisdavid et cinquante autres, il s'écriait à chaque instant : « Ah! c'est bien de ma faute si vous êtes tous ici ainsi que moi! » J'ignorais toutes ces particu-

larités, lorsque, aussitôt son arrivée, il demanda à me voir, ce qu'on lui permit, sous la garde de deux soldats armés. Il était sans chapeau, les cheveux épars et imprégnés de sang ainsi que sa figure; il était vêtu d'une grosse capote de soldat; il me parlait déjà depuis quelques instants sans que je le reconnusse, et s'il ne m'eût pas dit qu'il était l'officier que j'avais envoyé à Ostrowno, il m'eût été impossible de le deviner. Nous étions prisonniers tous deux, blessés tous deux; il me faisait peine et pitié, et je m'abstins de tout reproche. C'est dans ces circonstances qu'il m'escamota un certificat constatant qu'il avait fait son devoir. Je le lui remis en lui disant : « Dieu veuille que vous n'ayez rien à vous reprocher! » Il garda le silence en étanchant le sang qui coulait de ses blessures.

Avant de quitter Witepsk, où le chagrin me dévorait et où je ne dormais qu'accablé par le sommeil, j'eus l'idée de présenter un placet à l'empereur Alexandre pour le prier de me permettre de retourner en France sur ma parole d'honneur; que je me considérerais toujours comme son prisonnier jusqu'à la paix, lui représentant que mes blessures, outre qu'elles m'empêcheraient de servir en ligne, nécessitaient l'usage des eaux thermales. J'écrivis aussi à ma femme et j'adressai ces deux pièces au général comte de Wittgenstein par l'intermédiaire du colonel baron de Pahlen, avec prière au général en chef de les faire parvenir sous adresse, mais non cachetées, à leur destination. J'ai vu depuis qu'il avait fait ce que je désirais. J'avais quelque espérance de réussir auprès de l'empereur Alexan-

dre, et voici pourquoi : on a vu que j'avais reçu Sa Majesté Impériale ainsi que le grand-duc Constantin son frère lorsque ces deux princes se rendaient aux conférences d'Erfurt et on sait la bienveillance qu'ils me témoignèrent. Je ne manquai point dans ma requête de rappeler à l'Empereur ce jour heureux pour moi; l'occasion était belle, je n'avais point de plus haute protection à invoquer, et je fis bien. L'exécution de cette idée me calma; il ne fallait que voir ce prince pour avoir confiance en lui; il ne fallait que l'entendre pour juger de son bon cœur : j'avais joui de ces deux précieux avantages. Je fis part de ma démarche à Mme la comtesse de Séverin, qui l'approuva beaucoup; ce fut pour cette dame un texte pour exalter la bonté de son souverain. Une autre distraction que je me donnai encore avant mon départ fut de me composer un vocabulaire français-polonais-russe que Mmes de Tschorba et Séverin s'empressèrent de remplir; Mme de Séverin se chargea de la langue russe et Mme de Tschorba, qui était Polonaise, de la langue de son pays.

Le 13, veille de mon départ, M. de Pahlen vint me faire ses adieux, m'embrassa en me conseillant de me tranquilliser. « Je sais, dit-il, que vous êtes sans argent, je vous prie de recevoir le peu que renferme ce papier, il pourra vous être utile. » J'acceptai, croyant que c'était simplement quelques recommandations, mais en l'ouvrant devant lui je trouvai que c'était du papier-monnaie en usage en Russie; je voulus le lui rendre, il refusa obstinément. « Eh bien! lui dis-je, acceptez au moins un titre de moi par lequel je me reconnaîtrai

votre débiteur. — C'est impossible, me répondit-il, cet argent ne vient pas de moi; vous laissez des amis à Witespk qui se sont cotisés : ce sont de bons et vrais Polonais; acceptez, acceptez comme de vos frères. » Ce papier-monnaie formait une somme de 450 roubles; j'ai su depuis que M. de Pahlen y avait contribué pour 150 roubles. De tels procédés ne s'oublient jamais, et j'en garderai toute ma vie le souvenir le plus reconnaissant. De son côté M. le général de Tschorba m'avait envoyé du linge neuf, chemises, bas, caleçons, cravates et mouchoirs de poche; il s'était concerté avec Mme de Séverin, qui fit faire à mon insu un pantalon de drap bleu, une redingote ouatée, me fit présent d'une pelisse et d'un grand portemanteau en cuir de Russie. Combien je fus attendri de tels soins! Chaque jour était marqué par de nouvelles preuves de leur bonté; Mme de Tschorba rivalisait avec mon hôtesse d'attentions et de prévenances; elle venait tous les jours me consoler et me répétait souvent que j'avais bien fait d'avoir eu recours à l'Empereur, et de lui en faire connaître le résultat. Il m'arrivait des provisions de toutes sortes : vins de France, liqueurs, remèdes, parce que je m'étais plaint de douleurs d'estomac; Mme de Séverin m'avait fait faire une petite caisse qui renfermait un pâté, du sucre, du café, du thé, une tablette de bouillon, une cafetière, une tasse, un verre, un couvert en argent, un bol en vermeil, etc.; je fus comblé. En repassant dans ma mémoire tous ces actes de générosité, je n'en suis pas moins ému au moment où j'écris que lorsqu'on me forçait de les recevoir. Quand

je pense qu'à sept cents lieues de chez moi, dans un pays où je n'avais d'autre recommandation que ma conduite d'honnête homme, j'ai été l'objet de tant d'attentions touchantes, j'ai tout lieu d'espérer que mon exemple sera suivi par mes fils, et que dans l'occasion ils se souviendront de l'adage : « Fais ce que dois, advienne que pourra. »

Muni de toutes mes provisions, bien garanti du froid, je montai en traîneau avec mon domestique, dans la nuit du 13 au 14; il gelait très fort. L'officier qui me gardait prit place à mes côtés, et nous allâmes coucher le 14 dans un misérable château, sur la rive droite de la Dwina, entre Witepsk et Polock. Les maîtres y habitaient, mais comme ils avaient supporté pendant trois mois la visite des deux armées, ils étaient fort épuisés. Nous fîmes honneur à mes provisions, puis je me couchai sur un matelas et un oreiller que l'on avait mis pour mon usage dans le traîneau. Un bon manchon me couvrait les pieds, et ma pelisse me servait de couverture. Nous repartîmes le 15 à sept heures du matin et nous arrivâmes à Polock à deux heures après midi. Je fus conduit chez le comte de Sievers, colonel du génie qui commandait la place; l'officier qui m'avait accompagné et dont je n'ai eu qu'à me louer lui remit une lettre de M. de Pahlen; après l'avoir lue il me dit : « Le commandant de Witepsk me fait connaître, général, la manière dont vous avez gouverné une de nos malheureuses provinces; je suis heureux d'être un des premiers à vous instruire que l'Empereur n'a pas été insensible à vos bons procédés. » Il me fit ses offres

de service avec beaucoup d'obligeance; je le remerciai et restai dans son cabinet jusqu'à l'heure du dîner. Sur ces entrefaites, vinrent successivement M. le général Mardwinow, qui me remercia d'avoir fait protéger ses propriétés dans le gouvernement de Witepsk, et le prince Repnin, qui arrivait du grand quartier général; M. de Mardwinow me présenta au prince, qui me dit : « Général, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre; le comte de Wittgenstein a reçu votre placet à l'Empereur, et il l'a envoyé à la comtesse sa femme, avec recommandation de le remettre elle-même à Sa Majesté. » Je remerciai le prince et, comme il me disait ces choses en présence du comte Sievers, ce dernier m'engagea à attendre à Polock la décision de l'Empereur, parce que si ma demande était agréée, je serais plus à portée de retourner en France. Je répondis que je n'étais pas en position d'avoir une volonté et que je n'avais rien de mieux à faire qu'à me soumettre. Le colonel me fit donner une chambre à l'abbaye des Jésuites, où il était logé, et me conduisit dîner chez le colonel Nicolew, conseiller d'État, son prédécesseur au commandement de la place, qui m'accueillit de la manière la plus aimable et m'offrit sa table tout le temps que lui ou moi resterions à Polock. Ce même jour on m'introduisit dans la chambre qui m'était destinée et qui était fort triste. Le lendemain, j'allai visiter M. le colonel Comeau, chambellan du roi de Bavière, qui, ayant eu la jambe cassée le 18 août, avait été transporté à l'abbaye, y était resté lors de la retraite de l'armée française et s'y trouvait prisonnier de guerre.

C'était un ancien émigré français qui me parut fort aise de mon arrivée comme compagnon d'infortune ; je partageai sa satisfaction, car il me parut spirituel et d'une conversation fort agréable.

J'avais une sentinelle à ma porte, mais je n'avais pas moins, ainsi que mon domestique, la liberté d'aller et de venir sans qu'on s'en inquiétât ; j'avais simplement répondu de ce dernier, dont je n'ai pas encore parlé ; c'était un palefrenier du 37e ; à la retraite de Witepsk, il m'accompagnait tenant deux chevaux de main ; lorsqu'il nous vit chargés par l'ennemi, il voulut prendre les devants pour rejoindre mes équipages, mais il fut croisé par des dragons qui le frappèrent, le firent tomber de cheval et l'emmenèrent prisonnier. Les chevaux étant libres prirent le galop pour rejoindre ceux que montaient mes aides de camp, qui étaient en avant ; les dragons, au lieu de poursuivre les chevaux, s'arrêtèrent pour dépouiller l'homme. A Polock on m'offrit un domestique piémontais dont le service m'aurait été plus utile, mais je préférai garder Brulé, qui m'avait donné des preuves de probité et d'honnêteté.

La chambre que j'occupais à l'abbaye ajoutant encore à la mélancolie à laquelle j'étais en proie, je priai le colonel Sievers de m'en faire donner une autre dans laquelle il y aurait une cheminée où je pourrais faire chauffer de l'eau et faire moi-même mon café pour me distraire. Il me promit l'appartement du lieutenant-colonel Kotzebue qui venait de mourir ; les fenêtres de cet appartement avaient vue sur la Dwina ; j'en pris possession le lendemain et je m'y trouvai bien. J'y passai

mon temps à prendre des notes sur la campagne de 1812, qui me sont fort utiles aujourd'hui, en me rappelant des particularités que j'aurais sans doute oubliées et sur lesquelles je m'étends avec une certaine satisfaction.

Combien de fois dans ces tristes moments ne me sentais-je pas abattu! J'avais bien des motifs pour l'être : je me demandais ce que j'allais devenir; je n'avais plus de correspondance avec ma famille; ma carrière était interrompue, je me voyais en Sibérie. Les peines physiques étaient oubliées devant les peines morales; un rien me plongeait dans le plus cruel chagrin. Le jour où l'on me donna mes nouvelles chambres, on ne se contenta pas de ma sentinelle : je vis entrer chez moi un caporal et un soldat; celui-ci fut installé dans ma première chambre comme planton. J'en fus étonné et inquiet, et quand je voulus sortir comme j'en avais la liberté, il s'y opposa. En ce moment je reçus la visite du général Mardwinow, qui me trouva fort agité; je lui en dis la cause. « Il y a du malentendu, me dit-il; je vais en parler au comte Sievers. » Immédiatement après le planton et la sentinelle furent retirés. M. le général de Mardwinow m'a toujours témoigné beaucoup d'intérêt, je n'oserais pas ajouter d'amitié, notre connaissance étant de trop fraîche date; mais l'amitié n'eût rien fait de mieux ni de meilleure grâce. Je lui rendais de tout mon cœur ces bons sentiments; il était vraiment aussi aimable et bon que beau cavalier; il était jeune encore, d'une physionomie ouverte et d'une conversation spirituelle. Il me pria

instamment d'aller voir son frère qui venait d'être amputé et qu'il quittait à peine; il logeait dans le même corridor que moi. Nous fûmes bientôt dans les meilleurs termes. Ce frère était général-chambellan (1), brun, d'une belle figure et d'un esprit aimable; quand il ne souffrait pas il oubliait sa situation, chantait, riait, faisait des contes qu'il débitait avec finesse. Nous avions le même chirurgien, qui me dit qu'il avait été mal opéré; sa plaie avait en effet un aspect très fâcheux. J'allais chez lui tous les soirs avec son frère; nous y prenions le thé, tout en fumant notre pipe; nous ne négligions rien pour égayer le malade, qui s'y prêtait le mieux du monde, quand la douleur lui laissait quelque répit.

Pendant mon séjour à Polock, qui fut de quinze jours, j'écrivis à M. le maréchal Saint-Cyr pour lui demander de l'argent et à M. Gérard pour lui faire connaître ma position et le prier de m'envoyer des effets. Ces deux lettres restèrent sans réponse. En attendant la décision de l'empereur Alexandre, je faisais table commune avec MM. de Comeau, Chavardès et le jeune de Rely, ami de M. de Pastoret, qui avait accompagné ce dernier en Russie comme amateur et qui fut fait prisonnier. Nous vivions chétivement, tout juste pour ne pas nous laisser mourir de faim. Je n'avais pas voulu abuser de l'hospitalité de M. le conseiller d'État Nicolew, qui m'avait offert sa table; il avait d'ailleurs quitté l'abbaye pour se loger en ville, d'où il m'envoya plusieurs fois sa

(1) En Russie, toutes les fonctions civiles sont assimilées aux grades militaires.

voiture pour aller dîner chez lui. Il mit particulièrement une grande persistance à m'avoir le jour de la Saint-Nicolas, qui, d'après le calendrier grec, tombe douze jours plus tard que le 6 décembre. Je m'y rendis avec le général Mardwinow et, par un hasard singulier, j'y rencontrai M. le général Lechètre, ancien gouverneur de la province de Witepsk, qui allait reprendre le même commandement. M. Lechètre était un homme d'une cinquantaine d'années, à cheveux blancs, d'une belle figure et qui me parut aimable. Il me dit des choses obligeantes sur la manière dont j'avais gouverné sa province : « Je n'aurais pu mieux faire, me dit-il, et, d'après votre réputation, j'ai cru pouvoir conseiller à plusieurs seigneurs des districts de Veliz et de Souraji qui avaient à se plaindre de leurs paysans, de vous demander du secours. » Au dessert, le colonel Nicolew me donna un divertissement russe qui m'était tout à fait inconnu ; il fit chanter des airs patriotiques par un groupe de soldats, tandis que l'un d'entre eux exécutait une danse à leur manière ; c'était à se croire au milieu des sauvages, et par la danse, et par la musique. J'eus depuis plus d'une occasion d'assister à pareil spectacle. Le lendemain de ce dîner il m'arrivait une lettre de M. le général-major Auvray par laquelle il me faisait connaître, de la part du comte de Wittgenstein que Sa Majesté Impériale Russe ne pouvait m'accorder l'autorisation de retourner dans mon pays, n'ayant pris ce parti envers aucun Français, combattant ou non combattant, mais qu'elle avait spécialement recommandé que je fusse bien traité, se souvenant des circonstances où

elle m'avait rencontré en d'autres temps. Je demandai à quitter Polock, qui me rappelait trop les pertes que l'armée française y avait faites; j'y avais vu tuer les deux colonels de ma brigade et plusieurs bons officiers que j'aimais; moi-même je n'y avais guère été plus heureux, ayant été blessé deux fois et déjà failli y être fait prisonnier; on respirait d'ailleurs dans cette abbaye un air malsain; plusieurs officiers et des Jésuites y étaient morts de fièvres malignes; nous y avions été aux prises avec tous les besoins. Plus de vingt mille morts mal enterrés gisaient dans la ville et dans ses environs. Si les grands froids ne s'étaient pas manifestés, la peste, sans aucun doute, y aurait exercé ses cruels ravages; tous ces motifs me faisaient désirer de quitter ces tristes lieux et de connaître enfin dans quelle partie de la Russie allait être ma prison. Mon départ fut fixé au 1er décembre, mais, avant qu'il s'effectuât, je reçus la visite du colonel français R..., aide de camp du traître Moreau, dont le boulet fit depuis justice; il venait me raconter les démarches de son général pour déterminer les souverains à se réunir à l'armée russe contre la France, et autres gentillesses de ce genre dont il me faisait l'apologie. Il ajouta qu'il arrivait de Suède après avoir été à Naples, et qu'on était assuré de la coopération de Bernadotte et de la défection de Murat, lequel, pour prix de sa trahison, devait conserver sa couronne. M. R..., après ses beaux discours, insista pour me prêter de l'argent que je n'eus garde d'accepter, malgré ma détresse; il me faisait horreur. Nous nous quittâmes pour ne plus nous revoir. J'avais

obtenu que MM. Chavardès et de Rely partiraient avec moi ; je priai M. de Sievers de me faire donner un traîneau couvert appelé *kibi* et de me choisir pour gardien un officier parlant français ; mes compagnons d'infortune eurent aussi un traîneau dans lequel mon domestique Brulé trouva place. Le 30 novembre au soir M. le major Tatischew, qui était désigné pour m'accompagner, vint me prévenir que nous partirions le lendemain pour Plescow, chef-lieu d'un gouvernement situé sur le lac de Picpus, sur la route de Saint-Pétersbourg. Il me remit cent roubles, que je ne lui avais pas demandés, contre un reçu. Nous montâmes en traîneau à six heures du matin ; nous voyagions très rapidement, ayant trois chevaux de poste à chaque traîneau, ce qui me plaisait beaucoup. Il était curieux de voir et d'entendre notre postillon parlant sans cesse à ses chevaux, chantant et s'étendant dessus les bras allongés ; ainsi stimulés, ils faisaient quatre lieues à l'heure. Nous couchâmes à moitié chemin de Plescow, après avoir fort bien soupé de provisions composées de pâtés et de viandes froides. C'était M. Tatischew qui faisait commander les chevaux et qui payait partout. Nous arrivâmes le 2 à Plescow, à onze heures du matin ; on nous conduisit directement chez le prince Chikawskoï, gouverneur de la province, qui était à la messe ; on nous servit, en l'attendant, des rafraîchissements composés de beurre, saucissons, vins et liqueurs. Quand on annonça le prince, il parut suivi de sept ou huit officiers ; il était vêtu d'une redingote, par-dessus laquelle il portait le grand cordon de l'ordre de Saint-Anne. Il nous

accueillit assez bien et, après une courte conversation, il nous fit conduire dans le logement qu'il avait désigné d'avance. C'était chez un restaurateur dont le bouge ne valait pas une mauvaise auberge de village. On nous donna une chambre commune où MM. Chavardès et de Rely durent coucher sur un canapé de paille, pieds contre pieds. Deux heures après notre installation, le prince vint nous visiter, suivi d'un grand nombre d'officiers et de gardes à cheval; il me fit des offres de services, ordonna qu'il y eût toujours un officier disponible pour pourvoir à mes besoins, et commanda qu'il y eût un planton dans mon antichambre pour recevoir *mes ordres* et *m'accompagner* si je sortais. L'officier cessa son service au bout de deux jours; comme il ne parlait pas français, nous ne pouvions nous entendre. Le lendemain je rendis visite au gouverneur, qui me demanda comment je me trouvais dans mon logement; je lui dis qu'il était fort incommode, n'ayant qu'une chambre pour trois et pas même de paille pour coucher nos domestiques. Il nous proposa d'en changer, mais nous trouvâmes qu'ailleurs c'eût encore été pis.

Le froid avait beaucoup augmenté et s'élevait de quatorze à quinze degrés Réaumur. En nous promenant un jour dans l'intérieur de la ville, un Russe, qui passait près de nous, fit signe à M. de Rely, dont le nez se gelait, qu'il fallait le frotter avec de la neige. Ce jeune homme fut fort effrayé, devint extrêmement pâle et se frotta d'importance; il n'avait pas senti l'effet de la gelée, et nous-mêmes ne nous étions pas aperçus de sa

mésaventure, dont nous ignorions d'ailleurs le remède. Il en fut quitte pour la peur.

M. Chavardès découvrit dans Plescow un marchand italien venu de Chivasca, petite ville du Piémont où ce colonel s'était marié. Ce fut cet Italien qui nous apprit les désastres de l'armée française, dont nous ne savions rien encore, et qui nous affectèrent douloureusement. Il nous dit avec quelle adresse Kutusow s'était joué de Napoléon, en lui laissant croire qu'Alexandre traiterait de la paix; il voulait simplement gagner du temps et attendre les rigueurs de l'hiver, qui, en 1812, furent très retardées, comparativement aux autres années. Enfin cet Italien nous raconta des choses épouvantables et nous sortîmes de chez lui le cœur navré. Nous y retournions tous les jours pour avoir des nouvelles; les désastres allaient *crescendo,* c'était à croire qu'un seul Français ne sortirait pas vivant de cet affreux pays!

Le prince gouverneur m'apprit que je recevrais du gouvernement russe une gratification de trois roubles par jour, le colonel Chavardès deux roubles et demi, et les officiers subalternes deux roubles. Si le papier-monnaie en usage dans les États russes avait eu la valeur qu'il représentait, cette somme eût suffi pour parer aux plus pressants besoins; mais le rouble-papier ne valait que 1 fr. 25, tandis que le rouble d'argent valait 4 francs. Je représentai au gouverneur combien cette paye était insuffisante, surtout pour les officiers subalternes; je donnais soixante centimes pour un seul repas de mon domestique; mais le prince répondit qu'il

ne dépendait pas de lui d'augmenter la solde accordée par l'Empereur.

Le gouverneur reçut l'ordre de me diriger sur Saint-Pétersbourg, que l'Empereur, par une faveur toute particulière, me donnait pour prison, en ajoutant à ce bienfait l'offre de deux mille roubles dont je n'acceptai que la moitié. Le prince eut grand soin de me recommander, en cas que je visse l'Empereur, de lui dire qu'il avait exécuté ponctuellement tous les ordres qu'il avait reçus par rapport à moi. Il m'annonça que je serais à Saint-Pétersbourg en moins de vingt-quatre heures, quoiqu'il y eût trois cent trente-cinq verstes à parcourir, parce qu'il me ferait donner des chevaux de courrier. Mes compagnons d'infortune éprouvèrent un vif chagrin lorsqu'ils surent que l'ordre ne regardait que moi seul; je regrettai particulièrement de me séparer de M. de Rely, qui joignait aux agréments du caractère, de l'éducation et de l'esprit, une rare bonté qui lui inspira de me donner les soins d'un fils : il pansait ma blessure, me frottait le bras luxé avec de l'eau-de-vie camphrée et me frictionnait l'autre, dans lequel j'éprouvais des douleurs de rhumatisme. Il était lui-même désolé de ne pas me suivre à Saint-Pétersbourg, qu'il désirait vivement connaître; mais je ne le quittai pas sans avoir pris la résolution de solliciter la même grâce pour lui et M. Chavardès, grâce que j'obtins plus tard de la bonté de l'Empereur.

Je comptais partir le 19 décembre, et j'avais pris toutes mes mesures; mais j'attendis en vain l'officier qui devait m'accompagner et qui me ballotta jusqu'au 21.

Avant de quitter Plescow, je veux dire un mot de cette ville, située, comme je l'ai mentionné plus haut, sur le grand lac Picpus ; elle est d'une grande étendue, peu peuplée, avec de grands vides dans certaines rues. Les trois quarts et demi des maisons sont en bois, celle du gouverneur comprise. Il y a beaucoup d'églises et un grand nombre de petits marchands qui ne fournissent que des objets de première nécessité ; les gens riches, allant passer l'hiver à Saint-Pétersbourg, en rapportent les choses de luxe et d'agrément. La ville est ouverte de toutes parts comme Wilna, Polock et Witepsk. Je n'y ai jamais entendu d'horloges et n'en ai vu dans aucune ville russe ; il y fait trop froid, elles n'y pourraient marcher une grande partie de l'année. J'ai vu y suppléer à Saint-Pétersbourg par un grand volet en planches sur lequel un esclave frappe l'heure avec un gros bâton. Pendant mon séjour à Plescow, je ne vis que le gouverneur, et encore n'allais-je chez lui que pour affaires ; il était tout naturel que les Russes évitassent d'avoir des rapports avec ceux qui étaient entrés chez eux en ennemis. D'ailleurs, par un calcul de politique, le gouvernement russe avait répandu le bruit que c'étaient les Français qui avaient incendié Moscou, afin de les rendre plus odieux. Quoi qu'il en soit, je dois aux Russes la justice de dire qu'ils sont hospitaliers.

CHAPITRE VI

Arrivée à Saint-Pétersbourg. — Ma captivité. — Ennuis avec la police. — Incidents divers. — Mes nombreuses relations. — Mlle Georges. — Le violoniste Lafont.

M. Kaminski, l'officier qui devait m'accompagner dans mon voyage, arriva une heure avant celle que j'avais fixée; nous entrâmes dans notre kibi à quatre heures du matin; une fois lancés, nous marchâmes avec une rapidité admirable, faisant quatre lieues ou vingt verstes à l'heure. Nous arrivâmes à la petite ville de Gatschina le 23 à quatre heures du matin; nous nous y reposâmes jusqu'à huit; Gatschina n'étant qu'à quarante verstes de Saint-Pétersbourg, deux heures devaient nous suffire pour y arriver. Il existe à Gatschina un château impérial que je ne vis qu'au clair de lune; l'impératrice Marie, veuve de Paul Ier et mère de l'empereur Alexandre, allait passer tous les étés dans cette résidence, bâtie par le comte Orlow, sous le règne de Catherine II. A la mort de cette dernière, Paul Ier s'en empara, ce qui fit que ce palais fut toujours bien entretenu. Gatschina n'était alors qu'un village que Paul fit rebâtir en pierre; cette ville récente a dû devenir fort belle, si l'on en juge par le plan qui en était

tracé. La route qui la sépare de Saint-Pétersbourg est très belle et pavée comme dans les environs de Paris; les verstes sont indiquées par de petites colonnes en marbre. En arrivant à un relais, je remarquai un arc de triomphe érigé par Catherine II au comte Orlow, qui avait détruit la flotte turque à Tschesmé; on voit aussi sur la gauche un palais bâti, dit-on, dans le genre de celui de Versailles. Nous passâmes aussi devant quelques jolies maisons de campagne dont une fut bâtie dans le style turc par la même impératrice Catherine pour son favori Alexis Orlow, toujours en mémoire de la victoire navale qu'il a remportée. Toute la route, jusqu'à Saint-Pétersbourg, est ornée de belles campagnes qui doivent être délicieuses en été : les bois et les eaux n'y manquent pas. Enfin nous arrivâmes aux portes de Saint-Pétersbourg à dix heures du matin, sans avoir éprouvé aucun accident; on nous arrêta à la barrière; l'officier qui m'accompagnait se rendit au corps de garde, où il resta au moins une heure et demie pour y faire rédiger quatre rapports qui furent immédiatement envoyés à quatre autorités qu'il fallait avertir de mon arrivée. Je dus rester pendant ce temps au fond de ma kibi, autant pour m'abriter des tourbillons de neige que pour me soustraire à la curiosité des officiers et des soldats du poste, qui ne cessaient d'aller et de venir pour tenter de la satisfaire. De ce poste nous fûmes escortés par un Cosaque jusque chez M. le lieutenant général Wesmitinhow, gouverneur de la ville, où je fis antichambre avant d'être admis à son audience; dans cette antichambre se tenaient ses secré-

taires particuliers ; tous ces messieurs parlaient français, mais aucun ne m'adressa la parole. Quand je fus en présence du gouverneur, je fus frappé de son air noble et digne, qui, ainsi que son âge, commandait le respect ; il était ministre par intérim de la police générale de l'empire. Il m'accueillit de la manière la plus gracieuse ; il me dit : « Général, vous êtes connu de l'Empereur. Sa Majesté vous a recommandé, et autant pour lui obéir que pour vous témoigner mon estime pour la manière dont vous vous êtes conduit à Witepsk, je serai bien aise de coopérer à votre bien-être dans cette ville. » Il ordonna ensuite à un officier de me conduire chez le général grand maître de la police. Je rentrai dans mon traîneau, près duquel j'avais laissé Brulé, qui était devenu l'objet de la curiosité publique ; il était entouré par deux ou trois cents personnes avides sans doute de voir la figure d'un général français. Cette curiosité était assez surprenante, puisqu'il y a toujours beaucoup de Français à Saint-Pétersbourg ; il est vrai que j'étais le premier prisonnier de guerre qu'on y voyait, car, avant cette fatale campagne, aucun officier général français n'avait paru dans aucune ville de l'Europe comme prisonnier, et moins encore dans cette partie du Nord. Il fallut donc cheminer vers le logement du grand maître de la police, qui se nommait M. Gorgoly. J'y fis antichambre en moins bonne compagnie que chez le gouverneur. Il se présenta en personne ; un Français qui se trouvait là, voulant me céder son tour d'audience, reçut pour toute réponse un : *tout à l'heure* prononcé fort sèchement. Quand il vint à moi,

il me dit du même ton : « Votre logement est prêt » ; puis il donna l'ordre au major du quartier de m'y conduire. A Lacédémone, où l'on se piquait de laconisme, l'on n'aurait pu mieux dire. Je n'augurai rien de bon d'une telle réception, et j'eus de ce moment l'occasion de remarquer qu'en Russie la politesse décroît avec l'importance des personnages; le major du quartier avait, s'il était possible, le ton plus sec que son maître quand il m'enjoignit de le suivre. Cet homme n'était rien moins qu'un Français du nom de Benaut. Il me conduisit dans une immense maison située sur une grande place, en face du palais impérial connu sous le nom de palais d'Hiver. Il fallut monter cent trente-neuf marches pour arriver à la chambre que l'on me destinait ; je fus presque aussi effrayé de cette ascension que s'il m'eût fallu descendre d'autant ; on me campa dans cette chambre où il n'y avait que les quatre murs, sans un seul siège; elle me parut aussi froide que la place, où 18 degrés Réaumur se faisaient sentir. M. le major voulut bien me dire qu'elle serait meublée dans la journée, puis il se retira pour ne plus revenir.

On se figurera difficilement ma surprise et mon désappointement, en me voyant traité de cette façon, dans une ville où j'arrivais sous les auspices de l'Empereur lui-même. Quand je me vis seul avec un second officier de police qui m'avait accompagné, je lui demandai où coucherait mon domestique, car je ne voyais ni chambre ni cabinet pour le loger; il parut fort embarrassé, puis il m'indiqua l'antichambre, qui était un passage commun. J'ignorais encore que chez les plus

grands seigneurs russes il n'y a pas de lits pour les domestiques, qui couchent dans les antichambres sur des bancs en forme de coffres dans lesquels ils renferment les peaux qui leur servent de couvertures. Enfin, pour échapper à mes demandes autant qu'à mes questions, l'officier de police disparut; la place ne lui paraissait probablement pas plus tenable pour lui qu'elle ne l'était pour moi. Le hasard, le même qui m'a sans doute toujours été favorable, voulut que deux jeunes étrangers qui faisaient leurs cours dans la capitale logeassent aussi rapprochés des étoiles que je l'étais moi-même ; ils étaient mes voisins et vinrent me voir. Ils étaient frères : la curiosité mêlée, autant que j'en pus juger, à la bienveillance, les détermina à cette démarche. Ils m'offrirent de me donner tous les renseignements dont je pourrais avoir besoin ; cette offre était précieuse dans un pays dont la langue et les usages m'étaient inconnus. Ma première question fut de leur demander où je pourrais me procurer ma nourriture; ils m'indiquèrent l'hôtel même où nous logions, où se trouvait un restaurateur français. Cette découverte fit diversion aux tristes pensées qui m'obsédaient. Cet homme et sa femme, apprenant que j'étais un compatriote malheureux, me comblèrent de prévenances et de soins. Je me trouvais, en effet, à l'hôtel de l'Europe, faisant angle à la place du palais impérial et à la rue de la perspective de Newski, la plus longue, la plus plus large et la plus belle de Saint-Pétersbourg, très près de l'Amirauté, du palais d'Hiver et du quai de la Newa, dont je n'étais séparé que par le vide de la place.

Je dînai de bon appétit, n'ayant rien pris depuis Gatschine, et je fis appeler Brulé pour qu'il en fît autant, le pauvre garçon ayant aussi grand besoin de se restaurer; puis je lui donnai l'ordre de transporter mes effets chez mes nouveaux hôtes, où je fus obligé de coucher, ma chambre étant restée dans toute sa nudité, malgré les promesses que m'avait faites l'officier de police d'y faire mettre des meubles.

Dans la même journée je fus accosté par un individu que je crus Français, tant il parlait bien notre langue; c'était le colonel Bournachew qui, sachant que je venais de Witepsk, me demanda si j'y avais connu le général Tschorba, dont il était le neveu. Je me trouvai bien heureux de pouvoir dire au colonel combien j'étais redevable à son oncle pour tout ce qu'il avait fait pour moi non seulement avant, mais encore après ma captivité. La rencontre de M. Bournachew ne pouvait manquer de m'être d'un grand secours; il m'engagea beaucoup à aller le voir, ce que je lui promis de grand cœur, si l'on n'y mettait point d'obstacles. Mon hôte, M. Tardif, me fit faire un lit à la française, et Brulé coucha auprès de moi sur un matelas.

La police, qui a l'œil ouvert à Saint-Pétersbourg plus qu'ailleurs, fut bientôt instruite que j'avais changé de logement. Dès avant le soir, le grand maître vint lui-même me questionner à ce sujet; mais la cause en était si naturelle qu'il ne trouva rien à redire. Le lendemain 24, à huit heures du matin, le grand maître était déjà chez moi; il était accompagné d'un Anglais, M. Beverley, chirurgien de S. M. l'impératrice Élisabeth,

qui lui avait ordonné de visiter ma blessure, de me donner ses soins et de se rendre tous les jours chez elle, après mon pansement, pour lui en rendre compte. Je fus extrêmement touché et étonné de me trouver l'objet de l'attention de cette auguste princesse ; je priai instamment le grand maître et M. Beverley de mettre l'hommage de mon respect et de ma reconnaissance aux pieds de l'Impératrice. Ma blessure n'était plus rien, et je priai le chirurgien de reporter ses soins sur mon pauvre Brulé, dont l'état de malaise m'inquiétait d'autant plus qu'il n'était rien moins que délicat ; c'était un homme vigoureux et très dur à lui-même. Le médecin constata qu'il avait le mésentère fort engorgé par l'effet de la mauvaise nourriture pendant la campagne, et il pensa qu'il était très urgent d'y remédier. Ceci se passant devant le grand maître, il donna l'ordre de faire transporter le malade à l'hôpital. Je me séparai avec peine de ce brave garçon, que je craignais bien de ne plus revoir. Le chirurgien me recommanda de veiller sur mon régime, parce que, passant d'une vie active à l'inoccupation, et de mauvais aliments à de bons, il pourrait en résulter des effets fâcheux pour ma santé. Pour obéir à l'Impératrice, il vint me voir plusieurs jours de suite, mais je le priai de ne plus prendre cette peine. Avant de me quitter le général Gorgoly me dit d'être tranquille sur les soins qu'on donnerait à Brulé, qu'il irait le voir et le recommander ; il me tint parole. Il s'occupa également de me procurer un valet de chambre parlant russe et français et qui me serait, me dit-il, plus utile que celui que j'avais. Il se présenta

dès le même jour. Il était bien vêtu et me dit être envoyé par M. le grand maître pour me servir. C'était un Livonien qui avait beaucoup voyagé avec des seigneurs russes en France, en Allemagne et en Italie, et qui parlait les langues de ces divers pays. M. Gorgoly me dit que, lorsque je sortirais, il me conseillait de le prendre avec moi, qu'il marcherait à quelques pas derrière moi, ainsi que c'était l'usage à Saint-Pétersbourg, afin d'être à portée de recevoir mes ordres et de répondre à mes questions. Je trouvai cette attention admirable; j'en usai ainsi que j'en avais reçu le conseil, je ne sortais pas sans lui. M. le grand maître ne jugea pas que j'étais bien à l'hôtel de l'Europe, chez mon compatriote M. Tardif; il avait, me dit-il, fait préparer une chambre en ville où je serais beaucoup mieux. Il m'invita à m'y transporter le soir même et m'envoya pour *m'y aider* un officier de police qui arriva au moment où j'allais dîner. Il me permit de prendre mon repas, mais je ne le fis pas attendre longtemps; sa présence m'avait ôté entièrement l'appétit, et les plus tristes appréhensions s'élevèrent dans mon âme. Il faisait presque nuit quand je pris place dans un traîneau; je me demandais, encore une fois, ce que j'allais devenir; il me semblait que mon déménagement à cette heure ressemblait à un voyage dans une forteresse. Je me méfiais de toutes ces allées et venues, car on m'avait prévenu que la police était en tous temps fort ombrageuse, et particulièrement pour les Français dans le moment présent. Mais nous arrivâmes bientôt à notre destination; je fus introduit dans une petite chambre de rez-de-chaussée dont les croisées

donnaient sur une rue et un canal que j'appris depuis être le canal de la Moïka. A cette chambre était joint un cabinet avec une grande fenêtre; mon mobilier consistait en une table et une chaise. L'officier qui m'avait accompagné sortit pour vaquer, me dit-il, au soin de mon ameublement, ce qui ne fut pas l'affaire d'un instant. Je restai seul en proie aux plus sombres réflexions; ce fut encore M. le grand maître qui vint m'arracher à moi-même. Je lui offris avec une certaine affectation la seule chaise que je possédais; il me comprit et me dit : « Patience, on va vous apporter des meubles. — Que voulez-vous donc faire de moi? lui dis-je : vous me séquestrez, vous m'environnez de gardes. Est-ce donc pour aboutir à un pareil résultat que l'Empereur me fait venir dans sa capitale? Voici la deuxième fois que je me trouve dans une chambre sans lit. Faites-moi donner de la paille, je la payerai ! » J'avais le cœur plein d'amertume et je me soulageais à tous risques; je parlais avec une telle volubilité que je ne donnais pas le temps au grand maître de placer un seul mot. Enfin il me dit : « Calmez-vous, général, vous êtes dans une maison habitée, et les soldats que vous avez vus ne sont point des gardes; vous êtes ici dans la chancellerie de l'empire; il est vrai que ce logement n'est pas plus habitable que celui où vous avez été conduit d'abord, malgré les ordres que j'avais donnés; mon intention est que vous soyez bien, j'y pourvoirai moi-même. » En effet, il ne quitta pas l'hôtel avant que ma chambre fût pourvue des objets nécessaires, tels qu'un lit, plusieurs tables, un canapé, six chaises, une glace et une

commode. Les appartements étaient très chauds sans que je pusse me rendre compte d'où venait la chaleur; je ne connaissais pas encore les procédés en usage dans les pays du Nord pour se garantir du froid. Il faut habiter ces régions pour apprendre à les connaître, comme il faut aller dans les climats chauds pour savoir comment on se préserve de la chaleur.

Après avoir vu caser mes meubles, le grand maître me quitta. Je me couchai, mais pour ne pas dormir. Mes pensées se reportaient sur ma femme et mes enfants, dont j'étais bien plus occupé depuis la perte de ma liberté qu'auparavant. Il y avait plus de six mois que je n'avais reçu de leurs nouvelles, et j'étais fort incertain que mes lettres leur fussent parvenues. Le même silence régnait également du côté de mes aides de camp : que de motifs pour m'enlever le repos! Le 26, j'allai dîner à deux heures chez mon restaurateur; j'appris en rentrant chez moi, à huit heures, que le grand maître de police était venu deux fois pour me voir et qu'il se proposait de revenir encore. Une telle persévérance me fit juger qu'il avait probablement quelque chose d'intéresant à me dire. Je ne l'attendis pas longtemps; quand il parut, il me demanda où j'étais allé dîner. Je le lui dis; il voulut savoir où j'avais connu Tardif et le colonel Bournachew; je le satisfis encore. « Je dois vous prier, me dit-il, de vous dispenser de voir qui que ce soit jusqu'à nouvel avis : vous êtes *le maître* de vous promener partout où il vous plaira, je vous engage et vous conseille même de vous faire suivre par votre

valet de chambre, parce que le peuple de cette ville est fort animé contre votre nation et que si vous étiez reconnu pour un Français il pourrait vous arriver des désagréments, que votre domestique vous évitera. Il faut aussi cesser de prendre vos repas chez Tardif : il est trop cher. Je vous enverrai un restaurateur russe dont tout le monde se loue et dont les prix sont plus modérés. » Ma situation financière exigeait sans doute que je vécusse avec économie; mais je trouvai fort déplacé que M. le grand maître entrât dans des détails que je pouvais seul apprécier. Après m'avoir donné tous ces bons avis, il me souhaita le bonsoir.

Le restaurateur Tardif et sa femme s'étaient conduits envers moi de la manière la plus généreuse; ils n'avaient voulu accepter de rétribution que juste ce qu'il fallait pour se couvrir de leurs frais. Ces bonnes gens étaient mal notés dans l'esprit du grand maître, à cause de leur patriotisme et de la joie qu'ils avaient témoignée de nos succès. Ils avaient même été menacés d'être envoyés en Sibérie, ou au moins chassés dans les vingt-quatre heures, sans égard au grand établissement qu'ils avaient fondé. Pour ne pas les compromettre davantage, je me dispensai de les voir pendant quelque temps. Ma rencontre avec M. Bournachew avait aussi grandement intrigué mon grand inquisiteur; aussi me pria-t-il, comme on l'a vu ci-dessus, de voir le moins de monde possible. Je vais dire un mot de ce personnage : M. le général major Gorgoly était un fort bel homme qui, dans le temps où les empereurs de France et de Russie étaient en bonne

intelligence, avait été envoyé en courrier par son maître à Paris. Il y avait été bien accueilli par Napoléon, qui l'avait même nommé officier de la Légion d'honneur. Cet officier général avait des formes polies, mais il était entiché de sa grande maîtrise de police et en usait comme un ambitieux zélé qui outrepasse les exigences de l'Empereur et du gouverneur général.

Je me réservais d'en appeler des arrêts du grand maître soit au gouverneur, soit même au chef de l'État, et ma résolution n'aurait étonné aucune des personnes connaissant l'empereur Alexandre et le général Wesmitinhow, doués chacun de tous les dehors de la plus grande bonté. Avais-je tort de m'imaginer que je n'avais pas été amené à Saint-Pétersbourg pour y être l'objet d'une éternelle surveillance de la part des sbires russes, mais plutôt pour y jouir des adoucissements que pouvait m'offrir la première ville de l'Empire?

Le restaurateur russe vint le lendemain s'entendre avec moi sur le prix de ma nourriture; pour 1 rouble un quart papier, qui représentait 37 sous et demi de France, il s'engageait à me fournir : le potage, le bœuf, deux entrées, un rôti et une salade, le pain et le vin non compris. Je fus assez content de la qualité et de la quantité de ses aliments; il y en avait plus qu'il n'en fallait pour moi et mon domestique. J'ai déjà dit qu'il y avait des soldats dans une de mes antichambres pour service de la chancellerie; l'un d'eux allait tous les jours chercher mon dîner; je demandai à mon Livonien pourquoi il n'y allait pas lui-même; il me ré-

pondit que c'était pour être toujours à mes ordres et pour que le grand maître ne le trouvât pas absent s'il venait. M. le général Gorgoly ne tarda pas à m'envoyer le catalogue des livres que contenait sa bibliothèque; je pris note de certains ouvrages que j'envoyai chercher successivement. Lire et écrire étaient devenus mes seules occupations.

Il y avait déjà huit jours que je menais cette triste vie, lorsque je demandai au grand maître si mes arrêts devaient être éternels. Il me répondit que l'on n'avait pas encore reçu la réponse de l'Empereur, à qui l'on en avait référé; mais que cela ne pouvait tarder. Je crus mettre à profit mes loisirs en portant à la connaissance du prince Gortchakoff, ministre de la guerre, l'inhumanité avec laquelle étaient traités les officiers, sous-officiers et soldats français faits prisonniers de guerre. Il en mourait beaucoup plus de mort violente que d'épuisement, et c'était beaucoup dire! Un homme restait-il de quelques pas en arrière, les soldats d'escorte lui tiraient des coups de fusil, lui passaient la baïonnette à travers le corps ou l'assommaient à coups de crosse. D'autres étaient attachés à chaque bout d'une longue perche, comme s'ils se fussent donné la main, les uns en chemise, d'autres avec un caleçon seulement; entre eux, et toujours attachés à la même perche, on plaçait les plus affaiblis; si on remarquait que la douleur ou l'anéantissement leur faisait ralentir le pas, aussitôt ils étaient percés de part en part par des baïonnettes; il n'était sorte de privations et de souffrances qu'on ne leur fît endurer. Si les officiers

n'éprouvaient pas d'aussi horribles traitements, ils n'étaient guère plus heureux. On les avait mis dans un état complet de nudité, pour s'emparer de leurs vêtements, et ils avaient à supporter un froid de quinze à dix-huit degrés Réaumur. Ils ne recevaient aucune solde avant d'être arrivés à leur destination, et l'eussent-ils reçue, de quelle ressource leur eût été la modique somme de 10 sous par jour qui leur était allouée? Mon placet n'était que la relation fidèle de la vérité; les faits représentés dans leur plus grande exactitude suffisaient pour frapper l'imagination sans le secours de l'éxagération. Je ne me dissimulais pas qu'un écrit de cette nature pouvait me faire voir d'un mauvais œil par le ministre, puisqu'il témoignait que j'étais instruit des barbaries de la soldatesque russe et que je pouvais les divulguer. Sous le règne de Paul Ier et de l'impératrice Marie, mère d'Alexandre, j'aurais couru de grands risques; mais j'avais toute confiance dans la magnanimité de l'Empereur, dont la bonté n'était mise en doute par personne. Nul autre que moi n'était mieux placé pour faire entendre la voix du malheur. Je lançai donc mon placet, avec prière au ministre de le faire parvenir à l'Empereur. Je dormis plus tranquille, l'esprit dégagé de ce travail.

Ce fut à cette époque que je reçus sans obstacle la visite du jeune prince Boris Kourakin, fils du ministre de l'intérieur. En venant me voir dans ma retraite, il bravait la police et tous ses suppôts. Après s'être nommé, il me dit : « Général, je dois à une de vos compatriotes le plaisir de vous voir : à Mlle Georges,

votre célèbre tragédienne, que l'on force à quitter la Russie à cause de ses opinions trop françaises, qu'elle ne sait ou ne veut dissimuler. Elle m'envoie vers vous pour vous offrir ses services, et je n'ai pu résister à toutes ses supplications pour venir vous faire connaître ses sentiments, en dépit de la surveillance dont vous êtes l'objet. J'espère que vous en serez bientôt dégagé et que j'aurai le plaisir de vous recevoir chez moi, où vous serez toujours le bienvenu. » J'étais si loin de m'attendre à une pareille visite que j'en fus d'abord tout étourdi; mais pendant que le prince me débitait toutes ces choses aimables, je me remis assez pour lui en exprimer toute ma reconnaissance. « Venez avec moi, me dit-il, ne laissons pas votre belle et aimable compatriote vous attendre plus longtemps... » Comme cette conversation n'avait pu être entendue de mon Livonien, je pris mon chapeau et suivis mon guide sans la moindre opposition.

Quand nous entrâmes chez Mlle Georges, elle me sauta au cou et m'embrassa les larmes aux yeux en me disant les choses les plus gracieuses et les plus consolantes. Elle me fit asseoir auprès d'elle sur un canapé, et, après quelques phrases échangées, elle se préoccupa de mes besoins et m'offrit de l'argent avec une insistance telle que je ne pus le refuser sans craindre de la blesser. Elle parlait avec une volubilité extrême et ne me laissait pas le loisir de placer un mot. « Aujourd'hui, je n'ai pas le sou, me dit-elle en riant, mais demain je vous enverrai mon Mercure la bourse à la main. » A ces mots, elle fit signe au comédien Frogère, qui se trou-

vait chez elle, de l'approcher : « Donne-moi une prise, Frogère, lui dit-elle ; je suis dans le ravissement ! » Puis, mettant les doigts dans la tabatière, elle pinça un objet qu'elle rapporta ; c'était un ducat. Elle rit beaucoup de l'espèce de tabac qu'elle avait puisé et ne voulut jamais rendre la pièce. Je quittai cette reine du théâtre charmé d'elle. « Allons, prince Boris, dit-elle, ramenez votre prisonnier. » Quand je rentrai chez moi, le poste me rendit, comme à ma sortie, les honneurs militaires. Enfin, me dis-je, voilà un instant de bonheur ; puisse-t-il être le précurseur de plusieurs autres ! Le lendemain je revis le jeune prince Kourakin qui m'apporta beaucoup d'argent (papier) dont je ne pris que la valeur de 1,500 francs contre un effet payable à Nancy.

Malgré mes réclamations, ma position n'avait pas changé, ma séquestration était toujours la même. Je renouvelai mes plaintes au général Gorgoly en lui manifestant le désir de parler au gouverneur général de la police. J'avais donné ma parole de ne parler ni d'agir contre le gouvernement, et je m'étonnais qu'on n'en tînt compte. Enfin le grand maître me ménagea l'entrevue que je désirais avec le prince Wesmitinhoff, auquel je répétai ce que j'avais dit au grand maître. Ce personnage, qui voyait les choses de plus haut que son subordonné, me laissa l'usage de ma liberté, persuadé, ajouta-t-il, que je n'en abuserais pas. Il m'offrit sa bibliothèque et fit mettre un traîneau et une voiture à ma disposition. Le prince me reconduisit jusque dans la pièce voisine, où nous retrouvâmes le grand maître qui

reçut de la bouche même du prince l'ordre de se relâcher de ses sévérités à mon égard, ajoutant quelques mots en russe d'un air d'autorité. M. Gorgoly voulut prendre la peine de me reconduire jusque chez moi; mais je l'en dispensai.

J'allai prendre congé de Mlle Georges, qui partait pour la France. Elle me fit le plus gracieux accueil, me parla du prince Boris et me recommanda de le fréquenter, parce qu'il pouvait être pour moi d'une grande ressource. Lorsque je la quittai, elle me permit de l'embrasser. J'étais encore dans son antichambre quand elle rouvrit sa porte : « A propos, me dit-elle, j'avais le projet de vous prévenir qu'il faut vous défier d'une Française qui est ici; c'est une infâme qui a eu l'audace de se réjouir de nos revers et d'en sauter de joie; tenez-vous pour averti. »

En rentrant chez moi je trouvai mon pauvre Brulé, que je fus ravi de revoir. Je le fis entrer dans ma chambre pour lui demander comment il s'était trouvé à l'hôpital; il se loua beaucoup des soins qu'il y avait reçus. Je fus enchanté de pouvoir le réintégrer dans ses fonctions auprès de moi et de me débarrasser du Livonien. Je me fis guider par celui-ci pour la dernière fois dans une promenade que je voulus faire dans la ville; il faisait un soleil magnifique. Je me dirigeai vers l'Amirauté, je suivis la rue d'Isaac, où se trouve la statue de Pierre Ier, devant laquelle je m'arrêtai. Je lus sur son piédestal, formé d'un seul bloc de granit, ces mots : « Catherine II à Pierre Ier. » Ce beau monument fait honneur à l'artiste français Puget. J'allai jusqu'au

pont tournant et je revins sur la superbe terrasse de l'Amirauté pour continuer ma promenade sur les beaux trottoirs en granit rouge du quai de la Néwa. J'y rencontrai beaucoup de promeneurs de l'un et l'autre sexe qui parlaient tous français; cette langue est la plus en usage dans la bonne compagnie en Russie. Je fus si surpris de l'entendre prononcer sans aucun accent que je demandai à mon Livonien les noms des personnages qui m'avaient le plus frappés, les prenant pour des compatriotes. Mon guide me montra le palais de l'Ermitage, le palais de marbre, habité par le grand-duc Constantin, et le palais Michel ou d'été; tous ces superbes édifices ne sont séparés de la Néwa que par une belle voie destinée aux voitures et le trottoir du quai. Je me rendis ensuite à la perspective Newski, qui partage l'immense place où est construite la grande et belle église de Casan, et non loin d'elle la salle de spectacle où jouaient les acteurs français. A gauche sont les églises anglaise, française, temple luthérien et synagogue, où tous les cultes se célèbrent dans le voisinage les uns des autres. Je restai en admiration devant les vastes proportions des édifices et des rues; dans la rue de la Perspective les toits des maisons sont peints en rouge ou en vert; le propriétaire qui veut y construire une maison ou un palais est obligé d'en faire remettre le plan à l'Empereur. On repave tous les ans les rues et l'on blanchit les maisons que la rigueur du climat a bientôt dégradées. Saint-Pétersbourg, bâtie par Pierre Ier et dessinée sur une très vaste étendue, comptait déjà trois cent mille habitants en 1812. Des voyageurs qui

l'ont visitée récemment m'ont dit qu'elle en renfermait aujourd'hui (1838) plus du double. On m'a montré en dehors de la ville un tracé qui doit être exactement suivi pour le prolongement des rues. J'avais remis au lendemain de ce jour le projet que j'avais conçu de faire quelques visites, voulant profiter du beau temps qui contribuait à me rassénérer les idées. En passant vis-à-vis de l'église de Casan je demandai à Jean, mon Livonien, s'il avait fait une commission que je lui avais donnée la veille; sur sa réponse négative, je lui réitérai mon ordre, et il se mit en devoir de m'obéir. Mais après avoir fait quelques pas il revint vers moi et me dit : « J'en demande bien pardon à Votre Excellence, mais je ne puis la quitter sous peine de prison. — Ah! vous ne pouvez me quitter? lui dis-je. Eh bien, suivez-moi », et je continuai ma promenade jusqu'au pont de la Fontanka. La nouvelle que je venais d'apprendre ne faisait pas l'éloge de ma sagacité; il est vrai que je n'avais jamais eu affaire à aucune police. J'avais la simplicité de croire qu'en tous pays on ajoutait foi à la parole d'un honnête homme; je ne me doutais donc pas que j'étais gardé à vue et que tout ce que je disais et faisais devait être rapporté. Rentré chez moi, je dis à ce prétendu valet de chambre que j'avais ignoré jusqu'à ce jour ses principales fonctions près de moi; il m'en fit ses excuses et ajouta qu'il n'avait pas rempli rigoureusement ses devoirs, puisqu'il ne m'avait pas empêché d'aller voir Tardif et le colonel Bournachew, mais qu'il lui répugnait de jouer auprès de moi le rôle que le grand maître de police lui avait imposé

J'attendis ce personnage de pied ferme et ne bougeai pas de chez moi qu'il n'y fût venu, ce qui ne tarda pas, car il vint le lendemain. Je lui racontai la découverte que j'avais faite et la peine que j'en avais ressentie. Il nia le fait et me dit que j'étais parfaitement libre; que ce Livonien ne devait me suivre que quand je le lui ordonnais. Je jugeai alors que le moment de m'en débarrasser était venu. Je représentai au grand maître que je connaissais assez la ville pour pouvoir m'y guider moi-même, que je n'y avais pas été insulté et n'y avais vu insulter personne; qu'il n'était pas écrit sur mon dos que j'étais Français et que je m'y croyais parfaitement en sûreté. J'ajoutai que mon domestique étant sorti de l'hôpital suffisait très bien à mon service. Je dus croire que M. Gorgoly ne trouva rien à me répondre, car il emmena son espion, ce dont je me sentis fort allégé. Je fis depuis de nouvelles découvertes; deux lettres que j'écrivis, l'une au gouverneur général, l'autre au général Mardinow, mon ancienne connaissance de Polock, n'arrivèrent à leur adresse qu'après être passées par les mains de M. Gorgoly. Celui-ci n'était pas encore à bout de ses persécutions. Il se présenta chez moi, le jour suivant, un officier de sa *troupe* qui m'amenait de sa part un autre sujet pour me servir en remplacement du Livonien. Mais je me refusai absolument à cette nouvelle attention du grand maître, et de ce moment je devins ou crus devenir libre comme l'air.

Aussitôt que Brulé eut repris ses fonctions près de moi, je l'envoyai porter un billet au docteur Saucerotte,

médecin de la cour, mon compatriote, pour lui exprimer le regret que j'éprouvais de n'avoir pu encore me présenter chez lui, et pour lui demander si ma visite ne le compromettrait pas. Il vint lui-même m'apporter sa réponse; il me dit qu'il bravait le qu'en dira-t-on, et qu'il était tout naturel que des relations s'établissent entre nous, étant Lorrains tous deux. Puis il me fit observer que j'habitais un logement qui ne lui paraissait pas convenable. J'étais fort de son avis; les abords en étaient affreux et je me proposais de réclamer encore là-dessus; les discours du docteur furent un stimulant qui me poussa à agir sans délai, et je profitai de ma première entrevue avec M. Gorgoly pour lui en parler. Il transmit lui-même ma demande au gouverneur général, qui l'accueillit avec bienveillance et qui chargea le grand maître de me dire que je pouvais chercher moi-même l'appartement qui me conviendrait.

Je fixai mon choix sur un logement situé dans la rue de la Perspective; il se composait de trois chambres donnant sur la rue. J'étais dans le voisinage de l'Amirauté et du palais impérial. Le grand maître, qui vint le visiter, parut aussi satisfait que je l'étais moi-même; il y fit transporter mes meubles et me déclara que les frais de loyer, qui se montaient à 25 roubles par mois, seraient à la charge du gouvernement. Je reconnus dans cette libéralité inattendue la main de mon puissant protecteur. Je me trouvai parfaitement installé et n'eus d'autre incommodité que le bruit des voitures, qui, en été, sont aussi nombreuses que dans les rues les plus fréquentées de Paris.

J'appris encore à cette époque d'une manière plus positive la cause d'une faveur qui m'était toute particulières. MM. les généraux Partouneaux, Français; Borstel, Westphalien, et Konopka, Polonais, vinrent aussi comme prisonniers de guerre à Saint-Pétersbourg; ils vinrent me voir et, me sachant logé aux frais du gouvernement, réclamèrent pour eux la même faveur, qui était de toute justice. Nous ne recevions que 3 roubles par jour, et le moindre logement, c'est-à-dire une chambre et un cabinet, en coûtaient de 65 à 70 par mois. Mais on leur répondit que, si j'étais logé aux frais de la couronne, c'était par un ordre exprès de l'Empereur, sans lequel tous les officiers, de quelque grade qu'ils fussent, devaient se loger à leurs frais. Je m'empressai d'aller rendre grâces au gouverneur général des faveurs dont j'avais été l'objet et surtout de ma liberté, qui était certes la plus grande de toutes. Il me reçut de la manière la plus gracieuse et me dit : « Ce n'est pas le tout d'être dans la capitale, je veux vous mettre à même d'y voir la bonne compagnie : je vous ferai conduire chez M. le général Papow, membre très influent au sénat dirigeant, auquel l'Empereur vous a recommandé. Allez demain lui faire visite à quatre heures, vous y dînerez avec votre introducteur, qui sera un colonel de ses amis que je vous enverrai. » Je remerciai le général Wesmitinhoff et je pris congé de lui pour me rendre chez le docteur Saucerotte, qui me reçut de la manière la plus cordiale, ainsi que madame. Ils avaient un intérieur agréable et des enfants charmants. Ils m'invitèrent à dîner pour le dimanche, qui

était le jour où ils recevaient leurs amis. M. Demidoff eut la bonté de venir me voir et me fit une invitation à dîner de la part de sa femme pour le lendemain à trois heures et demie. Mon horizon s'éclaircissait.

Ainsi que le général Wesmitinhoff me l'avait promis, je vis arriver à ma porte, au jour et à l'heure dits, un brillant équipage à quatre chevaux, et bientôt fut introduit dans mon salon un jeune et beau colonel en tenue qui s'annonça venir de la part de Son Excellence pour me conduire chez le général Papow. Quand nous fûmes en voiture, je lui demandai à qui j'avais l'honneur de parler. Il me répondit qu'il était le colonel Potocki, aide de camp de l'Empereur. Cet officier était d'une politesse exquise, et il s'acquitta en homme de bonne compagnie de la mission dont il était chargé. Le général Papow m'accueillit par quelques mots de français pour m'exprimer le plaisir qu'il avait à me voir ; il me présenta au prince Gortchakoff, ministre de la guerre, et au prince Lapoukin, membre du sénat. Le général me plaça à sa droite et m'adressa de temps en temps quelques mots français. Il connaissait très bien cette langue, mais il ne la parlait que lorsqu'il ne pouvait faire autrement. Il était ce qu'on appelle un Russe de vieille roche, un Moscovite; il avait été secrétaire intime du prince Potemkin, le fameux favori de Catherine II. C'est précisément parce que le général Papow était un Moscovite pur que je lui avais été adressé, car, étant reçu chez lui, tout autre Russe pouvait me recevoir sans scrupule. On accusait l'empereur Alexandre d'avoir trop de sympathie pour les Français; peut-être voulut-

il prouver au vieux parti russe sa confiance, en m'adressant à l'un de ses membres les plus marquants.

On pratiquait chez le général Papow tous les usages nationaux; avant le dîner, les convives passèrent dans un petit salon où l'on prit la *schale,* collation qui se composait de hors-d'œuvre tels que : caviar, tranches de jambon, beurre frais, radis, rouelles de saucisson, accompagnés de verres d'absinthe, d'eau-de-vie ou de liqueurs. On passait de là dans la salle à manger. Nous prîmes le café debout; ce fut dans ce moment que le ministre de la guerre m'aborda et me tint ce discours : « J'ai reçu, général, votre réclamation relative aux prisonniers français; j'ai apprécié les sentiments qui l'ont dictée, et j'ai fait écrire aux généraux en chef des différents corps d'armée afin qu'ils donnent des ordres pour faire cesser toute espèce d'inhumanité. Je vous remercie de m'avoir fait connaître ces actes de barbarie qui n'eussent pas été tolérés, s'ils avaient été connus des chefs. »

Le ministre eut la bonté de m'inviter à aller le voir. Avant de se mettre au jeu, le général Papow me réitéra l'invitation de fréquenter sa maison aussi souvent que cela pourrait m'être agréable, m'offrit sa table et sa bibliothèque. « Je vous ferai lire, me dit-il, toutes sortes de brochures et de journaux étrangers de toutes les opinions, en faveur des Français et contre eux; car j'ai pour principe qu'un homme de sens doit lire les ouvrages et journaux en opposition les uns aux autres. » Lorsque je rejoignis mon introducteur, je le trouvai debout jouant au creps avec quelques amateurs à qui il

avait gagné 10,000 roubles dans l'espace d'une demi-heure. Il me reconduisit comme il m'avait amené. Il m'offrit de me présenter chez sa mère, qui n'était que sa belle-mère : « Vous verrez les restes d'une assez jolie femme ; elle teint ses cheveux en noir, n'allez pas vous y tromper. Je suis certain qu'elle aura du plaisir à vous voir, parce qu'elle est bonne Polonaise et aime beaucoup les Français. Je la préviendrai demain matin et j'irai vous prendre à sept heures du soir. » Le colonel me tint parole et je fus présenté à la comtesse Potocka, qui avait acquis une certaine célébrité par ses aventures de jeunesse. Elle avait épousé en premières noces le général de Witt. Elle me reçut fort bien ; je trouvai chez elle M. le comte de Maistre, ambassadeur du roi de Sardaigne ; Mme la comtesse de Choiseul, née du premier mariage du comte Potocki, et d'autres personnages dont je ne puis me rappeler les noms. Cette maison me demeura ouverte comme celle du général Papow. Mme la comtesse Potocka était la plus riche et la plus puissante dame de la Podolie, province voisine de la Crimée ; elle était propriétaire de quatre villes et de plus de cinq cents villages ; elle faisait sa résidence à Tultchin, où elle avait un château digne d'un souverain. L'hôtel de la comtesse devint pour moi une maison hospitalière où je fus constamment bien accueilli jusqu'à mon départ. J'y trouvai comme dame de confiance de la comtesse une Française, épouse de M. Pichon, qui était lui-même son principal agent. J'y connus aussi M. l'abbé de Chalanton, précepteur des enfants et aumônier de la comtesse.

Ce fut chez le docteur Saucerotte que je fis la connaissance du chevalier de Lamotte, émigré, ancien gentilhomme ordinaire du roi Louis XVI. Je commençai là une liaison qui dura jusqu'à la mort de ce brave et excellent homme, qui rentra en France à la Restauration. Je ne pouvais négliger ce bon prince Boris Kourakin; ce fut un de ceux qui me traitèrent le plus splendidement. Il me donna un dîner magnifique où il convia plusieurs jeunes seigneurs russes et l'acteur français Frogère, garçon d'esprit qui jouait les grandes livrées. Quand j'entrai chez le prince, il me reçut au haut de son escalier, où il me présenta son cuisinier qui était Français et qui avait un extrême désir de me voir. J'eus l'honneur d'être présenté à Mme la princesse Kourakin, mère du jeune prince, et à Mme la princesse Boris, sa femme, née Galitzin, jeune et jolie personne. La gouvernante amena deux jolis enfants, le frère et la sœur, que la princesse fit conduire devant moi; je les embrassai avec transport, les larmes aux yeux. « Vous êtes marié, dit la jeune princesse; ces enfants vous rappellent les vôtres, on s'en aperçoit. » Quand le dîner fut servi, Mme la princesse mère, passant la première, me fit l'honneur de me donner la main pour la conduire à table, où je fus placé à sa gauche et à la droite de sa bru. La princesse mère avait beaucoup plus de gaieté et d'enjouement que sa belle-fille, à qui j'ai toujours vu un air de mélancolie et de tristesse que l'on attribuait aux raisons suivantes : elle avait été élevée dans la religion grecque, qui était celle de sa famille; les Jésuites, qu'elle avait eu occa-

sion de voir, l'avaient convertie à la religion catholique, qu'elle n'avait pas encore professée ouvertement, étant retenue par les remontrances de son mari et celles de sa famille. Ses convictions l'emportèrent sur toutes les considérations, et j'ai su, depuis mon retour en France, qu'elle avait quitté mari et enfants pour se livrer entièrement à l'influence des Jésuites, qui, pour ce fait, encoururent la disgrâce de l'Empereur et furent expulsés de Russie. Je ne tardai guère à être reçu dans l'intimité du prince Boris, et je dînais souvent avec lui en petit comité; l'acteur Frogère y était toujours admis malgré la présence de la princesse. On servait plat à plat, mais le prince faisait mettre près de moi une carte du menu du dîner sur laquelle étaient aussi indiqués les vins qui seraient servis.

Le dîner, auquel je fus prié chez M. Demidoff, fut servi avec le même cérémonial que chez le prince Boris; ma position de prisonnier de guerre et le malheur qui y était attaché me valaient partout, surtout de la part des femmes, les attentions les plus délicates; elles tenaient à honneur de me donner chez elles la première place; Mme Demidoff ne resta pas en arrière de cette gracieuse hospitalité; elle me fit promettre d'aller dîner chez elle toutes les fois que je me trouverais libre, et me dit que mon couvert y serait toujours mis. Cette dame avait été fille d'honneur de Catherine II et restait fidèle à sa mémoire, qu'il fallait se garder d'attaquer en sa présence. Elle passait la plus grande partie de sa vie à Paris et aimait beaucoup les Français : « Je les aime un peu moins, me dit-elle

avec une noble franchise, depuis leur injuste agression, mais vous ne vous en apercevrez pas. » M. Demidoff était un des plus riches propriétaires russes. Sa fortune s'élevait à 800,000 roubles argent de revenu (1). Il était propriétaire d'une mine de fer en Sibérie et d'une mine de malachite dont le produit était immense. M. et Mme Demidoff avaient chacun leurs gens, leurs écuries et leurs équipages. Ils occupaient l'un des plus beaux hôtels de la ville; ainsi que chez les plus riches seigneurs, tout y était chauffé, depuis le vestibule d'entrée jusqu'aux combles. L'appartement de madame était tenu à la française; il y avait dans sa chambre une magnifique cheminée en marbre blanc d'un très riche travail, surmontée d'une superbe glace et de beaux candélabres. On y entretenait toujours du feu, quoique l'appartement fût chauffé par des bouches de chaleur imperceptibles; aussi n'était-ce qu'un feu de luxe, qui s'éteignait souvent sans qu'on s'en aperçût. Sur une table qui se trouvait près du siège de Mme Demidoff, on remarquait une verrière, ainsi qu'on en voit chez les marchands, qui renfermait de petits bonshommes et de petites femmes dont les diverses parties du corps étaient faites de pierres précieuses, telles que perles fines, topazes, émeraudes, rubis, diamants; rien n'était mieux fait et plus curieux. On voyait aussi dans cet appartement un magnifique paravent en bois de sandal, d'ébène et d'acajou, avec des glaces non étamées. Dans le bord supérieur, on avait incrusté des minia-

(1) Le rouble argent valait 4 francs.

tures faites par les premiers artistes de Paris et qui représentaient les parents, amis ou connaissances de la famille (1).

Les artistes français alors à Saint-Pétersbourg s'empressèrent de m'accueillir et de me fêter. Je dois mentionner particulièrement M. Lafont, premier violon de la chapelle impériale, et sa femme ; M. Andrieux, artiste du Théâtre français, et sa femme. Ils se réunirent pour donner une fête magnifique aux généraux français ; tous les grands de la cour y furent invités. Je vis là, pour la première fois, le prince Kourakin, qui avait été longtemps ambassadeur à Paris. On y joua quelques scènes de comédie et d'opéra, on y servit un magnifique souper où l'on voyait des poires et des ananas du prix de 30 roubles chacun. M. et Mme Lafont donnaient souvent de très beaux dîners et surtout des soirées de musique auxquels la plus grande noblesse russe assistait. Mmes Dumouchel, Gondrai et Gabriel, qui étaient trois sœurs, et le fils de la première, tous harpistes très distingués, nous donnèrent aussi une fête. Le célèbre pianiste anglais Field et sa femme, qui était Française, m'invitèrent souvent à des *punchs ;* les acteurs Dégligny, Mézières, Bertin, Frogère, nous faisaient très belle réception. Ils avaient tous leur campagne dans les environs de Saint-Pétersbourg, où ils nous invitaient pendant l'été (2).

(1) M. et Mme Demidoff avaient un fils unique, alors enfant, qui fut connu depuis sous le nom de comte Anatole Demidoff, quoique son père n'eût aucun titre.

(2) Comment ai-je pu oublier, parmi les étrangers qui m'ont si

Je fis aussi la connaissance de beaucoup de Français et de Françaises qui faisaient des éducations en Russie; plusieurs étaient de Lorraine. Je vis quelques commerçants également Français, entre autres M. Breteuil, joaillier de la couronne, et Mme Raulin, qui tenait un superbe magasin de porcelaines chez qui nous faisions souvent une partie de boston suivie d'un souper fin.

Le général Partouneaux, qui s'était lancé dans la société des émigrés français, me présenta chez M. le comte de Modène, chez M. le duc de Polignac et Mme la comtesse Diane, sa sœur; chez Mme la princesse de Tarente; mais, quoique n'ayant eu qu'à me louer de l'accueil et de l'exquise politesse de tous ces personnages, je me trouvai déplacé chez eux. En leur qualité de chefs de l'émigration, ils étaient nécessairement hostiles à l'empereur Napoléon. Le général Partouneaux, qui n'avait pas les mêmes scrupules, s'en trouva fort bien plus tard. Je voyais cependant avec grand plaisir quelques émigrés d'une classe moins élevée, qui m'avaient comblé de prévenances, mais nous ne faisions jamais de politique, et je dois dire que généralement on a eu le tact de garder envers moi cette réserve de bon goût.

bien accueilli, M. le comte de Bulgarie, de Corfou, et la belle comtesse sa femme, née Santa-Croce, et Moldavienne!

CHAPITRE VII

Avril 1814. — Nouvelle de la prise de Paris par les alliés. — Mes préparatifs de départ. — Mon voyage pour rentrer en France. — Les Cent-jours. — Je cours à Paris et vois l'Empereur, qui me donne le commandement du département des Bouches-du-Rhône. — Nombreux dangers courus pendant que j'occupe ce poste. — Effervescence populaire. — Nouvelle du désastre de Waterloo. — Seconde restauration. — Entrevue avec le roi de Naples Murat. — Je suis nommé gouverneur de Toulon.

Pendant l'été, j'allais à la campagne et voyageais en droscki ; nous fîmes entre Français et Françaises une partie de plaisir à Péterhoff le 3 août 1813. Péterhoff est un petit château impérial où il y a des eaux magnifiques ; nous y allâmes en bateau par le golfe de Finlande ; dans la traversée nous eûmes un gros temps qui rendit malades plusieurs dames. Les eaux vont à Péterhoff en si grande abondance qu'on ne voit que cascades, jets d'eau, arbres mécaniques dont l'eau jaillit par les feuilles en pressant un ressort. Il y a un bassin dit de Neptune où l'on voit des fleurs et des oiseaux aquatiques qui ne sont autres que des mécaniques qui inondent les personnes qui s'en approchent. Nous vîmes aussi une pièce d'eau, près d'un joli pavillon du nom de Marly, dans laquelle il y a des carpes d'une grosseur extraordinaire et d'une vieillesse étonnante ; on les

fait venir de tous les points au son d'une cloche pour leur jeter leur nourriture. De Péterhoff, on aperçoit Cronstadt, à l'embouchure du golfe et à peu de distance.

Ce fut le 20 avril 1814 que la nouvelle de la prise de Paris arriva à Saint-Pétersbourg. Des manifestations de joie sauvage l'accompagnèrent; les *Te Deum*, les illuminations, les fêtes à la cour se multiplièrent pendant trois jours et trois nuits. Les édifices publics étaient ornés de transparents et de tableaux d'une imagination barbare. Dans l'un, la ville de Paris était représentée sous la figure d'une femme dans la position la plus humiliante, couchée ventre à terre et tendant ses clefs à un génie figurant la Russie, qui les recevait d'un air riant. A la Bibliothèque, on voyait un grand tableau placé devant la porte, où la France était représentée enchaînée; Napoléon, sous la figure d'un monstre foulé aux pieds par la Russie, et des lis épanouis. Des Français employés à la Bibliothèque n'avaient pas honte de pousser des cris de joie devant ce tableau, en s'exprimant dans leur langue natale. Lord Walpole, ambassadeur d'Angleterre, avait fait construire une colonne garnie de plus de six mille lampions. Pendant ces saturnales, je ne vis que des Français qui partageaient mes sentiments et ma douleur. Le 20 mai, l'ordre arriva de nous mettre en liberté. Cette nouvelle apporta une grande diversion à mes peines; chacun s'occupa avec activité de ses préparatifs de départ. J'achetai une voiture dans laquelle le colonel Sainte-Suzanne me demanda une place, ce que je lui accordai avec plaisir. Je fis quelques emplettes pour ma femme, à qui je vou-

lus rapporter des fourrures et deux châles de l'Inde. Ma voiture ayant un double fond, je pus y placer cette contrebande. Je fis mes visites d'adieu et fixai mon départ au 4 juin. Je ne manquai pas d'aller offrir tous mes remerciements au gouverneur, qui les reçut de la meilleure grâce et voulut connaître exactement le jour et l'heure de mon départ, afin de mettre à ma disposition un courrier qui faciliterait ma route en faisant préparer d'avance mes relais. Le bon chevalier de Lamotte ayant voulu m'avoir à dîner une dernière fois, le jour de mon départ, nous ne quittâmes Saint-Pétersbourg qu'à cinq heures du soir; Brulé avait veillé aux derniers préparatifs et, au moment de monter en voiture avec le colonel Sainte-Suzanne, je trouvai, outre mon équipage attelé de quatre bons chevaux, un droscki pour le courrier qui partit comme l'éclair et qui nous attendit au premier relais pour veiller à tout, et de même à tous les relais suivants. Nous prîmes la route de Riga en passant par Narva, sur le golfe de Finlande. Nous ne nous arrêtâmes qu'à Riga; le gouverneur, prévenu de notre passage, nous fit prier de nous rendre chez lui. Il nous reçut avec la plus grande politesse et fit décommander notre dîner à l'hôtel pour nous garder chez lui. Il nous donna un cicerone pour nous faire visiter la ville et le port. Nous eûmes soin d'échanger notre papier-monnaie russe contre des écus Albert et des ducats de Hollande, qui avaient cours jusqu'à Berlin. Repartis le lendemain, nous eûmes grand regret de n'arriver à Mittau qu'au milieu de la nuit; cette ville avait été la résidence des princes français pendant

leur exil. A Polaugnen, ville de la frontière prussienne, on fit mine de vouloir nous visiter, ce que nous évitâmes à l'aide d'un *albert*.

C'est à Polaugnen que notre guide devait nous quitter; je lui remis 100 roubles en reconnaissance de ses soins et de ses attentions. Nous nous mîmes en route pour Mimel, où nous couchâmes, parce que notre intention était de nous embarquer pour éviter quinze lieues de sable. On nous débarqua à Schaaken, d'où nous gagnâmes Kœnigsberg, ville que j'avais habitée pendant les conférences sur le Niémen, dans des temps plus heureux pour la France. Il fallut y faire renouveler nos passeports; nous fûmes conduits à cet effet chez un capitaine qui nous fit faire antichambre pendant plus d'une heure; puis, après nous avoir fait introduire en sa présence, il nous dit que nous n'aurions nos passeports que le lendemain. Les procédés de cet homme ne méritaient que le mépris; il croyait sans doute se venger des humiliations qu'il avait subies de nos victoires. Ce retard inattendu me permettait de revoir mes anciennes connaissances de Kœnigsberg : mon brave et digne hôte Simpson et sa famille, qui m'avait comblé des soins les plus délicats quand j'étais chez eux blessé. J'aurais pu également me présenter chez M. le comte de Dhona-Lauch, M. d'Hanenfels et d'autres parents de Mme la comtesse de Dhona-Sassen, mais j'étais pressé de quitter une ville de garnison où nous aurions trouvé assez de lâches pour nous insulter. Nous quittâmes Kœnigsberg le lendemain, après avoir renouvelé nos provisions de voyage. En passant à

Braunsberg, petite ville sur le Frichehaff, où j'avais cantonné avec mon régiment, obligé d'attendre deux heures pour avoir des chevaux, je voulus aller visiter mon ancien hôte. Il était mort, ainsi que sa femme, depuis deux ans. Je ne retrouvai qu'une jeune femme, leur nièce, que je ne reconnus pas tout d'abord ; mais elle se souvint de m'avoir vu chez son oncle et me reçut parfaitement. Elle nous offrit à dîner; nous la remerciâmes ; je vis rouler des larmes dans ses yeux, et comme je lui en demandais la cause, elle me dit que c'était la surprise et la joie de me revoir sain et sauf après tant de dangers que j'avais courus. Elle ajouta qu'on s'était bien souvent entretenu de moi chez son oncle et de ce qu'elle voulut bien appeler mes bontés pour lui et toute sa famille. Elle voulut me faire accepter des liqueurs de Dantzig, mais je la remerciai et nous nous séparâmes.

Nous traversâmes pendant la nuit un pays qui m'était bien connu : Elbing, Preussholland, Preussmarck, en laissant sur notre droite Sassen, résidence de mon excellente amie la comtesse de Dhona, dont je ne pus même me procurer des nouvelles. En passant à Preussmarck, devant la maison du bailli où j'avais cantonné deux fois, je fis arrêter la voiture, ne pouvant résister au désir de revoir ce brave homme et sa belle famille. Je les trouvai à table en nombreuse compagnie. J'avais été reconnu dès l'abord par un ancien domestique qui m'annonça; ce fut un hourra, comme si j'avais été un de leurs plus chers parents. Chacun se leva, même les convives qui m'étaient inconnus; on voulut me faire

mettre à table et me retenir plusieurs jours ainsi que mon compagnon. J'eus bien de la peine à obtenir qu'on nous laissât repartir au bout de deux heures; ces braves gens avaient fait remplir ma voiture de pâtés, jambons, volailles et vins de France. Puis nous nous séparâmes, comblés de leurs bénédictions et de leurs vœux. Nous arrivâmes tard sur les bords de la Vistule, dans les environs de Neuenbourg, ville où j'avais reçu, sept ans auparavant, le grand-duc Constantin et son frère l'empereur Alexandre. Nous allions traverser le même pont volant sur lequel j'escortai ce souverain avec plusieurs autres colonels français. Ce pont dérivant beaucoup par l'effet du courant, on fut obligé de le remonter pour atteindre le point de débarquement. Pendant ce temps, mon domestique, qui s'était couché sur la grève, s'y endormit si profondément qu'il n'entendit pas nos voix et celles des bateliers qui l'appelaient en criant à tue-tête. Il faisait très obscur, et nous nous étions, sans nous en douter, fort éloignés du point de notre embarquement. Un des bateliers qui connaissait les lieux se mit à la recherche de Brulé, dans le corps duquel il se heurta fort heureusement et qu'il nous ramena après l'avoir tiré de son profond sommeil. J'étais dans les plus grandes inquiétudes, les bateliers ne retenaient le pont qu'avec de grands efforts et nous pressaient de partir. Enfin le dormeur parut et me tira de peine. Je fis sur ce pont de bien tristes réflexions qui me rappelaient trop sensiblement les vicissitudes de la fortune.

De Neuenbourg à Konitz, il y a quinze milles que

l'on parcourt dans des sables et des forêts de sapins dont les branches se croisent assez souvent pour fracasser une voiture et en arracher les lanternes. Mon domestique était si accablé par le sommeil qu'il se laissa tomber du siège pendant la nuit; on ne s'en aperçut qu'au relais; nouvelles inquiétudes sur ce garçon, qui ne tarda pas à arriver; il n'avait aucun mal, grâce au sable dans lequel la voiture entrait jusqu'à l'essieu et qui nous obligeait à n'aller qu'au pas; sans cela, Brulé ne nous eût jamais rattrapés. Notre voiture n'ayant de largeur que pour deux personnes, nous ne pûmes l'y faire entrer avec nous pour prévenir d'autres accidents. Il nous pria de le garrotter sur son siège, ce que nous fîmes. Nous n'avions pas encore traversé tous les bois, et le pauvre Brulé ne se sentit pas plus tôt bercé sur son siège qu'il se rendormit de plus belle. Mais il fut cruellement réveillé par les branches qui lui frappaient la figure et la lui mirent tout en sang. Une fois bien réveillé, il obvia à cet inconvénient en détournant les branches, opération favorisée par la lenteur de notre marche. Nous passâmes l'Oder à Custrin, et l'Elbe à Torgau. Nous n'éprouvâmes d'autres contrariétés que des vexations de la part des commis aux douanes. Nous vîmes, en passant à Hanau, les derniers vestiges de la sanglante bataille qui y fut donnée lors de la retraite de l'armée française, et nous atteignîmes enfin Strasbourg, où nous arrivâmes sans accident. M. le général de division Desbureaux, qui commandait dans cette ville, m'accueillit fort bien; j'avais servi sous ses ordres en

1793, juste vingt ans auparavant. Je trouvai tout changé en France; le gouvernement de l'Empereur avait fait place à celui des Bourbons. Quel revirement de fortune pour moi et tant d'autres! Je me croyais sous l'influence d'un cauchemar, et quoique les nouvelles autorités, en partie composées d'émigrés, me fissent bon accueil, il me semblait que je ne retrouvais plus ma patrie.

Nous quittâmes Strasbourg le surlendemain de notre arrivée; Brulé s'en retourna dans sa famille, et le colonel Sainte-Suzanne me quitta à Nancy pour continuer sa route vers Paris. Je revis ma femme et mes enfants avec un bonheur inexprimable. Ma femme n'augurait rien de bon pour nous de la Restauration; ses pressentiments ne l'ont point trompée. J'avoue que j'avais la simplicité de croire que les Bourbons suivraient l'exemple de leur aïeul Henri IV, dont ils avaient toujours le nom dans la bouche; mais loin de là; l'armée tomba dans la plus humiliante disgrâce qui fût jamais; il n'y eut d'exception que pour les lâches, les traîtres et les voleurs. Comme cette armée sortait du sang le plus pur et le plus chaud de la France, il n'est pas étonnant que sa proscription ait engendré à la Restauration des haines irréconciliables.

Tous les officiers généraux se rendirent à Paris pour solliciter leur replacement; ils encombraient les salons du ministre, et comme il n'en recevait qu'un certain nombre à la fois, ils se poussaient pour entrer de la manière la plus inconvenante. Toutes leurs démarches furent vaines; le ministre prodiguait des promesses qui

restaient sans résultat. De guerre lasse, ils quittèrent la partie, et moi l'un des premiers. C'est alors que nous remarquâmes les habiles, s'apprêtant à retourner leurs habits.

Étant à Paris, j'allais tous les jours lire les journaux. Le 21 août 1814, je vis dans le *Moniteur* ma nomination de chevalier de Saint-Louis. Le 24 du même mois, les chevaliers nouveaux devaient être reçus par Monsieur, au pavillon Marsan. Je m'y rendis, et j'y rencontrai le jeune comte de Rochechouart, que j'avais vu à Saint-Pétersbourg, aide de camp de l'empereur Alexandre, titre honorifique qu'il devait à la faveur du duc de Richelieu, son oncle, qui était gouverneur d'Odessa. Ce jeune homme, de capitaine au service de Russie, s'était sans transition improvisé maréchal de camp et en avait revêtu l'uniforme. Il vint à moi et me dit : « Qui aurait dit, général, que nous serions reçus ensemble aux Tuileries comme chevaliers de Saint-Louis et revêtus du même uniforme! — En effet, lui répondis-je, c'était difficile à prévoir. »

Les officiers généraux présents à Paris proposèrent de se réunir dans un dîner où ne seraient admis que ceux qui avaient servi sous l'Empire. On devait porter le premier toast au Roi et le second à l'unité et à l'indivisibilité des sentiments que les convives se seraient voués réciproquement. Ce projet fut abandonné, les faux frères s'étant retirés insensiblement, par prudence.

Un fait aussi curieux que significatif nous fut rap-

porté dans un dîner que le général comte Legrand donna à tous les généraux et chefs de corps présents à Paris qui avaient fait la guerre sous ses ordres. Mme la comtesse Legrand était la seule femme présente à ce dîner, où nous étions une vingtaine de militaires. Le fait, que voici, nous fut rapporté par le général Pelleport, qui le tenait d'un jeune colonel de l'ancienne armée, fils d'émigré. Il était d'usage que les officiers généraux reçus par le Roi se rendissent ensuite chez Monsieur, qui les accueillait fort gracieusement, disant à chacun quelques paroles aimables, mais fort insignifiantes. Un de ces jours de réception, comme il rentrait dans ses appartements particuliers suivi de ses intimes, ayant entendu fermer les deux battants de la porte, il leur dit : « Il faut encore avoir l'air de bien recevoir toutes *ces carmagnoles,* mais nous nous en déferons petit à petit. » Ce ne fut pas petit à petit qu'il s'en défit, mais en masse, par son ordonnance de 1824. M. le général Pelleport, plus heureux que ses camarades, se fit nommer vicomte et devint le bras droit du duc d'Angoulême. Les officiers généraux qui obtinrent la faveur du nouveau gouvernement étaient dans la catégorie des Raguse, des Dupont, etc.

Je fus un instant employé pendant les Cent-jours pour une levée de conscription dans le département des Vosges. Au retour de l'Empereur, je volai à Paris; quoi qu'il pût arriver, celui-là était mon seul maître; c'était de sa bouche même que j'avais reçu bien des ordres sur le champ de bataille, parce que je commandais toujours un régiment d'avant-garde. Le jour où

je me présentai aux Tuileries, je me fis enregistrer par un des huissiers du palais, qui se tenait à cet effet au pied du grand escalier; puis je me rendis au salon de réception. J'y trouvai plusieurs personnes de connaissance, entre autres le maréchal Oudinot, à qui j'allai présenter mon respect; j'en étais fort connu. Il me parut triste et absorbé; il appuyait un de ses coudes sur la cheminée et avait sa tête dans sa main. Il me parla très peu et ne me dit pas un mot de l'événement qui nous réunissait. Quand on annonça l'Empereur, je remarquai que le maréchal ne prit pas place dans le cercle où je me rendis. Lorsque l'Empereur passa devant moi, il hocha la tête en me regardant et me dit : « C'est vous, Pouget, je suis bien aise de vous voir. » M. le prince de Beauvau, chambellan, qui le suivit, me tendit la main et serra la mienne d'un air riant fort significatif en me disant : « Bonjour, général. » Je fus plus content et plus fier des quelques mots que l'Empereur m'avait adressés que je ne l'avais été de tout ce qui m'était arrivé d'heureux dans le cours de ma vie; avec une mémoire comme la sienne, il n'aurait jamais oublié le moment où j'étais venu lui témoigner ma joie de son retour. J'attendis.

Je m'étais déjà fait inscrire au ministère de la guerre pour réclamer de l'emploi. Quelques jours après ma visite aux Tuileries, le ministre de la guerre présenta à l'Empereur le nom des divers généraux qui devaient obtenir des commandements dans l'armée qu'on organisait. L'Empereur en raya plusieurs, parmi lesquels

étaient les généraux Curial et autres, que je me dispense de nommer. Lorsque mon nom lui tomba sous les yeux (j'étais désigné pour commander une brigade à l'armée qui se formait sur la frontière belge) il me raya également. Le ministre lui fit observer qu'il avait peut-être mal lu mon nom. « Non, lui répondit l'Empereur, je vois qui c'est; j'ai une mission de confiance à lui donner. » Je tiens ces paroles du ministre lui-même, qui me les rapporta le lendemain. Je reçus en effet vingt-quatre heures après l'ordre de me rendre en poste à Marseille pour y remplacer le général Dejean dans le département des Bouches-du-Rhône. Marseille avait été une des dernières villes restées fidèles au roi Louis XVIII.

Je revins immédiatement à Nancy pour y faire mes préparatifs après avoir préalablement demandé et obtenu M. Othenin, lieutenant de hussards, pour mon aide de camp. J'achetai une calèche et, sans prendre le temps de me procurer des chevaux, je me mis en route avec mon aide de camp et un valet de chambre. Dans tout le cours de mon voyage je fus salué par toutes les personnes que je rencontrais des cris de : « Vive l'Empereur ! » auxquels je ne manquai pas de répondre. Je fus très contrarié d'être forcé de m'arrêter à Lyon, par suite d'un accident survenu à ma voiture. Je continuai ma route et trouvai au premier relais le lieutenant général d'Alton, qui allait prendre le commandement d'une division dans le corps d'armée du maréchal Brune. C'était une ancienne connaissance que je fus fort aise de rencontrer. Il était enchanté du changement qui

s'était opéré au 20 mars, car il détestait autant les Bourbons qu'il aimait l'Empereur.

Je trouvai l'esprit public, dans les départements du Rhône et de la Drôme, à la hauteur des événements. Mais, en approchant du Midi, la nuance était différente; les partisans des Bourbons devenaient plus nombreux et plus exaltés. Je m'arrêtai une heure à Avignon, mon aide de camp désirant y voir un ancien ami; je profitai de cet arrêt pour visiter la ville et l'ancien palais des papes, où je ne trouvai que des ruines; personne d'ailleurs pour me donner des détails qui m'eussent vivement intéressé. Lorsque je rejoignis M. Othenin, il m'apprit que la ville et le pays, exaspérés contre l'Empereur, étaient prêts à se soulever contre ses partisans, et que nous étions bien heureux de n'être pas connus, notre cocarde nous faisant déjà regarder d'un mauvais œil. Nous partîmes sans incidents et, après avoir traversé *incognito* Saint-Andéol et Orgon, nous arrivâmes à Marseille vers cinq heures du soir. Nous descendîmes à l'hôtel de Beauvau, où nous reçûmes bon accueil. Je fis annoncer mon arrivée au commandant de gendarmerie, qui m'instruisit de l'esprit des habitants; puis je me rendis chez le lieutenant général comte Verdier, que je connaissais depuis dix ans et dans la division duquel j'avais commandé une brigade pendant la campagne de Russie. Il me donna beaucoup de détails qui me mirent à même d'apprécier dans quel guépier nous étions tombés. Je me mis en quête d'un logement, que j'eus beaucoup de peine à trouver, parce que j'étais bonapartiste. Je finis cependant par en louer un, composé

de quatre chambres, dans la rue de Rome. J'y logeai mon aide de camp, prévoyant que j'aurais besoin de lui à toutes les heures du jour et de la nuit. Je logeais en garni à 200 francs par mois; je me faisais apporter mes vivres de l'hôtel de Beauvau, et mon aide de camp mangeait avec moi. Après m'être mis au courant de mon service, je fus visiter quelques connaissances : le général Péreymont, avec lequel j'avais servi à la prise de Trèves, de Coblentz et au blocus de Luxembourg; le colonel de gendarmerie Fitermann, que j'avais connu quartier-maître au 8e régiment de cuirassiers et que j'avais aidé à entrer dans la gendarmerie. Ces deux officiers me reçurent très froidement. Bien qu'il n'ait pas été employé par la Restauration, le général Péreymont était hostile à l'Empereur. L'accueil glacial que me firent ces messieurs provenait de nos divergences d'opinions. Je ne les revis plus. Je fus visiter Mme Dejean; je savais que je remplaçais son mari, non parce que ce dernier, d'opinion royaliste, avait servi la Restauration, mais parce que l'on voulait utiliser dans un autre poste ses formes douces et conciliantes. Mme Dejean me reçut d'une façon très convenable; je lui offris mes services et je me retirai fort satisfait d'avoir eu l'honneur de la voir. Je vis aussi le lieutenant général Mouton-Duvernet, envoyé pour réorganiser la garde nationale et en prendre le commandement; je l'avais connu chef de bataillon au 18e de ligne; ce régiment marchait après le mien pendant la première campagne d'Autriche; tous deux faisaient partie de la division Legrand. Je ne faisais ces

visites qu'à mes moments perdus, et j'en avais bien peu à perdre. Le général de division avait fort à faire dans une ville aussi populeuse et au centre d'un foyer d'insurrection royaliste; je le secondais de tout mon pouvoir. La population n'était maintenue que par un appareil militaire imposant. Nous avions des canons braqués dans les rues principales; nous passions tous les dimanches la revue de la garde nationale; nous faisions l'inspection des armes pour nous assurer si, malgré la défense qui en avait été faite, elles n'étaient pas chargées. Nous n'avions pas plus tôt tourné le dos que les fusils étaient rechargés. Cette garde nationale tenait des propos injurieux contre l'Empereur et surtout contre ses sœurs, qui avaient habité Marseille à l'aurore de la Révolution. Nous ne disposions que d'un régiment de ligne, le 58e, et du 14e de chasseurs, commandé par le baron Parquis; sans cesse nous étions sur le qui-vive, car il était impossible de voir une population plus exaltée. Marseille avait fourni des compagnies royales franches, appelées à marcher contre les troupes favorables à la rentrée de l'Empereur; elles sortaient de se trouver sous les ordres du duc d'Angoulême, avec le 10e régiment d'infanterie légère, et avaient été forcées de se rendre avec leur chef près du pont de la Drôme, entre Valence et Montélimar. Le duc, quoique fait prisonnier, fut conduit avec beaucoup d'égards jusqu'au port de Cette, où on lui laissa la faculté de s'embarquer pour l'Angleterre. Les compagnies royales furent dissoutes; leurs contrôles me furent remis et les officiers placés sous ma surveillance. Je n'avais pas

d'autres instructions. Je sentais toute l'inutilité de cette surveillance, ces officiers devant rester chez eux; je ne les astreignis pas à un appel; leur exaltation était si grande qu'il aurait fallu pour cela les tenir sous les verrous. Les officiers d'état-major de la place, d'accord avec la police civile, avaient assez à faire pour surveiller les lieux publics ou fermés. J'agis vis-à-vis de ces officiers avec une extrême douceur; je les convoquai chez moi à jour fixe, et, bien qu'ils fussent plus de quatre-vingts, pas un ne manqua à l'appel. Je leur fis connaître sans tergiverser la mesure prise par l'Empereur à leur égard, et j'ajoutai que je me félicitais d'avoir à exercer une surveillance sur des hommes d'honneur qui, lorsqu'ils m'auraient fait le serment de respecter le chef de l'empire et de ne pas porter les armes contre son gouvernement, tiendraient certainement ce serment, et que dès lors ma surveillance serait bien facile. Tous me le promirent unanimement, la main levée; en sortant de mon salon ils m'offrirent la main et me tinrent parole. Dans la quinzaine qui suivit, presque tous ces messieurs vinrent me voir individuellement, et nous nous quittâmes contents les uns des autres.

Vers ce temps j'eus occasion de rendre service à un habitant de Marseille, père de famille, ce que je fis avec plaisir; j'aurais voulu pouvoir en obliger plusieurs autres sans porter atteinte, bien entendu, à la sévérité de mon service. Je retrouvai, dans le 58e régiment, un capitaine de l'ancien 62e dont j'avais été le major. Je fus tout étonné de le voir chez moi; il était en tenue, et

c'était une visite qu'il venait me faire. Ce fut seulement alors que j'appris que beaucoup d'officiers de l'armée impériale avaient été incorporés dans de nouveaux régiments; une refonte générale de l'armée venait d'avoir lieu. Peu de jours se passaient sans qu'il y eût quelques démêlés entre les soldats de ligne et ceux qui faisaient partie des compagnies franches. Je vis un jour entrer dans mon bureau un capitaine de ces compagnies portant un objet enveloppé dans un mouchoir; il venait me demander justice contre un tambour de la ligne; il me montra l'objet qu'il portait; c'était la main d'un ancien camarade de sa compagie que ce tambour avait abattue d'un coup de sabre. Plusieurs témoins que je fis venir me déclarèrent que c'était en se défendant contre ce royaliste, qui l'insultait, que le tambour lui avait abattu le poignet. Je dis au capitaine qu'en d'autres temps j'aurais livré cette affaire à un conseil de guerre qui, comme moi, aurait acquitté le coupable. Cet incident fut vite oublié, car nous avions bien d'autres préoccupations. Je ne le mentionne que pour faire connaître quel était l'état des esprits dans ces temps troublés.

Le général Verdier déployait beaucoup de zèle pour faire respecter les autorités impériales et faire exécuter les mesures de sûreté. Je le secondais de tous mes efforts, mais nous agissions avec des formes différentes : les siennes étaient dures et hautaines; les miennes, plus douces et persuasives, bien que j'exécutasse à la lettre les ordres que je recevais. Je n'avais aucune connaissance en ville, n'ayant fait de visites qu'à M. Frochot, préfet, et à M. Audry de Puyraveau, commissaire géné-

ral de police, qui, par ses agents, était bien mieux renseigné sur ce qui se disait et se faisait que je ne l'étais moi-même. J'allais le voir plusieurs fois par jour pour savoir ce qui se passait. M. de Puyraveau était un fort aimable homme. Tous les jours les nouvelles étaient plus alarmantes, les royalistes étaient bien servis; ils ne pouvaient certes pas prévoir les désastres de l'armée impériale, mais ils les souhaitaient ardemment. Tous les jours se produisaient de nouvelles attaques clandestines, de nouvelles provocations; malgré les nombreuses patrouilles qui sillonnaient la ville, les patriotes et les militaires impérialistes n'étaient pas en sûreté. Ayant le désir d'aller voir le général Maupoint, qui habitait une jolie campagne sur la route d'Aubagne, je me fis accompagner par mon aide de camp. A notre retour, nous passâmes en dehors de la ville dans un des faubourgs. Quoique en habits bourgeois, mais avec la cocarde tricolore au chapeau, nous fûmes appelés : *Castagnets*, ou mangeurs de châtaignes, par allusion aux habitants de la Corse, où l'Empereur était né. Nous nous gardâmes bien de répondre aux femmes, qui commençaient à s'attrouper et à nous désigner comme des bonapartistes.

Quelques jours après, les compagnies franches et quelques Marseillais isolés se montrèrent plus agressifs; le bruit s'était déjà répandu de la défaite de l'Empereur en Flandre. Nos postes n'étaient pas encore attaqués, mais déjà quelques coups de fusil avaient été tirés sur les sentinelles; la nuit promettait d'être orageuse; nous ne nous couchâmes pas. Le général de

division apprit la perte de la bataille de Waterloo et l'insurrection de toute la Provence. Il me fit dire de réunir promptement les régiments d'infanterie et de cavalerie et de nous retirer sur Toulon. Pris à l'improviste, je me trouvai dans le plus extrême embarras; tous mes vêtements, mon linge, mes papiers étaient dans des armoires ou étalés sur mon bureau ; ma voiture était à l'Arsenal, fort loin de moi ; pas un cheval pour la traîner ni pour me porter; j'envoyai au colonel du 14e chasseurs l'ordre de me procurer un cheval; il m'envoya l'un des siens; mais que faire de mes effets, de mes papiers, de ma voiture? J'étais résolu à tout abandonner, lorsque je vis entrer chez moi un homme que je ne reconnus pas tout d'abord; c'était celui auquel j'avais rendu service. Il me dit qu'il était voiturier, qu'il avait de bons chevaux et qu'il pourrait m'être utile dans la circonstance présente. Jamais offres n'arrivèrent plus à propos, et je les acceptai avec empressement; j'envoyai cet homme avec mon domestique chercher ma calèche; comme ils sortaient de l'Arsenal, ils furent rencontrés par une patrouille de la garde nationale qui ne voulait pas laisser passer ma voiture, croyant qu'elle appartenait au général Verdier; mais l'officier qui commandait cette patrouille, ayant reconnu mon domestique, donna ordre de la laisser sortir en me faisant dire que, si elle avait appartenu à tout autre, il ne l'eût pas laissée passer. Pendant ce temps, d'autres incidents se produisaient chez moi; mon poste se fusillait avec des bandits; je l'avais heureusement fait renforcer, et il obligea les brigands à se retirer. Mon

hôte, qui avait une peur terrible qu'on ne lui fît un crime de m'avoir reçu chez lui, se mit à arracher ma guérite qui tenait au mur par de longues pattes; il avait mis habit bas et s'échinait à la traîner au milieu de la rue, aidé par ses filles de service. Ma voiture étant arrivée, on jeta dedans pêle-mêle : habits, linge, bottes, chapeaux, enfin tout ce qui était à moi, à mon aide de camp et à mon domestique. Les papiers furent entassés dans une malle qu'on ficela en grande hâte derrière la voiture; enfin ce fut une confusion à nulle autre pareille, et tout ce que je viens de raconter fut plus tôt fait que je n'ai mis de temps à l'écrire.

Quatre maisons de commerce de premier ordre, qui avaient le siège de leurs affaires dans ma rue et dans le voisinage, m'envoyèrent offrir un asile dans leurs maisons en m'assurant que j'y serais en sûreté et que ce serait pour moi un acte méritoire auprès du Roi. Je les fis remercier en leur disant que, chargé d'un commandement, ce serait une lâcheté d'abandonner des troupes qu'on m'avait confiées. Je montai à cheval au milieu des coups de fusil; des gendarmes étant venus me rejoindre, j'en envoyai quatre avec un maréchal des logis à la tête de la colonne avec ordre de me tenir au courant de ce qui se passerait d'offensif; je fis prévenir, par mon aide de camp, les chefs de corps de défendre à leurs troupes de riposter aux coups de fusil et de marcher en bon ordre. Je fis précéder la cavalerie par une compagnie de voltigeurs, pendant tout le temps que nous eûmes à marcher dans la ville, le faubourg et les chemins couverts. Pendant le trajet, nous

reçûmes plusieurs coups de fusil; je me tins à l'arrière-garde, parce que nous avions l'ennemi plus particulièrement en queue. Je n'étais pas encore, de ma personne, hors du faubourg, qu'un gendarme d'avant-garde vint me prévenir que les insurgés descendaient sur notre gauche et couvraient le terrain; on évaluait leur nombre à plus de quarante mille, dans une étendue considérable. Les plus rapprochés nous fusillèrent. Je perdis, tant tués que blessés, cent soixante-cinq fantassins et dix-huit chasseurs. Si je m'étais avisé de faire riposter, j'allumais la guerre civile et pas un de nous n'eût échappé. Ces coups de feu se prolongèrent pendant l'espace d'une lieue et cessèrent insensiblement. Le capitaine de gendarmerie qui était à ma gauche reçut une balle au milieu du corps; il allait tomber, je le fis mettre dans ma voiture qui se trouvait près de nous. On fut obligé de le déposer sur la route, dans un village du nom de Saint-Marcel, autant que je puis me le rappeler. Je le confiai aux soins d'un maréchal des logis chef de sa compagnie et de deux gendarmes et recommandai les uns et les autres au maire du lieu. J'appris sa mort à Toulon, quelques jours après.

Nous fîmes une halte de trois heures à Aubagne et continuâmes notre route jusqu'à Cujes, où je fis donner des logements à la troupe. Ce fut seulement dans cette localité que je retrouvai le général de division; on lui avait signalé la présence d'insurgés au Bausset; nous ne rencontrâmes aucune troupe armée, mais beaucoup de figures sinistres. Nous gagnâmes enfin Toulon sans encombre, et nous y fûmes reçus aux cris de : Vive l'Em-

pereur! auquel les habitants et les troupes de terre et de mer étaient restées attachés. Le contre-amiral Duperré était alors préfet maritime. Nous nous réunissions souvent chez lui. Le lieutenant général Bizanet fut nommé gouverneur de Toulon par l'Empereur; c'était un bon choix; il s'était signalé en Hollande dans la défense d'une place qui était, si je ne me trompe, Flessingue ou Berg-op-Zoom. Mais son âge, ses blessures et d'autres infirmités le rendaient peu propre aux fonctions auxquelles il avait été appelé; heureusement qu'il était bien secondé par le commandant de la place, le général comte Gambin, et par les adjudants de place. En pénétrant dans un autre département, les troupes que je commandais passèrent sous les ordres des officiers généraux qui avaient des lettres de service pour la place de Toulon. Peu de jours après notre arrivée dans cette ville, nous y vîmes proclamer avec enthousiasme Napoléon II, à la suite d'un décret de la Chambre des députés et des ordres du gouvernement. Le maréchal Brune commandait un corps d'armée sur le Var; il fut obligé de se retirer dans Toulon, laissant quelques troupes dans les environs; il y avait en ville quatre régiments d'infanterie, un de cavalerie et un de marine. Nous y trouvâmes le 58e et deux autres régiments que le maréchal avait tirés de son corps d'armée. Ces troupes furent placées militairement à l'extérieur, sur les routes de Fréjus, d'Hyères, de Marseille et de la Ciotat. La montagne de Pharon fut armée et occupée, des redoutes établies jusqu'à Ollioules, route de Marseille; le service s'y faisait régu-

lièrement et sévèrement. Chaque officier général avait des rondes à faire. Pendant l'une d'elles, un lieutenant général, qui commandait une division à l'armée du Var, quitta furtivement son poste pour aller jurer aux Bourbons qu'il n'avait jamais cessé de leur être fidèle; qu'il n'avait accepté de servir l'usurpateur qu'à son corps défendant; enfin qu'il avait passé les avant-postes français au péril de sa vie : langage de déserteur, bien différent de celui qu'il me tenait quand nous nous rencontrâmes, nous rendant chacun à la destination que nous avait donnée l'Empereur. Je m'abstiens de le nommer.

Depuis quelque temps, nous avions appris que le roi de Naples, forcé, depuis le départ de Napoléon de l'île d'Elbe, de quitter ses États, était venu avec la duchesse de Dino, sa nièce, se réfugier dans une bastide tout près de Toulon. Le maréchal Brune lui avait rendu visite; il nous en parla, et, tout en blâmant sa conduite après les événements de Moscou, il nous dit, un jour où nous avions dîné chez lui avec les généraux Ravier et Morangiez, que si nous le connaissions, nous pouvions nous présenter chez lui, et qu'il verrait avec plaisir des généraux français. En sortant, nous nous concertâmes sur ce que nous devions faire, et nous nous décidâmes à y aller, à cause de la situation malheureuse dans laquelle ce monarque se trouvait. Il nous reçut très gracieusement; nous ne fîmes aucune allusion aux motifs pour lesquels il se trouvait en France, c'était à lui à aborder ce sujet. Notre visite fut ce qu'elle devait être, un témoignage d'intérêt; notre

silence ne dut lui paraître que trop significatif. Il nous parla de la fatale bataille de Waterloo, qui ne faisait qu'accroître la gravité de la situation. Nous nous disposions à prendre congé, lorsque le Roi nous invita à dîner pour le lendemain. Nous nous rendîmes à l'invitation de Sa Majesté; c'était le 6 ou 7 juillet 1815. Après le café, le Roi nous proposa un tour de jardin; il ne nous parla ni de la cause qui l'avait ramené en France, ni de ses projets; il nous demanda seulement ce qu'on disait de lui; les généraux Monrangiez et Ravier hésitèrent à répondre, mais moi je n'attendis pas une seconde question; je dis au Roi que Sa Majesté avait beaucoup occupé les esprits au moment de la fatale retraite de Russie. « Mon retour à Naples, reprit-il, fut sans doute bien blâmé? — Moins, Sire, que la jonction de vos troupes à celles des ennemis de l'Empereur et de la France, car enfin, dans l'état des choses, vous aviez un trône à conserver, et la présence de Votre Majesté dans ses États devenait indispensable. » Alors le Roi me dit : « Cela devait paraître tel à tout être doué de raison. — Oui, Sire; mais les Français, et particulièrement l'armée, n'ont pu vous voir qu'avec la plus grande peine tourner vos armes contre votre patrie, votre parent et votre bienfaiteur. Pardonnez-moi ma franchise, Sire; les Français n'ont pas pu apprécier les causes politiques qui ont fait agir Votre Majesté; ils ne pouvaient y voir qu'une absence totale de reconnaissance, ou une sorte de fatalité qui vous entraînera dans le même abîme que l'Empereur. Que Dieu vous en préserve, Sire! » Alors

il reprit : « J'ai été mal jugé par mes compatriotes; s'ils avaient pu lire dans mon âme, ils m'eussent rendu plus de justice. Je ne pouvais conserver mon trône qu'en acquiesçant à la demande des alliés; j'espérais en des jours plus heureux où je me serais montré selon mon cœur. » Il se fit un assez long silence, et la conversation changea d'objet. Notre promenade nous ayant rapprochés de Toulon, le Roi nous congédia en nous assurant du plaisir qu'il avait eu à nous voir.

La force des choses obligea l'armée du Var à se retirer sur Toulon; un tel surcroît de troupes mettait le gouverneur hors d'état de suffire aux besoins du service. Le maréchal Brune me fit appeler chez lui et me dit qu'il allait désigner des officiers généraux pour prendre le commandement des troupes de ligne qui se trouvaient dans Toulon et des gardes nationales mobilisées du pays; il me prévint que j'aurais le commandement des troupes de ligne et le général Ravier celui des gardes nationales. Je répondis au maréchal que j'étais très honoré de sa confiance, mais que j'étais à pied, les circonstances ne m'ayant pas permis, depuis que j'avais reçu mes lettres de service, de me procurer un cheval. « Qu'à cela ne tienne, me répondit-il, vous en trouverez dans mon écurie; je vais donner des ordres pour qu'il vous en soit réservé un. » Je n'avais plus d'objections à faire. Le maréchal se fit apporter ce qu'il fallait pour écrire et me donna l'ordre suivant, tracé de sa propre main :

« M. le général Pouget prendra le commandement

« des troupes de ligne qui sont à Toulon et qui y arri-
« veront.

« Maréchal BRUNE. »

« Mon chef d'état-major va en prévenir le gouver-
« neur et les troupes de la garnison. »

L'accord était parfait parmi les troupes de toutes armes; il pouvait y avoir et il y avait, sans doute, des légitimistes parmi les habitants de la ville, mais leur élan était contenu par la présence de la garnison. Nous retrouvâmes à Toulon M. Audry de Puyraveau; je le voyais souvent, plus encore à cause de son amabilité que parce qu'il était revêtu d'un grand pouvoir inquisitorial. Cependant, j'attachais une grande importance à être mis au courant des manœuvres de nos amis et de nos ennemis. En prenant le commandement des troupes contenues dans la ville, mes relations avec les chefs de corps, le commandant de la place, le chef de l'état-major général et le maréchal Brune, devinrent incessantes; je n'avais de repos ni jour ni nuit. Je fus instruit par M. de Puyraveau qu'il y avait un groupe de légitimistes en relation avec un brick qui était à l'ancre à la Ciotat, et qu'il en avait instruit le maréchal. Je reçus, en effet, l'ordre d'aller faire de ce côté une reconnaissance. Je pris avec moi un bataillon pour aller explorer le point désigné; ayant à traverser une assez grande étendue de vignes, je me fis conduire par des guides, puis je divisai ma troupe en trois petits détachements qui marchèrent vers la Ciotat par des

chemins différents. A peine avions-nous pénétré dans les vignes, que nous fûmes assaillis par des cris de : Vive le Roi ! et que nous reçûmes des coups de fusil tirés par des ennemis invisibles. Les rechercher dans les vignes était fort difficile, pour ne pas dire impossible. Ces tirailleurs ne valaient pas, d'ailleurs, que nous prissions la peine de les poursuivre, et ils ne me donnaient aucun souci. Je continuai mon chemin sur la Ciotat. J'en étais encore à plus d'une lieue, lorsque nous vîmes le bâtiment de guerre s'en éloigner. En arrivant, je fis prier le maire de venir me parler; il me dit que, depuis deux heures, la ville était occupée par une compagnie franche venue de Marseille, et que cette compagnie avait fait enlever le drapeau tricolore pour y substituer le drapeau blanc; il ajouta que le chef avait été en communication avec le commandant du brick, qu'il ne savait ce qui s'était passé entre eux, mais qu'aussitôt après le départ des royalistes, il avait fait replacer le drapeau tricolore, qui était, me dit-il, sa couleur de prédilection. Cette compagnie royale, forte de cent cinquante hommes environ, était accompagnée d'une cinquantaine de gardes nationaux à cocarde blanche. Le maire de la Ciotat ne me donna pas d'autres renseignements. Je lui demandai des rafraîchissements pour ma troupe; il me les accorda de fort bonne grâce; puis je reconduisis mon bataillon à sa garnison et je fis mon rapport au maréchal. Depuis, nous n'entendîmes plus parler de rien.

Il y avait une dizaine de jours que j'avais pris le

commandement des troupes de ligne, quand je reçus du chef d'état-major général la lettre suivante :

« Monsieur le Général,

« M. le lieutenant général Bizanet, gouverneur de « Toulon, se trouvant malade et, par conséquent, dans « l'impossibilité de supporter à lui seul les grandes « fatigues nécessitées par ses fonctions, j'ai l'honneur « de vous prévenir que le maréchal Brune vous a « nommé sous-gouverneur de Toulon; vous voudrez « bien, en conséquence, prendre les ordres de M. le « général Bizanet.

« Agréez, etc.

« *Le général chef d'état-major général,*
« Guillermet. »

Quoique très flatté de ce témoignage de confiance du maréchal, je craignais, à mon tour, de succomber à la peine, car j'avais déjà bien assez de soucis. Je voulus cependant donner à mon honorable chef un témoignage de mon zèle et de mon dévouement à mon pays. J'acceptai par un accusé de réception et je me transportai immédiatement chez M. le gouverneur pour prendre ses ordres. Je passai une heure avec lui; il me montra et me donna à examiner un plan de défense de la ville. Je rentrai chez moi et envoyai un planton me demander une ordonnance, tandis que mon domestique allait chercher le cheval mis à ma disposition. Je parcourus l'intérieur et l'extérieur de la

place; je montai au Pharon, où je trouvai déjà une garde installée. Je visitai les redoutes extérieures, puis je fis un rapport verbal au gouverneur et un autre par écrit au maréchal. Nous étions tout à fait en mesure de faire une défense des plus sérieuses, mais nous n'en eûmes pas la gloire. Le maréchal et la garnison furent instruits de la soumission successive de toutes les garnisons à Louis XVIII. On sut que des commissaires du Roi allaient arriver à Toulon. Le maréchal convoqua les généraux, les chefs de corps et la municipalité à l'hôtel de la préfecture maritime. On reconnut généralement qu'une résistance, quelque longue fût-elle, n'amènerait ni le gouvernement de Napoléon ni celui de son fils. Il fut donc décidé qu'on recevrait les commissaires du Roi, qui étaient l'amiral Ganteaume et le marquis de Rivière. Le maréchal Brune ne voulut pas les voir; il fit réclamer des détachements de chasseurs, qui l'escortèrent jusqu'au relais précédant Avignon. Il fut bien mal inspiré, le digne homme, de ne pas s'être fait suivre jusque dans cette ville, où il devait tomber sous les coups d'un lâche assassin.

Le lieutenant général Verdier s'enfuit par mer, ainsi que M. de Puyraveau, sans nous prévenir et nous proposer de partager leur sort. C'était bien la voie la plus sûre, même pour le maréchal, car avec l'exaspération qui régnait dans les Bouches-du-Rhône et le Vaucluse, il leur eût été bien difficile d'en sortir sains et saufs. Les généraux Ravier, Maurangiez et moi, préférâmes rester à Toulon, où nous étions en sûreté et où nous ne fûmes jamais insultés, plutôt que de courir les

chances du maréchal Brune ou même celles du lieutenant général Merle, commandant une division de l'armée du Var, qui fut tué et dont la voiture fut brisée par la canaille, toujours prête au pillage et aux massacres. Nous résignâmes nos fonctions, Ravier et moi, sans attendre qu'on nous le dise. Nous nous tenions au courant de ce qui se passait sur tous les points de la France. Si nous avions appris que l'armée impériale se reformait sur la Loire, nous étions très résolus à fréter un bâtiment qui nous conduise soit à Bordeaux, soit à Nantes, pour la rejoindre. La marine impériale et la marine marchande étant restées fidèles à l'Empereur, nous étions assurés que les transports par mer ne nous manqueraient pas. Mais, hélas! nos désirs furent vains.

Je profitai de mon oisiveté pour visiter en détail l'arsenal de la marine et le bagne. J'avais pour cicerone un lieutenant de vaisseau. Je circulais en habit bourgeois avec la cocarde blanche au chapeau. Nous nous séparâmes peu à peu; chacun prit la route qui lui convenait. Je ne quittai Toulon que dans les premiers jours de septembre; je savais que la populace de Marseille avait commis des horreurs à cette seconde Restauration et qu'il serait dangereux d'y passer. Je dus cependant m'y résoudre, car on ne trouvait pas de chevaux à la station de Roquevaire, entre Toulon et Aix. Je me fis donner un passeport comme négociant; mon aide de camp en prit un comme élève peintre venant de Rome. Ces deux déguisements étaient connus des autorités royalistes de Toulon qui les favorisèrent, en connaissant la cause.

Je n'avais, du reste, fait de mal à personne soit à Toulon, soit à Marseille, j'avais la conscience tranquille et cela me rassurait. Je m'étais fait précéder d'une malle contenant tous mes effets militaires et mes armes; sur nous, aucun indice ne pouvait nous trahir, pas même dans nos portefeuilles. J'obtins qu'on nous ouvrît les portes de la ville à quatre heures du matin, et, après avoir visité mes connaissances civiles et militaires, nous fîmes route pour Marseille. Avant d'entrer dans le faubourg nous fûmes arrêtés par le poste d'une compagnie royale; le caporal nous demanda nos passeports, que nous montrâmes, puis il dit à un homme de garde de faire venir le capitaine. Pendant ce temps notre voiture était entourée de gardes non armés; ils étaient là en curieux et nous examinaient beaucoup; le capitaine étant venu nous regarder, je lui remarquai un air de surprise, et jetant alternativement les yeux sur moi et sur mon passeport, il finit par me faire un signe de reconnaissance auquel je répondis par un clin d'œil. Il me sourit en me rendant mon passeport et dit tout haut : « Eh bien! messieurs, un bon voyage » ; puis il me salua de la main et nous partîmes. J'avais aussi très bien reconnu cet officier; c'était un de ceux des compagnies royales qui étaient venus me voir après que je leur avais fait prêter serment de ne rien entreprendre contre le gouvernement de l'Empereur. A notre sortie, nouvelle demande de passeports par un autre poste des compagnies franches. Le commandant du poste se promenait à côté de la sentinelle; cette dernière, après avoir fait arrêter le postillon, nous demanda nos papiers,

qu'elle remit à l'officier, lequel, me reconnaissant, ne fut pas moins surpris que son camarade; je remarquai cela au jeu de sa physionomie, et j'en fus convaincu lorsque, nous remettant nos passeports, il me serra les doigts en me disant : « Vous pouvez continuer, messieurs. » Je le saluai d'un air satisfait : nous nous étions compris. Au reste, je n'avais d'autre inquiétude que celle d'être arrêté quelques instants et traîné d'Hérode à Pilate sans craindre leurs jugements. Certes, les braves négociants qui voulaient me recevoir chez eux lors des événements de Marseille se seraient portés caution pour moi, mais j'ai beaucoup préféré que les choses se passassent ainsi.

Il me tardait d'atteindre la Drôme, où l'esprit était tout autre que dans l'Avignonnais et la Provence; je voyageais nuit et jour, payant bien les guides, et nous étions pourvus de vivres pour n'avoir pas à descendre et à nous arrêter. Nous arrivâmes de nuit à Avignon; on nous retint quelque temps au relais; je n'avais plus de valet de chambre, celui que j'avais emmené de Nancy et qui sortait de chez M. Mique, préfet de la Restauration, était plus royaliste que son ancien maître. Lorsque je reconnus ses sentiments, qu'il ne prenait plus la peine de dissimuler depuis la bataille de Waterloo, je le chassai à l'instant et le laissai sur le pavé de Marseille sans m'inquiéter de ce qu'il pourrait devenir.

Nous venions de relayer dans un village au delà d'Orange et nous en étions à peine sortis que je vis le cheval du postillon faire un écart en refusant de passer outre. Il faisait un clair de lune superbe; je demandai

au postillon ce qui arrivait; il me fit signe avec son fouet, et je vis un corps étendu sur la route. Le cheval finit par passer; je demandai au postillon ce qu'il pensait de cette rencontre : il me dit qu'il était probable que cet homme avait été tué depuis peu de temps. Ce fut la seule rencontre caractéristique que je fis pendant mon voyage.

CHAPITRE VIII

Je rentre à Nancy. — Épilogue. — Résumé de mes états de service.

Rentré à Nancy, j'attendis patiemment le sort qui m'était réservé ; les âmes damnées de la Restauration imaginèrent d'établir une catégorie de coupables et de punir les officiers qui avaient demandé à servir de nouveau l'Empereur. Je me trouvai dans la quatorzième catégorie. On m'y laissa en paix ; j'étais persuadé que je ne serais pas employé, aussi ne le demandai-je pas. Je me renfermai chez moi et dans le cercle de quelques amis. On exerçait sur ma maison une surveillance continuelle qu'on ne prenait pas la peine de dissimuler ; ma maison était située entre la rue du Four et la rue de la Hache ; un agent de police se promenait sans cesse d'une rue à l'autre, longeant les maisons qui faisaient face à la mienne, pour noter les personnes qui entraient et sortaient de chez moi. Cette surveillance était incessante, et j'ai tout lieu de supposer qu'elle se continuait même la nuit.

Je fus mis en demi-solde, on cessa de me payer mes dotations, et je ne reçus plus que la moitié de mon traitement de la Légion d'honneur. Les ennemis occupaient

le pays; il fallait loger des gens de guerre en nombre considérable, ou chez soi, ou chez les logeurs, et cela coûtait 1 fr. 25, 1 fr. 50 par homme; il fallait de plus loger et nourrir à sa table un officier; il restait peu ou point de vin; il avait été consommé par nos amis les ennemis; le blé était au moment de manquer; nous consommions du pain pour 120 francs par mois; j'avais à ma charge ma mère et tout son entourage, composé de quatre personnes; il me fallait payer des contributions extraordinaires; celles de ma maison, presque doublées, se montaient à 400 francs et plus. Les charges dans ces temps de malheur étaient énormes, et je fus souvent forcé d'avoir recours à la bourse de mes amis. Mon sort ne s'améliora qu'en 1819.

Cependant le 22 mai 1817, le gouvernement publia une ordonnance par laquelle il accordait aux donataires à titre de *secours* une somme de 1,000 francs pour les indemniser de la perte de leurs dotations, encore fallait-il fournir un certificat d'*indigence* exigé des officiers généraux de l'Empire par la Restauration!! Il n'est sorte d'humiliations dont cette dernière n'ait abreuvé l'ancienne armée, et encore voulait-elle qu'on chantât ses louanges. J'ai dit plus haut que mon sort s'était amélioré en 1819, parce que, par mon ancienneté de grade, je fus appelé à prendre place dans le cadre de l'état-major général de l'armée et à jouir à dater du 1er janvier de la solde de mon grade. La lettre ministérielle qui me donnait cet avis était signée du maréchal Gouvion-Saint-Cyr. Malheureusement cette situation ne dura pas longtemps; on nous retrancha en 1820

2,000 francs pour mettre tous les généraux disponibles à la même solde. — Nous étions enfin arrivés au règne de Charles X. M. de Clermont-Tonnerre, ancien aide de camp du roi Joseph Bonaparte, était ministre de la guerre.

Le Roi, fatigué de la présence dans l'armée de tous ces anciens généraux de l'Empire qu'il qualifiait de *carmagnoles,* ordonna à son digne ministre d'en élaguer d'abord deux cents, et je fus du nombre. Par une lettre d'avis qui n'était qu'une circulaire, on avait cependant daigné adoucir par le style ce qu'au fond elle contenait d'amertume. Cette lettre était datée du 4 décembre 1824; elle nous disait : « Que les demandes instantes, faites depuis plusieurs années pour obtenir une réduction dans les dépenses de l'état-major général de l'armée, exigeaient qu'il fût pris, avant la fin de 1824, une mesure générale pour remettre les cadres de MM. les officiers généraux en rapport avec les besoins du service; que le ministre avait le vif regret de faire savoir à chacun d'eux que, par suite des règles adoptées par le Roi, il se trouvait compris au nombre des officiers généraux admis à la retraite à dater du 1er janvier 1825. Le ministre ajouta que cette disposition n'était qu'une mesure purement administrative, n'ayant rien qui puisse faire perdre à aucun général les droits particuliers qu'il pouvait avoir à la bienveillance de Sa Majesté. » — Voilà quelles furent nos étrennes pour l'an de grâce 1825! Et ce bon prince commençait à tenir la parole donnée par lui à l'émigration, onze ans auparavant, de

se défaire par centaines de ces *carmagnoles* de généraux qui les avaient empêchés d'aborder la France pendant treize ou quatorze ans. La conduite du Roi était conséquente, mais elle était injuste autant qu'impolitique. Aucun des ministres de la guerre qui avaient précédé M. de Clermont-Tonnerre ne voulut s'associer au Roi dans une mesure qui l'aurait stigmatisé aux yeux de l'armée et de la France. Avant de lui remettre le portefeuille de la guerre, on lui dit que c'était à condition qu'il entrerait dans les vues du Roi. Sa nomination n'avait d'autre but que de le faire rompre avec l'ancienne armée et de le punir de *s'être barbouillé* avec les Bonaparte, comme disait si gracieusemens la duchesse d'Angoulême. M. de Clermont-Tonnerre n'avait, en effet, aucune des qualités nécessaires pour être ministre; c'est une vérité que lui-même n'eût pu contester. L'ordonnance qui illustra ce ministère fut rigoureusement exécutée. Elle s'exprimait ainsi : « Sont « admis à la retraite, à partir du 1er janvier 1825, les « officiers généraux qui, y ayant droit, n'ont pas été « employés depuis le 1er janvier 1816. » Il suffisait donc qu'un officier général eût des droits à la retraite simple, c'est-à-dire qu'il eût trente ans de service, y compris ses campagnes, pour qu'il dût l'accepter. Or, je me serais trouvé dans cette catégorie, puisque j'en avais plus que quarante-cinq. Mais comme j'avais été employé en 1816 et 1817, j'écrivis au ministre que je ne me trouvais pas dans les catégories déterminées dans l'ordonnance qui plaçait les officiers généraux à la retraite. Je dis que j'avais été employé en 1816

et 1817, voici comment : Il manquait, dans la 4e division militaire, dont le chef-lieu était alors Nancy, un maréchal de camp pour présider le conseil de revision ; j'étais alors en disponibilité dans cette ville ; le général commandant la division me nomma ; il était la seule autorité légale ayant ce pouvoir. Je fis donc valoir ce genre d'emploi ; j'eus à batailler avec le ministre et avec les bureaux, qui prétendaient qu'on n'était titulaire d'un emploi que lorsqu'on y avait été appelé par lettre ministérielle. Je répondis aux uns et aux autres qu'on cherchait à éluder la loi ; car, en effet, qu'est-ce qui caractérise l'emploi ? Ce sont les fonctions, et ce qui constate les fonctions, c'est la solde. Or, j'avais touché, par ordre spécial du ministre, mon traitement d'activité pendant les années 1816 et 1817. Mon affaire fut envoyée devant le conseil d'État, section de la guerre, qui prononça en ma faveur, et je fus réintégré sur le cadre des officiers généraux en disponibilité, par lettre ministérielle du 27 février 1825. Cette lettre disait que le Roi, reconnaissant que j'avais été employé depuis le 1er janvier 1816, me rétablissait dans le cadre de l'état-major général, et qu'en conséquence des ordres étaient donnés pour que ma solde de disponibilité me fût versée sans interruption. Il était dur pour les bureaux du ministère de voir leur travail infirmé par le conseil d'État ; les malveillants ne pensent heureusement pas à tout : si, dans l'ordonnance, on avait inséré qu'il fallait avoir été employé par lettre *ministérielle*, il est probable que ma réclamation n'eût pas été accueillie.

J'étais à Paris depuis le 21 novembre 1824; je crus devoir y rester jusqu'à la solution de mon affaire et jusqu'au jour où une lettre ministérielle m'annonçât ma réhabilitation. Je m'entretenais souvent de ces incidents avec le maréchal Molitor, qui qualifiait d'injustice et de tracasseries indignes du ministère les procédés dont on usait à mon égard. Il me remit même une lettre pour le lieutenant général Rayter, président de la section de la guerre au conseil d'État, auquel j'exposai mon affaire. C'était un officier général de l'Empire, et quoiqu'il ne se prononçât pas devant moi, puisqu'il devait être mon juge, j'augurai bien de l'accueil que je reçus de lui. Je fus satisfait de cette décision, qui me maintenait en disponibilité jusqu'au moment où j'aurais acquis le temps nécessaire pour avoir le maximum de la retraite de mon grade. C'est tout ce que je pouvais attendre du gouvernement de la Restauration, si antipathique à l'armée impériale.

Les événements de juillet 1830 me trouvèrent dans cette situation; j'en appris le résultat à Vézelise, où j'habitais depuis près de cinq ans. Sans me vanter d'être prophète en politique, j'augurai que l'expulsion des Bourbons du trône de France était définitive, et que les cabinets de l'Europe allaient juger de l'antipathie qui régnait en France contre cette famille impuissante désormais à gouverner le pays. La replacer sur le trône une troisième fois, c'était courir à de nouveaux dangers et au renouvellement des scènes révolutionnaires. Les États de l'Europe le reconnurent, et ils eurent raison.

Je me rendis aussitôt à Paris, où, peu de jours après mon arrivée, je fus rappelé à l'activité. Une commission, composée de huit lieutenants généraux et de quatre maréchaux de camp, fut nommée pour examiner les dossiers des officiers mis à la retraite ou en non-activité par les deux Restaurations, en reconnaître les motifs et les apprécier. Je fus nommé membre de cette commission, qui était présidée par le lieutenant général comte Decaen. Elle siégeait dans les bureaux du ministère de la guerre et avait pour secrétaire un sous-intendant militaire. Pendant les sept mois où je fis partie de cette commission, elle se réunit exactement tous les jours, excepté le dimanche ; aussi nous passa-t-il sous les yeux plus de trente mille dossiers. La durée et la valeur des services furent scrupuleusement examinées et la justice rendue à tous. La commission jugeait sans aucune prévention. Les hommes tarés, éloignés du service pour des motifs qui avaient compromis leur honneur, étaient tenus éloignés, sans égard pour la cause qu'ils avaient servie. Ceux dont les services étaient honorables et qui avaient été mis à la retraite avant l'âge et qui étaient alors trop âgés pour reprendre du service actif étaient replacés dans le cadre de non-activité jusqu'au moment où l'on pourrait s'occuper de leur retraite définitive. C'était une manière d'augmenter cette retraite. D'autres étaient proposés pour rentrer en activité dans la ligne, le service des places et les compagnies de vétérans. En un mot, la commission faisait ce qu'elle pouvait pour améliorer le sort des victimes des Restaurations. Ce fut à cette

époque que je fis rentrer mon fils en activité; mais je ne pus lui faire compter les onze années qui s'étaient écoulées depuis sa démission, parce qu'il n'avait pas été contraint de la donner.

Je restai dans cette commission depuis le mois d'août 1830 jusqu'en février 1831. Le ministre me donna alors le commandement du département de Loir-et-Cher; trois mois après je permutai avec le général Poret de Morvan, mon ami, qui commandait le département de l'Aube. Poret avait ses biens à Orléans et moi ma famille à Nancy; cela nous rapprochait beaucoup l'un et l'autre de nos intérêts respectifs.

Pendant la durée de ces deux commandements il ne s'est rien passé qui mérite d'être signalé. Lorsque j'étais à Troyes, le roi Louis-Philippe y passa pour aller visiter l'est de la France; il y fut accueilli avec enthousiasme; arrivé à quatre heures du soir, il passa la revue de la garde nationale. J'eus l'honneur d'être invité à sa table; j'étais allé le recevoir avec le préfet, à son entrée dans le département de l'Aube; il nous quitta le lendemain pour entrer en Seine-et-Marne, et moi je pris la route de Nancy pour venir aux élections.

Pendant le court séjour du Roi à Troyes, je trouvai l'occasion de prier le maréchal Soult, qui était alors ministre de la guerre, de réparer les injustices dont j'avais été victime du fait de la Restauration, en me nommant lieutenant général. Je fis valoir que quatre années de grade sous l'Empire, la campagne de Russie comme maréchal de camp et seize ans d'inactivité sous les Bourbons, me créaient des titres plus que suffisants

à cette faveur. Le maréchal me connaissait de longue date : j'étais de la création du camp de Boulogne et de la première levée des troupes de ce camp qui firent la campagne terminée par la bataille d'Austerlitz. J'avais fait les trois premières campagnes d'Allemagne comme colonel d'un régiment d'avant-garde, dans le corps d'armée du maréchal, qui reconnaissait sans hésiter la valeur de mes services et les avait souvent exaltés en mon absence comme en ma présence. Je n'avais jamais cessé d'être honorablement et amicalement reçu par lui lorsqu'il était mon général en chef. Il me dit de lui renouveler ma demande par écrit lorsqu'il serait rentré à Paris, en objectant cependant qu'il y avait foule pour les demandes et pas de places vacantes; il ajouta que n'ayant pu jusqu'à présent me nommer au grade supérieur, il avait songé à me faire obtenir la croix de grand officier de la Légion d'honneur, qui était le signe le moins équivoque par lequel on pouvait reconnaître mes services; que cette dignité n'était conférée qu'aux lieutenants généraux; qu'avec ce signe sur la poitrine je deviendrais leur égal en honneur, et que plus tard on verrait. Nous étions alors en 1831, et dans le mois d'avril 1832 parut l'ordonnance qui mettait à la retraite les lieutenants généraux à soixante-cinq ans et les maréchaux de camp à soixante-deux. Je vis, dès lors, s'évanouir toutes mes espérances, car, eussé-je été nommé en janvier 1831, je n'aurais reçu que la retraite de maréchal de camp, puisqu'il fallait deux ans de grade pour en obtenir la retraite. Or, si j'avais désiré celui de lieutenant général, c'était pour

améliorer ma position et après moi la pension de ma femme. A l'époque où cette ordonnance fut rendue, j'avais soixante-quatre ans et huit mois; ainsi, plus d'espoir. Je m'estimai heureux d'avoir obtenu la plaque de grand officier, que je pouvais porter avec l'habit bourgeois; c'était la tenue adoptée par tous les officiers généraux en retraite; bien qu'ils restassent maîtres de revêtir leur uniforme quand bon leur semblerait, ils n'usaient de cette faculté que pour aller saluer le Roi ou quelque membre de la famille royale. J'avoue que je me montrais volontiers deux ou trois fois par an avec mes insignes de grand officier, parce que j'avais l'intime conviction de les avoir mérités; il y avait vingt-cinq ans que j'avais été fait commandeur sur le champ de bataille d'Austerlitz; depuis, j'avais assisté à la bataille d'Iéna, à la prise de Lubeck, où mon régiment monta à l'assaut des remparts de la ville, à la prise de Magdebourg, à la bataille de Landsberg, où j'ai été blessé à la cuisse par un biscaïen qui a tué mon cheval, au combat de Hoff, où j'ai perdu huit cents hommes et quarante-quatre officiers et où j'ai eu mes vêtements percés par huit ou dix balles; à la bataille d'Eylau, à la prise de Kœnigsberg, à celle du château d'Ebersberg, considérée comme un des beaux faits d'armes de l'armée, et qui fut enlevé par mon régiment *seul;* à la bataille d'Essling, où j'ai eu un cheval tué sous moi et la moitié d'un pied emporté par un boulet, à la campagne de Russie, où j'assistai au combat de Vilkomir, de Jacoubowo et de la Drissa, où nous prîmes douze pièces d'artillerie, les 31 juillet et 1er août 1812;

à la bataille de Polock le 18 du même mois, où j'eus un cheval tué sous moi et où je fus blessé, à la défense de Witepsk dont j'étais gouverneur.

Admis à la retraite à l'âge de soixante-quatre ans à la suite de l'ordonnance mentionnée plus haut, je me suis retiré dans mes foyers avec :

Le grade de maréchal de camp,

Le titre de baron,

La dignité de grand officier de la Légion d'honneur,

Le titre de chevalier de Saint-Louis avec une pension comme donataire dépossédé et le grand maximum de la retraite de maréchal de camp,

Enfin, avec l'insigne honneur de voir mon nom inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile, à Paris.

J'ai quitté le service sans fortune, quoique j'en eusse acquis une considérable à la pointe de mon épée, dont je ne pus jouir longtemps, puisque j'en fus dépossédé à la chute de l'Empire. L'Empereur m'avait donné deux dotations en immeubles et en droits seigneuriaux, l'une en Westphalie, l'autre en Hanovre ; à l'heure où j'écris ces lignes, trente et un ans après mes investitures, chacune de ces dotations rapporte 20,000 francs.

C'est ainsi que les rois des premières dynasties récompensaient ceux qui les avaient servis.

Ces dotations devaient être transmises à mon fils aîné, et toujours ainsi par ordre de progéniture.

FIN.

NOTE DE MLLE AMÉLIE POUGET

FILLE DU GÉNÉRAL

« Mon père n'ayant pas daté cette dernière page de ses souvenirs de guerre, on ne peut savoir quand il déposa la plume après l'avoir écrite, et combien de temps s'écoula depuis jusqu'à sa mort. Ce fut le 17 septembre 1851 qu'elle arriva. Il y donna un dernier et grand exemple de fermeté et de la foi la plus vive. Pendant sa maladie, qui dura neuf jours et qui était une paralysie de la vessie, il reçut les sacrements de l'Église en nous rappelant à tous, avec une émotion infinie, par quels miracles la Providence l'avait assisté dans les périls de sa vie. Jamais il ne fut si aimable et si souriant que son dernier jour; il fit à chacun un accueil des plus tendres. Il reçut son petit-fils avec des paroles de gaieté, et il éclata en attendrissement quand parut ma mère aux derniers adieux...

« Lorsque enfin sa dernière heure sonna, les amis qui l'environnaient lui dirent, avec le clergé, les prières du départ, auxquelles il s'associa lui-même; puis il expira doucement, sans agonie, un crucifix entre les bras...

« Mon père avait le physique le plus avantageux; il portait toutes les marques des fines races. Ses manières d'une rare élégance et d'une politesse exquise étaient citées, et elles étaient particulièrement sensibles aux personnes des classes peu élevées, touchées de sa bonne grâce et de son accueil bienveillant quand on avait affaire à lui. »

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE. V

CHAPITRE PREMIER.

Mes origines. — Les premières années de ma jeunesse. — Mon entrée au service. — Je reçois le baptême du feu. — Siège de Thionville. — Combat de Triebstadt. — Siège de Luxembourg. — Mon mariage. — Interruption momentanée de ma carrière. 1

CHAPITRE II.

Le Consulat. — Je rentre au service comme officier supérieur. — Je suis nommé major du 62e de ligne. — Mon séjour en Italie. — Je deviens colonel du 26e d'infanterie légère. — Le camp de Boulogne. 34

CHAPITRE III.

Levée du camp de Boulogne. — Campagne de 1805. — Prise de Vienne. — Bataille d'Austerlitz. — Je suis nommé commandeur de la Légion d'honneur. — Canton-

Pages.

nements en Bavière. — Campagne de Prusse. — Bataille d'Iéna. — Prise de Lubeck. — Combat de Hoff. — Prise d'Eylau. — Bataille d'Eylau. — Combat d'Heilsberg. — Paix de Tilsitt. 68

CHAPITRE IV.

Cantonnements en Prusse. — Je suis nommé baron de l'Empire. — Fête de l'empereur Napoléon sur les bords de la Vistule. — Entrevue d'Erfurt. — Mon régiment rend les honneurs à l'empereur Alexandre. — Retour momentané en France. — Campagne de 1809. — Prise de la ville et du château d'Ebersberg par le 26e. — Colloque avec l'Empereur à la suite de ce combat. — Bataille d'Essling. — J'ai le pied coupé par un boulet. — Je suis nommé général. — Mon séjour à Vienne — Retour en France à la fin de 1809. 111

CHAPITRE V.

Mon séjour en France. — Je commande successivement le département de la Marne et des Vosges. — Ma présentation à l'impératrice Marie-Louise. — Préparatifs de la campagne de Russie. — Je suis nommé commandant de la 2e brigade de la division Verdier, du corps Oudinot. — Passage du Niémen. — Campagne de Russie. — Combats de Vilkomir, de Jacoubowo, de la Drissa. — Bataille de Polock. — Je suis nommé gouverneur de Witepsk. — Mes tribulations et mes angoisses pendant ce gouvernement; l'armée ayant battue en retraite, je suis abandonné et fait prisonnier. — On me dirige sur Saint-Pétersbourg, qui m'est assigné comme résidence. 173

CHAPITRE VI.

Arrivée à Saint-Pétersbourg. — Ma captivité. — Ennuis

Pages.

avec la police. — Incidents divers. — Mes nombreuses relations. — Mlle Georges. — Le violoniste Lafont. . . . 245

CHAPITRE VII.

Avril 1814. — Nouvelle de la prise de Paris par les alliés. — Mes préparatifs de départ. — Mon voyage pour rentrer en France. — Les Cent-jours. — Je cours à Paris et vois l'Empereur qui me donne le commandement du département des Bouches-du-Rhône. — Nombreux dangers courus pendant que j'occupe ce poste. — Effervescence populaire. — Nouvelle du désastre à Waterloo. — Seconde Restauration. — Entrevue avec le roi de Naples Murat. — Je suis nommé gouverneur de Toulon. 275

CHAPITRE VIII.

Je rentre à Nancy. — Épilogue. — Résumé de mes états de service. 308

Note de Mlle Amélie Pouget. 319

PARIS. — TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 232.

2

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 001361087b

DC 146 .P6S 1895
POUGET, FRANCOIS-RENE
SOUVENIRS DE GUERRE DU

CE DC 0146
.P6S 1895
COO POUGET, FRAN SOUVENIRS DE
ACC# 1068501

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 06 11 13 04 6